GENERAL LIBRARY, MAY 31 1922 UNIV. OF MICH.

29e Année 1922 N° 9. 1er Mai 1922.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Princesse Bibesco.	*Un Ami de la France : Jean-N. Lahovary*	5
A. Aulard	*Ma controverse avec Delbrück*	28
Francis Carco	*L'Homme traqué.* — II	44
Vicomte de Reiset.	*Herminie*	73
Maurice Genevoix.	*Rémi des Rauches* (fin)	99
Joseph Aynard.	*Le Journal d'un Désabusé*	129
Victor du Bled.	*Le Salon de Madame Aubernon*	154
Louis Houllevigue.	Les Sciences : *Au-dessus des Nuages*	176
J. Decamps.	La Vie économique : *La Semaine de la Monnaie*	193
Henry Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	206
André Chaumeix.	La Politique : *Les Alliés et l'Accord germano-russe*	215

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

LE BOUCLIER D'ALEXANDRE

par **Marcelle Tinayre.**

Madame Marcelle Tinayre possède la rare faculté de renouveler ses sources d'inspiration. Après *Priscille Séverac*, cette étonnante histoire d'une mystique très moderne, elle nous présente l'étrange et merveilleuse aventure d'un jeune Tarentin, contemporain d'Hadrien, qui part au fabuleux pays des Scythes à la recherche du bouclier qu'Alexandre le Macédonien donna jadis en gage d'amour à la reine des Amazones. Et c'est d'abord une évocation du monde méditerranéen, où se manifeste une connaissance approfondie de l'antiquité, puis la narration d'une aventureuse expédition vers la haute Perse. Enfin une sanglante nuit d'amour auprès de l'autel de Diane Taurique... Mais on ne saurait déflorer par une analyse le récit de la mort de l'Amazone Perséis Aiorpata. Jamais le talent de l'auteur ne s'est affirmé avec une aussi exceptionnelle maîtrise. Une grande émotion, puissante et sereine, se dégage des gestes sobres des protagonistes. On songe à un bas-relief attique. Il y a de l'harmonie encore dans l'inflexible ligne du Destin. Et devant le cadavre de Perséis couchée sur le bouclier noir on ne sait si l'on doit s'émouvoir du drame ou se délecter de la beauté plastique, qui pare la mort même. *Le bouclier d'Alexandre* est appelé à prendre sa place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française.

JANOT AUX AILES D'OR

par **Roger Dévigne.**

Dans le genre du roman symbolique dont Voltaire demeure le maître incontesté, après *Zadig*, *le Diable Amoureux*, *Pandora*, le récent livre de M. R. Dévigne représente un effort heureux de rénovation. On en goûtera le style vif, preste et limpide, les paysages délicatement colorés, l'ironie sans amertume, la discrète sagesse. A chaque page s'y révèle l'auteur du *Bâtisseur de villes*, dont la sensibilité sait forcer le secret des choses.

LE MIROIR DE CUIVRE

par **Henry de Linclays.**

Le peintre Rogery, à qui ne manque ni la gloire, ni la fortune, s'éprend de sa jeune cousine Lucienne. Mais à ce sentiment se mêle une préoccupation toute professionnelle. Avant tout, la jeune fille est pour l'artiste une inspiratrice, elle seule, à son gré, peut poser pour l'œuvre dont il a toujours rêvé : *le Miroir de cuivre* (il s'agit d'une adolescente nue se contemplant dans un miroir). Mais cette vertu inspiratrice disparaîtrait, croit-il, si Lucienne devenait, comme il le souhaite par ailleurs, sa femme. On conçoit qu'il ait quelque peine à la décider : elle vient à peine de quitter le couvent. Il y parvient pourtant. *Le Miroir de cuivre* est un chef-d'œuvre. L'heure semble donc venue pour l'union désirée. Mais la jeune fille obéissant à l'influence d'un prêtre renonce à son amour et entre dans un couvent. Ce sujet, d'une exécution délicate, est traité avec habileté. C'est une curieuse étude très poussée, d'une psychologie peut-être un peu morbide.

OUVERT LA NUIT

par **Paul Morand.**

Nuits en chemin de fer. Sleeping. Wagon-restaurant. Glouglou de l'eau de Cologne captive au fond des flacons. L'Espagne moderne ou plutôt la très vibrante Catalogne; Constantinople et son peuple bariolé et émouvant de réfugiés; Rome, sans ruines classiques mais avec des bars; Vienne et Budapesth bouleversées par l'inflation fiduciaire; la Finlande, ses instituts hygiéniques et ses forêts glacées; Paris même au Vel' d'Hiv' durant la course des six jours : il y a tout cela et plus encore dans ce livre captivant, trépidant, éblouissant et ahurissant. Des péripéties très cherchées, trop cherchées qui conduisent immanquablement à des destins tragiques, des images nouvelles exprimées d'une manière nouvelle, avec des incorrections très voulues, très travaillées, une profonde originalité et des procédés très apparents, un peu lassants par leur répétition : c'est un livre qu'il faut lire, qui charme, étonne et fatigue.

La ***Revue de Paris*** publiera dans son prochain numéro une importante étude de M. **Ernest LAVISSE :**

Raisons que nous avons d'espérer

UN AMI DE LA FRANCE

JEAN-N. LAHOVARY

PRÉFACE AUX SOUVENIRS DE MON PÈRE

LA CROIX DE SAINT-GEORGES

En 1912, paraissait dans le *Journal des Débats*, sous la signature de mon père, Jean Lahovary, et sous ce titre : *le Passage du Danube*, 1877, les souvenirs et impressions d'un volontaire de l'armée roumaine.

Le soldat d'autrefois était alors président du Sénat et ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie. Comme beaucoup d'hommes arrivés au sommet de leur carrière, en même temps qu'au déclin de leur âge, mon père subissait le charme des sirènes du passé, qui chantent en bas, dans la zone des tempêtes qu'on a depuis longtemps quittée pour atteindre les régions sereines. Ce sont les hauteurs de la vie, mais arides, mais dénudées! En vue des lointains de son existence, bleuis par l'éloignement, chaque homme pourrait répéter les mots nostalgiques de Sophie Arnould définissant sa jeunesse : « Comme on souffrait!... C'était le bon temps! »

En 1877, soldat engagé volontaire, mon père avait fait une guerre de souffrances. Je revois d'anciennes photogra-

1er Mai 1922.

428644

phies de lui en uniforme qui nous le montrent, l'une, vieux et laid, au lendemain même de la guerre, l'autre, jeune et beau, un an après. Ces images m'ont appris que la vieillesse n'est que l'apparition de la mort et, qu'étant près de mourir, on peut devenir vieux à tout âge.

De cette guerre, mon père était sorti vivant et son pays délivré. Le volontaire Lahovary avait même eu la chance de se signaler en servant : il avait gagné sur le champ de bataille cette Croix de Saint-Georges, dont le commandement russe se montrait alors très avare, et qu'obtenaient seuls les soldats qui s'étaient imposés à l'admiration de leurs camarades au cours d'un combat. Il était infiniment rare qu'un étranger l'obtînt. Couleur de guêpe, jaune d'or et noir, encore noirci par le deuil des années, ce ruban de Saint-Georges devait valoir à mon père, trente-sept ans après le siège de Plevna, cette autre distinction bien rare : un sourire de la triste impératrice Alexandra Féodorovna.

C'était en mai 1914, à Constanza, au cours de la visite que les souverains russes rendaient aux souverains roumains. On eût dit des parents riches qui s'en venaient voir... les autres! En rade, le contraste était saisissant entre nos pauvres bateaux et les yachts magnifiques, le *Standard* et l'*Étoile Polaire*, qui avaient amené le monarque russe, sa famille et sa suite nombreuse. A quoi pouvaient s'intéresser ces autocrates fatigués de toutes les pompes terrestres, au cours de la réception officielle que leur faisaient le roi et le gouvernement roumains?

Pendant la revue des troupes, le beau visage du Césarévitch Alexis exprimait un indicible dédain. Seul un enfant pouvait oser faire montre de ce pur mépris sans ombre de dissimulation. L'héritier de l'empire russe avait l'air de dire : « Qu'est-ce que je fais ici? Allons-nous-en! » Et c'est d'ailleurs ce qu'il disait tout haut, à ses sœurs, les grandes-duchesses. Le petit garçon, habitué au prodigieux spectacle des parades de Tsarskoïé-Sélo, où brillaient les casques d'argent de ces géants blonds, les chevaliers-gardes, où rougeoyait l'uniforme des Cosaques, recevait sans aucun plaisir, le défilé de nos petits hommes bruns dans leurs uniformes ternes.

L'impératrice paraissait plongée dans un songe douloureux. Au cours des présentations qui suivirent la revue, on la vit agir comme à son ordinaire, en automate de la souveraineté. Cependant, à la minute où mon père s'inclinait devant elle, son regard s'arrêta sur le petit ruban or et noir que portait seul, dans l'assistance, ce dignitaire étranger.

Par une sorte de coquetterie, mon père avait laissé chez lui le grand-cordon de Sainte-Anne et tout l'attirail de ces vaines décorations qu'échangent entre elles les chancelleries et qu'on ne peut plus éviter de recevoir une fois qu'on est en mesure d'en donner. La tsarine sourit au vieux ministre qui avait mérité, comme jeune soldat, la croix des braves de Russie.

LA VILLA DE SINAÏA

Au début de ce fatal été de 1914, mon père qui avait résolu de publier en volume l'ensemble de ses souvenirs sur la Campagne de 1877, m'en confia le manuscrit pour une dernière lecture. Mais le dépôt allait devenir un legs : le livre ne devait plus paraître du vivant de son auteur. Quand le terme prévu pour sa publication arriva, d'autres troupes avaient franchi le Danube.

Une génération n'a pas le temps de raconter ses batailles qu'une autre génération se lève pour combattre avec encore plus de rage et de bruit! Une guerre était née qui dépassait en grandeur toutes les guerres du passé. Le fleuve qui sépare l'Autriche de la Serbie portait le reflet et l'odeur de l'incendie aux yeux et aux narines des riverains, et sur les longues et faibles frontières de la petite Roumanie d'alors, digues incertaines, les océans germain et slave entraient en lutte. « Qui va s'intéresser à présent au Siège de Plevna? disait mon père. C'est fini! Toi, ma fille, tu publieras quelque jour ces papiers, après ma mort... »

Des notes prises quotidiennement me permettent de revivre, avec mon père, dans l'intimité de sa pensée, la douleur qu'il éprouva et les réactions qu'il eut devant les

événements qui marquèrent la fin du mois de juillet et le commencement du mois d'août 1914.

Mes parents habitaient l'été leur villa de Sinaïa[1], toute proche de notre domaine de Posada. Sachant mon père accablé d'inquiétude, tourmenté à l'extrême par les événements politiques, presque malade de chagrin, j'allais le voir tous les jours. Je le trouvais le plus souvent qui arpentait son cabinet de travail. Il ne dormait plus, ne lisait plus, ne recevait personne.

— La conscience nationale de ce peuple a été formée par les professeurs de Transylvanie, me disait-il. Si la guerre éclate entre les deux systèmes d'alliance, ce pays ne peut pas, ne doit pas combattre aux côtés de l'Autriche-Hongrie!

En parlant ainsi, mon père s'inspirait d'une haute pensée morale qu'il appliquait à la politique. L'heure étant venue de choisir entre l'alliance russe et l'alliance autrichienne, — chacune pouvant être justifiée par une revendication nationale, — il pensait que la Roumanie libre se devait à elle-même de secourir d'abord la Transylvanie, où le grand mouvement nationaliste de 1848 avait eu pour berceau les écoles, et pour chefs les professeurs transylvains. Ces paroles, et l'endroit où elles étaient dites me rappelaient vivement certains souvenirs d'enfance. La porte du cabinet de travail de mon père ouvrait sur une antichambre étroite où je nous revois, ma sœur aînée et moi, l'une âgée de quinze ans, l'autre de dix, nos raquettes à la main, attendant avec une impatience grandissante que prît fin l'interminable discussion au sujet des écoles roumaines de Transylvanie, qui mettait aux prises, cette année-là, le ministre des Affaires étrangères et le représentant de l'Autriche-Hongrie à Bucarest. Le gouvernement hongrois menaçait, une fois de plus, de fermer ces écoles, et la menace allait être exécutée.

Nous attendions mon père pour aller jouer au tennis. Le soleil baissait; ces oiseaux qui ne chantent que le soir recommençaient à chanter au jardin; bientôt on n'y verrait plus assez clair, et derrière la porte fermée, le bruit désespérant de la conversation diplomatique ne cessait pas!

1. Ville d'eaux dans les Carpathes. Résidence d'été de la famille royale, des ministres et du corps diplomatique.

— Si nous laissions tomber nos raquettes? — disait ma sœur.

Elle espérait qu'en faisant tout à coup du bruit dans cette antichambre sonore et dallée, on prendrait conscience de notre attente et que le bon marquis Pallavicini, qui nous aimait bien, comprendrait qu'il était temps de clore la discussion et de rendre à mon père une liberté dont nous avions besoin.

Quand la porte s'ouvrait enfin devant Leurs Excellences, on nous trouvait dans l'antichambre, au port d'arme avec nos raquettes.

— Mes enfants, il est trop tard! Remettez votre partie à demain, — disait mon père.

Et le ministre d'Autriche s'excusait auprès de nous avec de grands gestes désolés. Cette scène s'est reproduite plusieurs fois l'été de mes dix ans. Je n'en avais oublié aucun détail, et le souvenir des parties de tennis perdues se trouva mêlé à celui d'un jeu plus grave, dont cet endroit fut le témoin.

Mon père avait gagné sa partie diplomatique cette année-là : les écoles de Transylvanie restèrent ouvertes et continuèrent d'être subventionnées par le gouvernement roumain. Le bon marquis Pallavicini, étant hongrois, s'était montré plus conciliant qu'un ministre de la Double-Monarchie, autrichien d'origine, n'eût osé l'être.

— La conscience nationale de notre peuple a été formée par les professeurs de Transylvanie, répétait mon père, lorsque à la fin du mois de juillet 1914, il se promenait, soucieux et triste, dans ce même cabinet de travail, tourmenté d'une inquiétude qui ne le quittait plus ni le jour ni la nuit.

***

Pour bien retrouver la pensée de mon père dans la succession de cette semaine dramatique qui décida du sort de la nation, je n'ai qu'à reprendre mon journal :

25 juillet. — *La princesse héritière*[1] *passe l'après-midi à Posada. Promenade seule à seule. Elle me dit que la note comminatoire de l'Autriche à la Serbie a été communiquée par le comte*

1. Fille du duc d'Edimbourg et nièce d'Edouard VII. Devenue la Reine Marie de Roumanie.

Czernin au roi Charles, qui la déclare inacceptable. Quels que soient ses sentiments pour la Serbie, — et ils sont mauvais, car les rois n'aiment pas les régicides, — il considère que l'Autriche a rédigé cette note dans des termes qui sont une insulte à la souveraineté d'un État.

La princesse héritière ajoute que ce qui a particulièrement indigné le roi dans le contenu de cette note, c'est la prétention qu'a l'Autriche de dicter au roi de Serbie la proclamation que celui-ci devra lire à ses troupes.

Il n'y a pas de souverain qui se résigne à parler à ses soldats sous la dictée d'un gouvernement étranger.

Le roi de Roumanie veut intervenir auprès de l'empereur François-Joseph pour qu'on atténue au moins cette partie de la note autrichienne.

Le sentiment vif qu'il a de la dignité royale l'emporte sur son antipathie personnelle pour la Serbie et le roi Pierre.

A sept heures du soir, la princesse héritière m'a ramenée dans son automobile jusqu'à Sinaïa, où j'ai été voir mon père.

Je le trouve triste, abattu. Il croit la guerre inévitable :

— L'influence que le roi Charles s'imagine avoir sur l'empereur François-Joseph n'est qu'illusion.

26 juillet. — *Au début de l'après-midi, la princesse héritière, passant par Posada au cours d'une promenade, s'arrête. J'étais dans le parc. Elle me fait appeler. Sur le marchepied de l'automobile, nous causons un instant. La Russie prend des précautions militaires. Le roi Charles le sait et le lui a dit. Elle me demande : « Que pense votre père? — Il pense qu'on va droit à la guerre. »*

A quatre heures, Poklewski[1] *vient me voir. Pendant la promenade que je lui fais faire dans le bois de hêtres, il me dit :*

— Je n'ai jamais été aussi inquiet, ni au temps d'Agadir, ni pendant la crise balkanique.

Je lui demande :

— Si l'Autriche attaque la Serbie, la Russie se croira-t-elle absolument obligée d'intervenir?

— Je ne pense pas qu'il y ait un seul Russe qui ne vous dise

1 Ministre de Russie.

ce que je vous dirai moi-même : si l'Autriche tombe sur la Serbie, nous sommes obligés de tomber sur l'Autriche. Je puis ajouter que dans la note russe qui nous a été communiquée hier soir de Pétersbourg, se trouvent ces mots : « L'attitude de l'Autriche peut entraîner des conséquences incalculables ».

En allant voir mon père avant dîner, je lui répète les paroles de Poklewski et je lui demande :

— Sont-ils donc tous comme des enfants méchants? Si tu fais ceci, moi, je fais cela!... N'y a-t-il donc rien ni personne pour les arrêter ?

Il hausse les épaules :

— C'est la fatalité! Les alliances sont des machines à déclanchement, et l'on a fait partir le déclic à Vienne!

27 juillet. — *La princesse héritière passe l'après-midi à Posada. Elle espère encore que la guerre générale sera évitée, que l'Angleterre ne marchera pas et pourra servir d'arbitre.*

Elle dit que le roi est extrêmement préoccupé et qu'elle n'a pu le voir aujourd'hui.

En allant chez mon père avant dîner, je lui demande s'il croit à l'arbitrage anglais. Et je vois bien qu'il en doute.

Le soir, le prince héritier[1] *vient dîner seul à Posada. Il nous annonce que la mobilisation de l'Autriche est terminée. On croit que la cavalerie autrichienne avance en Serbie, mais cette nouvelle n'est pas encore confirmée.*

28 juillet. — *Été à Prédéal, chez les Bratiano, pour voir Élise. Jean Bratiano*[2] *est là.*

Sur son visage, j'ai reconnu la même expression de tristesse qui ne quitte plus le visage de mon père. Ces deux hommes, différant d'âge, de figure, de tradition et d'opinion politique, rapprochés par la même angoisse finissent par se ressembler!

Bratiano me dit qu'il voudrait voir mon père. En revenant de Prédéal, je m'arrête un instant à la villa pour le lui dire. Mon père téléphone aussitôt à Prédéal pour prévenir Bratiano qu'il le verra demain.

1. Devenu le roi Ferdinand de Roumanie.
2. A cette époque président du Conseil.

29 juillet. — *La guerre est déclarée : c'est le fait accompli. Les Autrichiens ont passé la frontière serbe. La Russie a pris des mesures militaires. On vient de retirer deux des cartes sur lesquelles s'élevait ce château fragile : l'Équilibre Européen.*

La princesse héritière est à demeure chez nous, pour deux jours.

Ne pouvant quitter Posada aujourd'hui, j'essaye par téléphone de décider mon père à nous faire visite cet après-midi. Mais il ne veut voir personne et refuse notre invitation. Mon mari est revenu ce soir de Bucarest. A dîner, il nous prédit une révolution « si l'on essaye de nous faire marcher avec l'Autriche. »

La princesse héritière dit : « L'Autriche a notre signature; Marghiloman promet au roi de ramener l'opinion publique. »

30 juillet. — *Dans l'après-midi, j'accompagne la princesse héritière à Sinaïa, où elle veut aller parler au roi. J'en profite pour voir mon père.*

Il me dit : « J'ai peur que le roi Charles nous fasse chèrement payer aujourd'hui les quarante ans de tranquillité politique que nous lui devons. Son instinct national d'Allemand met son instinct politique en défaut. » Je demande à mon père s'il a connaissance de ce traité entre l'Autriche et la Roumanie que le roi aurait signé?

Il m'a répondu :

— Ni moi ni mes deux frères, nous n'avons connu ce traité, et pourtant nous avons eu tous les trois successivement le portefeuille des Affaires étrangères.

— Il existe donc un « secret du roi »?

Ceci peut devenir dangereux dans un pays où le roi est un étranger. J'ai l'impression nette qu'on va se trouver dans l'obligation de lui faire sentir que sa signature n'engage que lui seul. Ce sera la triste fin d'un règne qui fut long et bienfaisant.

31 juillet. — *Je ramène la princesse héritière à Sinaïa. Nous prenons le thé ensemble chez elle. Je lui fais lecture des dépêches de l'Agence Havas. Elles contiennent* in extenso *l'ukase du tsar concernant la mobilisation. C'est la guerre. Et la guerre générale. Elle commence sur nos frontières, entre l'Autriche et la Russie. Quand et comment la Roumanie s'y mêlera-t-elle?*

En revenant à Posada, je quitte l'automobile sur la grand'-

route, pour faire un peu de mouvement. Nous revenons à pied, au crépuscule. D'autres que nous hantent cette route, en quête d'air et de solitude.

Première rencontre : Le roi et la reine en automobile. Ils ne s'arrêtent pas. Quelques minutes après passe Bratiano avec son chef de cabinet. Il descend d'automobile. Nous nous promenons ensemble. Bratiano me dit tristement :

— L'Allemagne aura mobilisé demain.

Mes pensées sont en France.

1er août. — *Assassinat de Jaurès. C'est Jean Arion, passant devant Posada, qui s'arrête pour nous donner cette nouvelle sans commentaires. Qu'il est dur d'être loin de Paris, dans de tels moments!*

Ce soir, quand je suis arrivée chez mon père, il ne me semble plus seulement qu'il a mauvaise mine; il me paraît tout à coup qu'il a sensiblement vieilli. Ma mère qui le voit continuellement partage mon impression. Nous parlons de la France. Il me dit qu'il est sûr que le peuple français retrouvera ses admirables qualités guerrières dans l'extrême danger où il se voit à présent, et, qu'atteinte dans son instinct de conservation, la France va réagir avec une force insoupçonnée de ses ennemis.

2 août. — *La France a mobilisé. J'écris à C. L., à J. de G., à la princesse M., à madame de G., dont les fils partent, à mes vieux amis J. R., G. L. J'aimerais pouvoir écrire aux arbres, aux rivières, aux prairies de France.*

Quand je vais voir mon père, il me dit que lui aussi a passé sa journée à écrire à ses amis français.

3 août. — *Réveil avec l'idée terrible de la France en danger. Élise déjeune à Posada. Elle dit, de la Russie et de l'Autriche : « Que Dieu les écrase! » et ce pluriel nous fait rire. Il lui est inspiré par le sentiment de l'égal danger que représente pour la Roumanie la victoire de Vienne comme celle de Pétersbourg.*

On a décidé de réunir le Conseil de la Couronne.

La princesse héritière vient nous voir dans l'après-midi.

Les Allemands sont entrés en France par le Luxembourg. Le bruit court que l'Italie va faire une déclaration de neutralité.

Mon père disait hier :

— Nous espérons qu'elle entraînera la nôtre. Si ce fatal traité existe, il a été signé avec la Triplice, mais la Triplice a cessé d'être si l'Italie se retire.

A huit heures du soir, je retourne à la Villa pour y voir mon père, au retour du Conseil. Dès qu'il entre, nous l'entourons pour le questionner. Il ne veut pas répondre, il ne peut rien nous dire! Le roi lui a demandé sa parole d'honneur, comme aux autres conseillers du Trône, de ne rien révéler au dehors de ce qui s'est passé cet après-midi dans la Chambre du Conseil.

Je regarde mon père droit dans les yeux, et je lui dis :

— Puisqu'il faut que tu te taises, c'est moi qui vais parler. Je vais t'apprendre une bonne nouvelle, te confier un grand secret : tu as l'air beaucoup moins triste que tu ne l'étais ce matin; donc la partie est gagnée. Nous ne ferons pas la guerre aux côtés de l'Autriche!

Il ne m'a rien répondu, mais il a souri et j'ai compris que j'avais deviné juste.

4 août. — *Il se confirme que la Roumanie restera neutre pour le moment. La discrétion de mon père n'a pas été imitée par tous les membres du Conseil, car les journaux publient aujourd'hui ce résultat : la neutralité.*

On dit que les Français et les Allemands sont déjà aux prises sur plusieurs points de la frontière.

Dans l'après-midi, H. A., premier secrétaire de la Légation d'Italie, vient me voir.

— La neutralité de l'Italie, voilà le grand fait d'hier. Pour communiquer la nouvelle au premier ministre et aux chefs de l'opposition, avant *la réunion du Conseil de la Couronne, le ministre d'Italie, qui passe pour fort économe des deniers de son gouvernement, a fait la dépense d'un taxi! Qu'on juge par là de l'importance de la nouvelle!*

L'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique est le grand fait du jour. L'odieuse demande du libre passage est repoussée par la Belgique.

Mon père me dit : « Les Allemands sont devenus fous! »

5 août. — *Je retourne à Sinaïa dès le matin.*

Les événements du jour sont la protestation du roi Albert contre l'envahissement du territoire belge. Il a quitté Bruxelles et s'est retiré à Anvers.

L'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne. Les Allemands sont à Verviers. Mon père me dit :

— Il n'y a pas d'exemple qu'une coalition dont l'Angleterre a fait partie n'ait pas fini par triompher.

Le soir, Bratiano s'arrête en passant. Il revient de Bucarest, accablé de soucis et de travail. Mon beau-frère Stirbey, qui l'a ramené, reste dîner avec nous. Il dit :

— On nous donne quatre semaines de répit. C'est ce qu'on croit avoir gagné par le Conseil de la Couronne. Quatre semaines pendant lesquelles les événements auront le temps de se dessiner.

Le roi espère que la victoire de l'Allemagne sera assez évidente pour décider ses ministres à faire honneur à sa signature, et la majorité du Conseil, ainsi que l'opinion publique trouvent leur compte à cet atermoiement qui permet d'ajourner le conflit entre la nation et le roi.

6 août. — *La princesse héritière, Simone et moi, passons la journée ensemble à Posada.*

Les dépêches donnent le texte de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne.

7 août. — *La princesse héritière vient nous prendre pour aller à V..., voir la comtesse B. Nous voici dans une maison autrichienne. La maîtresse de maison ne fait montre d'aucune inquiétude. Elle dit simplement que tout le monde en Autriche souhaitait la guerre, considérée comme l'unique solution à donner au problème de la politique intérieure.*

On espère aussi que la guerre remettra les finances autrichiennes à flot!

8 août. — *Je pars pour Bucarest en automobile, avec la princesse héritière. Elle va s'occuper des réparations de son palais de Cotrocéni; moi, je vais voir ma pauvre belle-mère, dont les jours sont comptés.*

Nous apprenons la prise de Liége par les Allemands.

— Ils prendront Chimay! — me dit-elle.

Elle semble transportée par la pensée dans cette petite ville de Brabant dont elle a porté le nom, étant jeune fille[1]. *Et ces paroles me touchent profondément, prononcées par la voix tremblante d'une vieille femme qui se meurt, si loin, si seule, séparée de son pays natal par tant d'événements et par tant d'années.*

9 août. — *C'est seulement aujourd'hui que j'apprends quel rôle important mon père a joué au Conseil de la Couronne. Monsieur A., un ministre libéral que je ne connaissais pas jusqu'ici, demande à faire ma connaissance afin de m'exprimer l'admiration qu'il éprouve pour mon père. Venant d'un adversaire politique, l'éloge prend une singulière valeur. Il me dit que c'est lui qui s'est montré le plus énergique, le plus éloquent de ceux qui ont pris la parole au Conseil. Son intervention a été décisive.*

Lorsque le roi, après la lecture du traité secret, a exposé la situation et donné connaissance des dépêches que lui avaient envoyées les empereurs d'Allemagne et d'Autriche pour le presser de joindre son armée aux leurs, mon père a demandé au roi si ses alliés l'avaient averti et consulté avant *de lancer leur déclaration de guerre. Le souverain s'est troublé. Il a été contraint d'avouer qu'il n'avait pas été tenu au courant et qu'on l'avait averti seulement après que ces graves décisions avaient été prises. Mon père a répliqué vivement :*

— Sire, il est incompatible avec la dignité de ce pays que Votre Majesté soit traitée en vassale.

Le roi a tressailli, visiblement frappé par le reproche. Il a aussitôt parlé de son abdication au cas où la Roumanie refuserait de tenir les engagements qu'il a cru devoir prendre au mieux de ses intérêts. Mon père s'est alors tourné vers le prince héritier, disant :

— Nous avons toute confiance dans le patriotisme de Son Altesse Royale.

1. Valentine de Riquet, comtesse de Caraman-Chimay, princesse Georges Bibesco.

***

De ce 3 août 1914, où il avait pris la parole au Conseil de la Couronne, jusqu'au jour où il mourut subitement, le 27 juin 1915, mon père ne cessa pas d'exercer son action politique dans le même sens avec la force que lui donnait sa haute autorité morale.

Le roi Charles était mort tout au début de la guerre, assez tard cependant pour avoir mesuré les conséquences de « l'arrêt sur la Marne ». La dernière fois que je le vis, c'était le 7 octobre, peu de jours avant sa fin survenue le 10 octobre 1914. Nous avions déjeuné au château royal. Une conversation s'engagea au sujet de l'aviation. S'adressant à moi, dont le mari était officier aviateur, le roi me dit :

— La preuve est faite : les aéroplanes ne servent à rien en temps de guerre.

Je ne répondis pas. A quoi bon engager la discussion? Il faut que les hommes vivent et surtout qu'ils meurent avec leur temps. « Un vieillard, dit Eschyle, est une ombre errante à la clarté du jour. » Le roi Charles en était encore à la guerre des duchés.

Après la mort du roi, la situation politique de la Roumanie demeurait difficile. Qu'on imagine une France dépouillée, au cours de son histoire, non seulement de l'Alsace et de la Lorraine par les Allemands, mais encore de la Provence par les Italiens; une place de la Concorde avec deux statues en deuil; Strasbourg et Marseille! Qu'on imagine ensuite une guerre survenant qui mettrait aux prises dans la Suisse ou dans le Tyrol l'armée allemande et l'armée italienne. De quel côté se ranger? Quel parti prendre?

Bons patriotes, les gens qui demanderaient à partir en guerre contre l'Allemagne avec Barrès, pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, mais bons patriotes aussi ceux qui demanderaient à partir en guerre avec Mistral contre l'Italie, pour délivrer la Provence! L'horreur du Russe pillard, ravisseur de la Bessarabie, égalait chez beaucoup de Roumains, surtout chez ceux de Moldavie, l'horreur du Hongrois oppresseur des Transylvains.

Au milieu de ces troublantes querelles politiques, le jugement de mon père demeura ferme. Ses vastes connaissances historiques le servaient. Il ne cessa jamais de voir juste. Son opinion triompha au sein du parti conservateur dont il devint le chef en mai 1915.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de cette dernière période de sa vie, mais je veux rappeler, pour honorer à la fois sa raison et le pays où cette raison s'est formée, au cœur de quelle action la mort le surprit.

Un diplomate français de nos amis se trouvait à demeure chez moi, pour une visite de quelques jours. Mon père et lui se virent plusieurs fois; ils eurent de longues conversations. Un dîner réunit à ma table Nicolas Filipesco, Take Ionesco, mon père, et notre ami français. C'était l'époque de l'entrée en guerre de l'Italie, et mon père jugeait que le moment de l'intervention roumaine était arrivé.

Le ministre français, de retour à Paris, alla voir aussitôt M. Delcassé.

— Je vous apporte, lui dit-il, la parole de M. Lahovary, chef du parti conservateur, un ami résolu de la France...

— Si c'est tout ce que vous m'apportez, lui dit M. Delcassé, il est mort!

Ouvert, sur la table, un télégramme annonçait que mon père n'était plus.

On trouve, à cette même date, dans le *Livre Rouge* autrichien, la dépêche que le comte Czernin envoyait de Bucarest à son gouvernement. Il y était dit que la mort de mon père pouvait être considérée par les Puissances Centrales comme un événement favorable...

***

Quand je pénétrai dans la villa de Sinaïa, pour la première fois après l'invasion, je la trouvai complètement pillée de la cave au grenier, comme toutes les autres. Il ne restait rien du mobilier rustique et de ces bibelots japonais dont il était de mode d'encombrer, du temps de nos parents, les maisons de campagne, sous prétexte de simplicité : éventails de papier

et chiens de faïence, chères laideurs qui faisaient partie du décor de notre enfance évanouie!

La vieille femme qui gardait la maison me montra en gémissant la chambre de mon père, où il ne restait plus ni portes ni fenêtres, où le plancher même avait été arraché.

La bibliothèque de coin, où s'entassaient autrefois les livres, avait disparu, ainsi que la bibliothèque tournante qui portait les numéros déteints de *la Revue des Deux Mondes* et les journaux : *le Temps*, gris, *les Débats*, roses.

La gardienne me raconta que le jour où la maison avait été envahie, l'officier hongrois qui faisait l'inventaire du pillage, étonné de ne trouver que des livres de langue française, avait demandé :

— « Der alte Herr », le vieux monsieur qui habitait cette villa était donc un Français?

LES PÈLERINS DE LA MONTAGNE-SAINTE-GENEVIÈVE

> Paris est en sçavoir une Grèce féconde,
> Une Rome en grandeur, Paris on peut nommer
>
> JOACHIM DU BELLAY

Non! « le vieux monsieur qui habitait cette villa » n'était pas un Français, mais c'était un vrai croyant, un fidèle de cette religion : la France, dans laquelle il avait été élevé, et là où il vécut, on retrouvait les ouvrages qui servent à ce culte.

Pour comprendre sa vie, il faut connaître et partager la foi qui l'anima. Il dit lui-même dans ses *Souvenirs*, que c'est à Paris, terre classique de l'honneur et du point d'honneur, qu'étant écolier, il prit la résolution de se battre pour délivrer son pays du joug turc.

Sa conduite devant Plevna fut le résultat de cette détermination longtemps couvée et nourrie sur les bancs du collège. Bien plus tard, dans la crise morale que son pays traversait en 1914, quand, les armées russe et autrichienne se combattant,

des Roumains asservis mouraient dans ces deux armées pour la cause de leurs oppresseurs, au milieu de la grande confusion qui naissait de ce fait dans la conscience des Roumains du Royaume libre, jamais le jugement de mon père ne fléchit.

Redevable de ce qu'il était à l'enseignement qu'il avait reçu, je veux rappeler où et comment son esprit s'était formé.

***

Anatole France a dit : « On ne peint bien que soi et les siens. » Je m'excuse de paraître ne raconter ici que l'histoire de ma famille, mais c'est elle que je connais bien, et j'ai conscience de faire en même temps l'historique de mille autres familles étrangères qui lui ressemblent. Et si j'ai pris pour exemple le groupe humain dont je fais partie, c'est qu'en m'attachant à ce cas particulier, je sais y trouver une abondance de preuves qui me permettront de généraliser.

Les cinq frères de ma mère et les quatre frères de mon père ont fait partie, comme lui-même, de cette confrérie des « Pèlerins de la Montagne-Sainte-Geneviève », dont je veux parler ici. Ils ont tous été des Latins du Quartier latin, et leurs pères avant eux, à l'exception des fils, qui, dans les deux familles, se destinaient au métier militaire; ceux-là ont porté le casoar des dimanches et les gants blancs de Saint-Cyr.

Dirai-je que la France fut leur seconde patrie? Cette expression consacrée ne me paraît pas juste. Un homme n'a pas deux mères, mais chaque homme peut avoir une mère et un amour. On ne choisit pas sa mère, mais on croit très fort choisir son amour. Ces hommes, leur vie durant, furent des amoureux de la France. Tout, dans leur première éducation, les prédisposait à s'éprendre d'elle. Les leçons d'histoire, les lectures, les images, la magie des grands noms leur donnaient dès l'enfance comme un avant-goût de cette passion qu'ils étaient destinés à ressentir. Peut-on seulement parler d'imagination neuve dans nos vieilles civilisations? Ces enfants arrivaient à Paris, la tête montée d'avance, comme Montaigne arrivait à Rome. Eux aussi, ils pouvaient dire :

« J'ai veu ailleurs des maisons ruynées et des statues et du ciel, et de la terre, ce sont toujours des hommes... Or j'ai

été nourry, dez mon enfance avecques ceulx icy; j'ai eu connaissance des affaires de Rome, longtemps avant que je l'aye eue de ceulx de ma maison : Je sçavais le Capitole et son plan, avant que je sçeusse le Louvre; et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et fortune de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres... Je remasche ces grands noms entre mes dents et les fais retentir à mes aureilles : *ego illos veneror et audis nominibus semper assurgo* [1]. »

La France offre au monde l'exemple d'un prodige : elle est à la fois un pays classique et contemporain.

Les jeunes étrangers qui débarquent à Paris y sont aussitôt reçus par la famille des ombres illustres. A chaque tournant de rue, un fantôme fameux ou charmant se lève et leur fait signe; c'est vraiment pour eux le pays de connaissance, d'autant qu'ils n'y connaissent personne et qu'aucune créature vivante ne vient s'interposer entre eux et le monde de leur rêverie.

Je sais telle rue morose de la rive gauche qui pour un petit Parisien n'était que la rue où habitait sa vieille tante, tandis qu'un adolescent étranger y voyait passer chaque jour l'ombre enchanteresse de Lucile Desmoulins. Sur le quai Malaquais, il rencontrait Marie Mancini; il voyait s'allumer chaque soir au sommet d'une obscure maison la lumière dont s'éclairaient les veilles du jeune Bonaparte...

Dans ce Paris où tant d'êtres humains sont venus vivre en idée, la foule des créatures de roman se mêle aux grandes figures de l'histoire. Voilà pourquoi les imaginations y prennent feu, les rêves y prennent corps, et voilà comment on ne s'y sent jamais seul.

A quelqu'un qui lui donnait son adresse : rue Férou, à Paris, une petite Américaine de Cincinnati répondait l'autre jour : « Rue Férou? La rue qu'Athos habitait? »

Dans combien de jeunes têtes se sont gravés ces mots mémorables : « Athos habitait rue Férou, à deux pas du Luxembourg »?

C'est près de là qu'ont demeuré mes oncles et mon père,

1. J'honore ces grands noms et ne les entends jamais sans me sentir plus grand. (SÉNÈQUE, épist. 64.)

quand ils étaient étudiants. L'un d'eux ne devait plus jamais s'éloigner de ce voisinage célèbre. Je raconterai comment, chez lui, la passion de Paris fut la plus forte. Pèlerin qui s'établit en ermite sur le lieu du pèlerinage, toute sa vie il refusa de quitter la Montagne Sainte-Geneviève.

Les autres retournèrent dans leur pays. Ils y arrivaient chargés de lauriers universitaires, docteurs en droit de la Faculté de Paris, ayant conquis leur grade avec éclat. Sur ces jeunes sauvageons de la bonne espèce latine, la greffe merveilleuse de l'enseignement classique prenait avec force.

Lauréat du Concours général, mon père n'avait fait que suivre l'exemple de son frère aîné, Alexandre, et d'un autre Roumain, le prince Nicolas Bibesco. Leurs noms brillent encore sous la poussière des années dans le palmarès du Lycée Louis-le-Grand.

Le temps des études terminé, quand ces jeunes gens quittèrent Paris, ils savaient devoir à la France le meilleur de leur être. Ils se souvenaient aussi d'avoir été visités par les Muses dans les ruelles noires du Quartier latin. Là où tant d'ombres fameuses accueillent les petits étrangers obscurs, ils laissaient, eux aussi, une ombre adorée. Son apparition devait les troubler toujours. Chaque fois qu'ils ont revu les bords de la Seine, elle leur est apparue, souriante et navrée: c'était l'ombre de leur jeunesse.

Quand il fallut abandonner ces lieux embellis d'elle et de tout ce que dix siècles de civilisation ont produit de bon, de rare et de charmant, à l'un des frères, le courage manqua. Constantin refuse de partir; il se brouille avec ses parents, il renonce aux avantages d'une situation qui, jointe à leur mérite personnel, fait de ses frères, rendus à leur patrie, des hommes dont la carrière rapide et brillante éblouit leurs concitoyens.

Alexandre est ministre de la Justice à vingt-cinq ans; Jacques arrive au grade de commandant à l'âge où d'autres décrochent avec peine leur second galon. C'est lui qui dirige en fait les opérations de l'état-major pendant la campagne de 1877.

Constantin ne leur envie rien des succès d'une vie qui aurait pu être la sienne. Il s'est établi au Quartier latin;

il loge à deux pas du Luxembourg; il y vit en humble amant des Lettres françaises. On croit qu'il écrit, mais une invincible pudeur, le sentiment de n'être, malgré tout, qu'un étranger indigne de dénouer les sandales de sa chère déesse, l'empêche de publier.

Fou de littérature, il est le type achevé de l'amoureux transi. A la recherche de ce qu'il y a de plus pur dans la langue, il devient l'exégète de Voltaire. Mais il n'ose pas signer son ouvrage; son nom révélateur d'une origine étrangère l'ennuie; pour lui ôter de son étrangeté, il l'orthographie à la française : La Hovary.

C'est sous ce vocable que le connaissent ses amis des bibliothèques publiques et des cafés de la rive gauche, voltairiens comme lui! L'oncle est à la fois puriste et libre penseur.

Au pays natal, les honneurs, avec les années, s'accumulent sur la famille. Alexandre est ministre des Affaires étrangères; Jacques, devenu général, est ministre de la Guerre; mon père est nommé ministre en France.

C'est alors que, toute petite fille, j'ai vu pour la première fois l'oncle de Paris, l'enfant prodigue du Quartier latin, l'obstiné qui n'est jamais revenu au foyer paternel.

Je me souviens confusément qu'il me fit l'effet d'être un professeur : sa cravate est autrement nouée que celle de mon père; il n'est pas décoré; il n'a pas d'enfants. Il s'est marié sur le tard à une personne qui n'est plus jeune. Sa femme, que la famille ignora longtemps et que ma mère reçut avec bonté, était une Parisienne d'humble origine, la fille, à ce qu'on croit, d'une dame qui dirigeait une pension de famille au Quartier latin. Effacée, maladive et discrète, « Tante Marie » disparut tôt.

Désormais nous habitons Paris, et l'Oncle Constantin vient nous voir une fois tous les quinze jours. Je m'attache à lui, il s'attache à moi. Je l'écoute : il me fait de longs discours sur la grammaire française, sa beauté, sa logique et ses bizarreries. Nous allons nous promener ensemble au Jardin du Luxembourg et toutes les promenades se passent en dissertations sur les verbes irréguliers.

Un cousin potache nous raille, nous appelle, lui : « Mon oncle le grammairien », moi : « Ma cousine la grammairienne! »

L'Oncle s'intitule : « Ton oncle à héritage », et me promet solennellement de me léguer son grand Littré.

Les années passent. Mariée, je reviens à Paris. Je vais publier un livre : l'Oncle est confondu de mon audace. J'ose ce qu'il n'a jamais osé : publier en France un ouvrage français. Pour un étranger, quelle impertinence! C'est importer du thé en Chine, du charbon à Newcastle.

Inquiet, scandalisé, ravi, il vient me voir souvent pendant que je corrige mes épreuves, il tourne autour de ces papiers noircis, il me prodigue à la fois les conseils et les menaces :

— Un néologisme, et je te déshérite!

Voilà son refrain!

Quand l'Oncle Constantin mourut, j'héritai du grand Littré. Il me pardonnait ma témérité : l'Académie française avait couronné mon livre.

Par un de ces soirs d'hiver à la fois tendre et mouillé, quand Paris pluvieux est plein du reflet de ses lumières, l'Oncle rencontra dans la rue, où chaque soir il allait prendre le frais chez son libraire, cette passante un peu brusque : la Mort...

A peine l'eut-elle touché, qu'il tombe. Les badauds de s'assembler. On trouve sur lui sa carte de lecteur de la Bibliothèque Nationale où sont inscrits son nom et son adresse. On le porte à son domicile. Déjà il ne vivait plus.

S'il avait eu le temps de parler, nul doute qu'il n'eût dit, comme ce professeur de français dont il nous racontait la fin : « Je meurs!... On peut dire aussi : Je me meurs! »

Quand on ouvrit son testament, on lut qu'il voulait être incinéré. L'Oncle continuait jusqu'au bout à scandaliser sa famille!

Quelques hommes âgés que nous ne connaissions pas, d'apparence spirituelle et paisible, se réunirent autour de son cercueil. C'étaient ses Labadens, les amis de sa jeunesse qu'il avait gardés toute sa vie. L'un d'eux prit la parole :

— Notre ami fut un pur lettré, dit-il. Et il loua les mérites littéraires de l'oncle, ses travaux demeurés cachés, et sa science, qui ne se pouvait comparer, pour la profondeur, qu'à sa modestie...

Les autres essuyèrent leurs lorgnons... Nous allâmes avec

ces inconnus jusqu'au Père-Lachaise. C'était par un de ces jours de l'hiver finissant où les giboulées commencent. Des vapeurs pâles montaient de la vallée de la Seine. Des nuages rapides passaient sur les toits de la ville que la pluie et le soleil faisaient briller simultanément.

Et l'Oncle Constantin devenait ce qu'il avait voulu être : une fumée de plus dans le ciel de Paris!

LA FRANCE ET SES ÉTRANGERS

La France est le seul pays qui possède vraiment ses étrangers. Ils ne sont qu'à elle, et soit qu'elle les garde, comme il arriva pour l'Oncle Constantin, soit qu'ils retournent chez eux, ils lui restent, dans les deux cas, solidement attachés par le cœur.

Je crois avoir dit ce que la France fait pour ses étrangers. Maintenant je voudrais rappeler ce qu'ils ont fait pour elle; car il n'est pas suffisant de beaucoup l'aimer. L'obligé, en amour, est celui qui aime. Là-dessus, il faut penser comme Voltaire :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime!...

Qu'ont-ils fait d'autre pour elle?

Je vais tâcher de le dire, de montrer comment quelques-uns s'acquittèrent de leur dette envers cette France à laquelle ils devaient tout puisqu'ils l'ont aimée si bien.

Je nommerai d'abord Grégoire Ghica qui se battit avec les mobiles de la Loire, et celui dont je suis « la fille par alliance », le Prince Georges Bibesco : on a pu dire de lui, sans flatterie, quand on prononça son éloge funèbre à l'Institut de France, qu'il fut un joli Français. Trois campagnes : le Mexique, l'Algérie, 1870, ont laissé dans sa maison, devenue la nôtre, des souvenirs émouvants : ses armes et ses livres.

Sur la panoplie, des pistolets d'arçon qui servirent à faire le coup de feu contre les Mexicains : le harnachement de l'étalon arabe « Sanglier », qui foula les terres rouges d'Amérique et les sables blancs d'Algérie; et puis l'épée dont le

fourreau fut pris et faussé sous le poids du cheval qui s'abattit le soir de Sedan. Sur les rayons de la bibliothèque, des livres: *la Retraite des dix mille*; *Belfort, Reims, Sedan*; *Prisonnier.*

L'autre frère, le Prince Nicolas Bibesco, comme lui officier d'état-major, était aide de camp du général Trochu pendant le siège de Paris, et l'une de ses filles, née dans la ville assiégée, porte sur le registre de l'État civil les prénoms superbes de « Catherine-Paris ».

Enfin, leur aîné à tous deux, Grégoire Bibesco, prince de Brancovan, qui n'avait pu, comme ses frères, plus jeunes, payer à la France l'impôt du sang, s'acquitta d'autre manière. Il eut une fille; elle devint la comtesse de Noailles. Elle appartient à la France et lui apporte en dot son génie.

Ainsi, parfois, l'étranger paye, et dans ce cas-ci, on peut dire que la Roumanie a payé magnifiquement.

Le mariage est une annexion au profit de l'homme, même quand ce n'est pas une indemnité. Marie Skoldowska, Polonaise, en devenant madame Pierre Curie, dépayse sa gloire et la donne à la France, tout comme sa compatriote Marie Leczinska lui a donné la Lorraine. Par mille chemins, par mille détours, les bonnes semences jetées aux quatre vents de la terre par la grande semeuse, reviennent en gerbe s'entasser dans ses greniers. Le Dostoïeswki des enfants, la comtesse de Ségur, née Rostopchine, anime d'une vie prodigieuse tout un peuple de personnages, et cette Russe, devenue Française, crée un lieu de rencontre pour tous les enfants du monde, un état d'âme commun aux petits Français comme aux petits étrangers de langue française qui furent et sont encore élevés avec *les Malheurs de Sophie, les Deux Nigauds* et *le Général Dourakine.*

A côté de celles qui furent des esprits créateurs, il y a les autres, les inspiratrices. Puvis de Chavannes a légué au musée de Lyon un admirable portrait de sa femme qui était Roumaine. Le voile dont cette dame entoure son visage est posé sur sa tête tout à fait comme les femmes du peuple de chez nous posent encore le leur. Mais peu de gens savent que la *Sainte Geneviève veillant sur Paris* n'est autre que cette belle Moldave, Marie Cantacuzène, qui devint, par la suite, madame Puvis de Chavannes.

Carpeaux, tombé dans la misère, est venu vivre et puis mourir sous le toit de son protecteur roumain le prince Georges Stirbey, et le pauvre peintre Gauguin, dans ses Lettres, invoque l'aide que lui donnait Emmanuel Bibesco.

Je sais qu'il est de bons esprits pour déplorer cette affluence d'éléments étrangers à Paris; on parle de l'arrivée des Barbares, et l'on pense un peu à l'invasion de l'empire romain chaque fois qu'une actrice étrangère — et c'est généralement une Roumaine — parvient aux honneurs de la scène sur un théâtre subventionné.

Mais où vit-on jamais pouvoir d'assimilation pareil à celui que Paris exerce sur ceux qui se jettent dans ses profonds creusets? Que reste-t-il du Cubain dans Hérédia, aux purs poèmes, et dans sa fille inspirée?

Quoi qu'en disent les esprits chagrins, le chêne de France est assez fort pour supporter ces bouquets de gui légers, ornements naturels qui s'y suspendent pour vivre, dont les perles laiteuses attirent les oiseaux, et qui font de ce chêne unique dans la forêt du monde, un arbre sacré.

PRINCESSE BIBESCO

31 mars 1922.

MA CONTROVERSE

AVEC

LE PROFESSEUR DELBRÜCK

Qu'on me permette d'abord de rappeler, en quelques mots, l'origine et l'objet de cette controverse.

La Ligue française des Droits de l'Homme, dont je suis un des vice-présidents, avait signé un manifeste avec une ligue pacifiste allemande, le *Bund Neues Vaterland*, que préside M. von Gerlach, un de ces trop rares Allemands qui veulent sincèrement la paix et la démocratie. Ce manifeste fut présenté à la signature du professeur Delbrück, qui refusa, en alléguant, entre autres motifs, qu'il était dit dans le manifeste que l'Allemange devait réparer le nord de la France, non seulement par obligation juridique, mais par obligation morale. « Non, dit M. Delbrück, l'Allemagne n'est moralement tenue à rien, pour la raison que le gouvernement allemand est innocent de l'explosion de la guerre, dont la responsabilité retombe entièrement sur le président de la République française. » Je répliquai, et nous voilà, M. Delbrück et moi, en controverse publique.

Cette controverse, je ne voudrais pas la résumer tout entière, mais en élucider un des points, à l'aide de documents nouveaux.

***

Et d'abord, qui est M. Delbrück?

C'est un homme considérable et considéré, qui, depuis fort longtemps, jouit en Allemagne d'une réputation de savoir, d'intelligence et même d'indépendance. Il est depuis vingt-six ans professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université de Berlin. Bon historien, sans pédantisme tudesque, il a écrit une *Histoire de l'art de la guerre* pour l'époque de l'antiquité et du moyen âge, où il montre la faiblesse numérique de ces armées grecques et romaines que la légende classique nous présente comme si importantes. D'origine peut-être libérale, il est depuis longtemps rallié à l'idée de l'État prussien, il a été jadis député au landtag de Prusse, puis au Reichstag allemand. Si on remonte plus haut dans sa carrière (il est né en 1848), on le voit précepteur du prince Waldemar, frère de Guillaume II.

Depuis de longues années, il donne chaque mois une correspondance politique fort intéressante à la revue *les Annales prussiennes*. Il s'y est montré impérialiste modéré, adversaire ardent de la mégalomanie. Il a prédit même que les fautes de son gouvernement, l'esprit de conquête, la rudesse envers les Alsaciens-Lorrains et les Danois formeraient un jour ou l'autre, contre l'Allemagne, une coalition qui serait finalement victorieuse. M. Seignobos a raconté, ici même, en avril 1916, ces « inquiétudes d'un Prussien intelligent ». Pendant la guerre, dans le même périodique, M. Delbrück s'est montré aussi inquiet, aussi perspicace, et, tout monarchiste qu'il fût, il a été, à plusieurs moments, la bête noire des pangermanistes. Il s'est bien gardé de signer le manifeste des 93.

Comment se fait-il qu'un tel homme, instruit et réfléchi, puisse écrire sans sourciller que toute la responsabilité de la guerre retombe sur le président de la République française, sans accorder que le gouvernement de Guillaume II puisse avoir même une part de cette responsabilité?

Ces Allemands du *Bund Neues Vaterland*, dont il n'a pas voulu signer le manifeste, m'assurent qu'il est sincère, archi-sincère. Je crois qu'ils lui savent gré de ce qu'il vient de publier

contre Ludendorff, un livre, où, par des arguments qui n'ont rien de commun avec le pacifisme, il découronne ce général devant l'opinion, ce qui est intéressant et utile, si on songe à l'élection du président de la République allemande, qui aura lieu, en forme de plébiscite, au mois de juillet prochain.

M. Delbrück a aussi pour répondant de sa sincérité le plus illustre de ses collègues de l'Université, qui est aussi l'un des plus illustres des hommes vivants, je veux parler de M. Einstein. Notre controverse l'intéresse beaucoup, il la tient pour utile, il a voulu m'en parler, et longuement. Si énorme que soit le paradoxe auquel s'ingénie M. Delbrück, M. Einstein tient M. Delbrück pour sincère dans le sens le plus absolu du mot, et il dit cela, lui Einstein, avec l'éloquence de la sincérité la plus pure et la plus émouvante.

D'ailleurs, je ne peux pas dire que j'ai précisément douté de la sincérité de M. Delbrück : son refus de signer le manifeste des 93 est un titre de premier choix à notre estime.

On pourrait presque voir une autre preuve de cette sincérité, et d'une sincérité poussée jusqu'à la candeur, dans cette invitation que M. Delbrück m'avait adressée, au début de notre controverse. Il voulait un débat oral, à Cologne, sous la présidence d'un professeur neutre, devant un auditoire. Cela se faisait au moyen âge. Les Allemands ont gardé le goût de ces colloques publics, même longtemps après l'invention de l'imprimerie. En 1910, à Berlin, des gens doctes qui ne croyaient pas à l'existence de Jésus-Christ et des gens doctes qui y croyaient se livrèrent à un tournoi oratoire qui dura deux jours et deux nuits, et qui les enfonça à jamais, les uns et les autres, dans leur opinion. Je déclinai en souriant la joute de parole que m'offrait mon savant collègue de l'Université de Berlin, et je lui offris un plus vaste public, qui est celui des gens qui lisent.

M. Einstein, qui me parla de ce mien refus, voulut bien l'approuver, non parce qu'il s'agissait d'un colloque, mais à cause de la publicité du colloque : alors l'amour-propre entre en jeu, aux dépens de la vérité. Mais M. Einstein croit qu'il faut voir une personne et lui parler pour bien connaître son idée, même dans l'ordre de la physique et des mathématiques, à plus forte raison dans l'ordre de l'histoire. Cette vue, M. Ein-

stein la développe avec une verve ingénieuse. Peut-être pailsante-t-il un peu : il a beaucoup d'esprit et de gaîté (j'en ai été ravi, puisqu'on le dit grand homme; je ne puis concevoir un génie sans gaîté). Je sens qu'il désire que je cause, dans le privé, avec le professeur Delbrück. Moi, je veux bien. Mais je crois que cela ne servirait pas à grand'chose. Je crains que M. Delbrück n'ait son siège fait. Avec M. Einstein, s'il lui plaisait de discuter de ce qu'on appelle les responsabilités de la guerre, c'est une autre affaire. Je sens qu'un tel homme, si au-dessus des autres, ne résisterait pas à la vérité, s'il l'apercevait dans le raisonnement d'autrui.

J'ai, au contraire, l'impression que la sincérité de M. Delbrück résiste à la vérité, sans qu'il s'en rende peut-être compte. Les éléments de cette résistance sont dans tout son passé. Il doit sa carrière, si brillante, au régime impérial; il est, à son insu peut-être, reconnaissant, animé par un point d'honneur, qui excite sa naturelle générosité à défendre le souverain abattu. Il me dira que, moi aussi, j'ai un préjugé, une résistance intérieure à la vérité, en ce que je suis Français, plus amoureux de la France qu'il ne peut être, lui Delbrück, amoureux de son empereur. Mais non : si on me démontrait qu'un gouvernant français est responsable de l'explosion de la guerre, je ne résisterais pas à cette vérité, et, d'autre part la haine que je vouerais aussitôt à ce gouvernement serait en proportion de mon amour pour la France.

***

Voilà dans quels états d'esprit se situe, si je puis dire, le point de controverse sur lequel je veux aujourd'hui jeter un peu de lumière neuve, en éprouvant et en donnant le plaisir du document inédit.

C'est un point fort petit, en apparence, mais je crois qu'il signifie beaucoup.

J'avais insisté auprès de M. Delbrück sur ce fait, un peu monstrueux, que l'Allemagne, le 3 août 1914, nous a déclaré la guerre *uniquement* sur un mensonge, le mensonge des avions français qui auraient survolé et bombardé le territoire allemand. M. Delbrück ne voit là qu'une « maladresse ». Il n'a

pas hérité de l'horreur raisonnée et illustre de son compatriote Kant pour le mensonge. Et puis, il m'a renvoyé à M. le comte Max Montgelas, qui, dans un récent article du *Berliner Tageblatt*, a, selon M. Delbrück « réglé la question d'une façon complète ».

J'ai déjà fait remarquer, au cours de la polémique avec M. Delbrück, mais il faut le répéter ici, qu'en mai 1919, M. Max Montgelas, avec M. Delbrück lui-même, et deux autres écrivains allemands, a rédigé les *Remarques allemandes* sur les responsabilités de la guerre, où on trouve la première forme et le point de départ de toutes les arguties pour innocenter le kaiser.

Un des arguments de M. Montgelas pour excuser ou expliquer le mensonge des avions français survolant l'Allemagne, c'est que le télégramme en chiffres sur lequel M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris, déclara la guerre à la France avait été brouillé, sans doute par ces méchants Français, de telle manière que le motif mensonger fut seul lisible, tandis que le motif non mensonger resta illisible.

Ici, il faut absolument rappeler les textes.

Il s'agit donc de cette tragique journée du 3 août 1914. Le gouvernement allemand hésitait encore à nous déclarer la guerre. Il aurait voulu que l'initiative de cette déclaration vînt formellement de la France, tout comme en juillet 1870. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Jagow, avait préparé, à l'adresse de M. de Schoen, le télégramme suivant (Recueil Kautsky, n° 734), dont voici la traduction :

Berlin, le 3 août 1914.

Les troupes allemandes avaient reçu jusqu'ici l'ordre de respecter rigoureusement la frontière française, et elles l'avaient toujours strictement observé. Par contre, en dépit de l'assurance de la zone de 10 kilomètres, les troupes françaises ont franchi déjà hier la frontière allemande à Montreux-Vieux et sur la route de montagne des Vosges, et se trouvent encore sur le territoire allemand. Un aviateur français qui avait survolé le territoire belge a déjà été descendu hier, alors qu'il cherchait à détruire le chemin de fer à Wesel. Plusieurs autres avions français ont, ainsi qu'il est établi sans aucun doute, survolé hier la région de l'Eifel. Ces mêmes avions doivent avoir survolé le territoire belge. Hier, des aviateurs français ont jeté des bombes sur les voies à Karlsruhe et à Nuremberg.

Nous devons, en conséquence, constater la violation de la paix par la France et l'entrée en état de guerre, ainsi que la violation de la neutralité de la Belgique par la France et protester contre ces faits.

Il ne s'agissait donc que de *protester*. Sous quelle influence fut-il décidé de transformer cette protestation en déclaration de guerre? Je ne sais. Toujours est-il que le sous-secrétaire d'État Zimmermann biffa la dernière phrase du projet de dépêche, et la remplaça, de sa main, par celle-ci :

La France nous a ainsi placés en état de guerre. Je prie Votre Excellence de faire part de ce qui précède au Gouvernement français aujourd'hui après-midi, 6 heures du soir, de réclamer vos passeports, et de partir après remise des affaires à l'ambassade américaine.

BETHMANN-HOLLWEG

C'est ce télégramme, ainsi modifié et complété, qui fut envoyé le jour même, 3 août, à M. de Schoen, par au moins deux voies différentes : la première des deux expéditions, celle que donne Kautsky, est datée de 1 h. 5 après-midi; la seconde, celle dont il reste trace au Central télégraphique français, arrivée à Paris *via England*, est datée de 1 h. 15[1].

M. de Schoen s'acquitta de sa mission, le même jour, vers six heures et demie du soir, auprès de M. Viviani, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Puis il lui fit porter la lettre suivante, écrite en français :

Monsieur le président du Conseil,

Les autorités administratives et militaires allemandes ont constaté un certain nombre d'actes d'hostilité caractérisée commis sur territoire allemand par des aviateurs militaires français. Plusieurs de ces derniers ont manifestement violé la neutralité de la Belgique en survolant le territoire de ce pays. L'un a essayé de détruire des constructions près de Wesel, d'autres ont été aperçus sur la région de l'Eifel, un autre a jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg.

Je suis chargé et j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excel-

1. Plusieurs des télégrammes qu'à ce moment-là M. de Schoen reçut de Berlin lui furent envoyés par trois voies différentes (Hollande, Angleterre, Suisse, par exemple).

lence qu'en présence de ces agressions, l'Empire allemand se considère en état de guerre avec la France du fait de cette dernière puissance.

J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les autorités allemandes retiendront les navires marchands français se trouvant dans des ports allemands, mais qu'elles les relâcheront, si dans les quarante-huit heures la réciprocité complète est assurée.

Ma mission diplomatique ayant ainsi pris fin, il ne me reste qu'à prier Votre Excellence de vouloir bien me munir de mes passeports et de prendre les mesures qu'Elle jugerait utiles pour assurer mon retour en Allemagne avec le personnel de l'ambassade ainsi qu'avec le personnel de la Légation de Bavière et du Consulat général d'Allemagne à Paris.

Veuillez agréer, M. le Président du Conseil, l'expression de ma très haute considération.

V. SCHOEN

Plus tard, les autorités allemandes, et en particulier le bourgmestre de Nuremberg, durent reconnaître publiquement que cette histoire des avions était inventée de toutes pièces. Ce mensonge était surtout à l'adresse des Allemands, pour leur faire croire que la France les avait odieusement et impudemment attaqués. On lisait dans l'article 11 de la Constitution de l'Empire allemand : « Pour déclarer la guerre au nom de l'Empire, le consentement du Conseil fédéral est nécessaire, *à moins qu'une attaque ne soit dirigée contre le territoire ou les côtes de la confédération.* » La fable des avions dispensait l'empereur de consulter le Conseil fédéral, et c'était important. Certes, le Conseil fédéral, où la Prusse avait une majorité assurée, aurait accepté de déclarer la guerre. Mais il y aurait peut-être eu un débat, et, si peu de temps qu'on eût perdu, la paix aurait pu sortir de ce retard.

Il était encore plus important de convaincre l'opinion allemande que les Français étaient les agresseurs. L'histoire des avions causa une indignation générale en Allemagne. Un de mes amis, un Français qui habitait alors Berlin, et qui dut partir aussitôt, traversa en chemin de fer, dans la journée du 4 août, toutes les régions entre Berlin et la frontière suisse. Comme il voyageait en quatrième classe, il fut en contact continuel avec des ouvriers, des paysans, des petits bourgeois. Unanime était la colère contre ces Français qui, en pleine

paix, avaient eu l'impudente cruauté de bombarder Nuremberg. Le mensonge faisait son effet, et, après tout, il est presque à l'honneur du peuple allemand qu'on ne fût pas sûr de pouvoir l'entraîner à la guerre sans lui mentir.

***

C'est peu de jours après la déclaration de guerre que l'anecdote du télégramme brouillé entra officiellement en circulation.

Le 7 août, la note suivante fut remise à l'agence Wolff : « Le télégramme de M. le chancelier de l'Empire à l'ambassadeur impérial à Paris, du 3 août 1 h. 5 après-midi, par lequel le baron de Schoen a reçu pour instructions, à la suite de l'invasion par les troupes françaises du territoire allemand, de déclarer au Gouvernement français que l'Allemagne se voyait placée en état de guerre par suite des attaques françaises, est arrivé à Paris probablement intentionnellement mutilé, de sorte que sur beaucoup de points il est resté inintelligible. Toutefois l'ambassadeur impérial, appréciant justement la situation, a remis une déclaration qui répond, sur les points essentiels, aux instructions dont il était chargé. »

Suivait, dans la note Wolff, le texte original allemand du télégramme prétendument brouillé. Mais on remarquera qu'en le résumant dans l'en-tête qu'on vient de lire (et le lecteur d'un journal ne lit souvent que ces résumés), on avait pris soin de ne pas parler de l'affaire des avions. C'est qu'on n'avait plus besoin du mensonge, maintenant qu'il avait produit son effet.

Dans ses *Souvenirs*, parus depuis la guerre, M. de Schoen a raconté l'histoire du télégramme chiffré et de sa visite à M. Viviani. Comme ce livre n'a pas été, que je sache, traduit en français, je vais donner tout ce passage, qui est fort intéressant en soi, mais surtout fort utile à mon sujet :

... Le 3 août dans l'après-midi, écrit M. de Schoen, alors que la tension était la plus forte, arriva un télégramme chiffré portant la signature du Chancelier, ce qui prouvait qu'il s'agissait d'une affaire particulièrement importante. Je ne doutais pas qu'elle ne contînt le mot décisif. Alors se produisit un fait extrêmement pénible : le télégramme se trouva mutilé de telle sorte que, malgré des efforts répétés, il ne fut possible d'en déchiffrer que des fragments.

Mais enfin, on put en retirer que des attaques aériennes avaient été faites par les Français sur Nuremberg, Karlsruhe et Wesel, que je devais demander mes passeports pour six heures, confier à la garde de l'Ambassadeur des États-Unis la protection des sujets allemands et me mettre en route. Il ne me restait pas de temps pour demander des explications au sujet de la partie illisible du télégramme. Comme j'avais appris d'une autre source que nous nous voyions contraints à une déclaration de guerre par une attaque d'aviateurs Français sur Nuremberg, je dus me résoudre à utiliser pour appuyer la déclaration de guerre le peu qui avait pu être déchiffré du télégramme.

Ce que l'on n'avait pu lire se rapportait, comme je l'ai appris plus tard, aux actes d'hostilité, non dépourvus d'importance, commis par les Français sur la frontière alsacienne, qui avait été franchie par des détachements isolés, bien qu'il eût été décidé de maintenir les troupes françaises à 10 kilomètres de la frontière.

Ce n'est que longtemps après le commencement des hostilités qu'il fut prouvé que les imputations d'attaques aériennes faites aux Français reposaient sur de néfastes erreurs. Elles semblent avoir été purement et simplement les produits d'une imagination surchauffée.

Comment il a pu se faire que des nouvelles aussi fausses pussent être, auprès de nos dirigeants, du même poids que des faits certains, et qu'on leur attribuât tant d'importance qu'on s'en servit pour motiver une déclaration de guerre, cela demeure inconcevable.

En ce qui concerne les violations de frontières par les troupes françaises, que je dus par suite de circonstances accidentelles négliger dans la dernière communication que je fis au gouvernement français, elles ont été, de notre côté, prouvées de façon si irrécusable que les dénégations françaises n'ont pu rien y changer. Un sort contraire m'avait cependant obligé à me contenter d'accusations qui ont malheureusement donné aux Français une riche matière pour prétendre que nous les attaquions sur des prétextes mensongers.

Non seulement la presse, mais les ministres eux-mêmes et, avec une énergie particulière, le président Poincaré, se sont servis avec prédilection de ce moyen efficace pour prouver que nous avions attaqué la France sans provocation.

Le président du Conseil, M. Viviani, à qui, en premier lieu, je communiquai oralement la déclaration de guerre, pour la lui faire parvenir aussitôt par écrit, la prit sans la moindre apparence de trouble intérieur, pour ainsi dire comme une chose qui allait de soi. Mais il rejeta de la façon la plus nette les motifs allégués à l'appui. « Il est inadmissible, dit-il aussitôt, qu'aucune des attaques aériennes mises en avant ait eu lieu réellement. » Je n'avais pas négligé de lui faire expressément observer qu'une partie importante de la déclaration que j'étais chargé de transmettre n'avait pu être déchiffrée, par suite des mutilations subies et qu'elle concernait, selon toute vraisemblance, d'autres actes français d'hostilité.

M. de Schoen a-t-il dit la vérité, quand, à la fin du récit qu'on vient de lire, il a assuré avoir fait connaître à M. Viviani le brouillement du télégramme? J'ai cru devoir prendre la liberté de demander à M. Viviani lui-même son témoignage. Très occupé alors, l'ancien président du conseil ne put me répondre assez tôt pour que je pusse me servir de sa réponse dans une permière réplique à M. Delbrück sur ce sujet. Cette réponse m'est arrivée depuis, et on va voir qu'elle est fort explicite. J'espère que M. Viviani m'excusera, si je la publie intégralement, même en ses parties un peu personnelles : le témoignage du Français qui reçut la déclaration de guerre de la bouche même de l'ambassadeur d'Allemagne est un document historique qu'il faut reproduire dans tous les traits de sa physionomie.

Voici donc cette lettre de M. Viviani :

Ce 2 avril 1922.

Mon cher maître, mes successifs départs pour les missions ont réagi sur mes occupations professionnelles de telle manière, par la concentration des affaires sur une étendue de temps diminuée, que je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre. Excusez-moi.

J'ai gardé un souvenir précis des paroles de M. de Schoen, — ce qui est bien naturel —, et le calme avec lequel je l'ai reçu, et dont les Allemands prennent acte, est un sûr garant de la fidélité de ma mémoire.

M. de Schoen n'a jamais fait allusion à des altérations télégraphiques qui auraient pu restreindre sa communication.

Je lui donne sur ce point un démenti formel.

La vérité, c'est qu'à ce moment l'Allemagne, sûre de la victoire, et méprisant la postérité que l'on trompe et l'histoire que l'on corrompt par le mensonge, invoquait tous les prétextes. C'est après la Marne qu'elle a pensé à préparer l'avenir par sa propagande.

Voilà, mon cher maître, un témoignage, dû à l'histoire, dont vous êtes un des meilleurs gardiens.

Avec mes sentiments les meilleurs.

RENÉ VIVIANI

Quand on a lu cette lettre, dont la netteté ne laisse place à aucun doute, ce qu'on peut dire de plus favorable à M. de Schoen, c'est que sa mémoire l'a trompé : il est évidemment faux qu'il ait parlé à M. Viviani de l'altération du télégramme qu'il venait de recevoir de M. de Bethmann-Hollweg et sur lequel il fonda la déclaration de guerre à la France.

***

Ce télégramme était-il vraiment altéré? Le « brouillement » dont a parlé M. de Schoen a-t-il existé autrement que dans son imagination?

Il semble, en tout cas, que M. de Schoen ait voulu que son gouvernement crût à ce brouillement. Rentré à Berlin, il remit au Chancelier « une copie du déchiffrement mutilé », comme il est dit dans le Recueil Kautsky, t. III, p. 214 de la traduction française. L'expression n'est pas très juste. Il s'agit de la traduction du télégramme chiffré et altéré. Cette traduction se trouve dans le Recueil Kautsky, n° 734*a*. C'est un mélange de mots allemands corrects, de barbarismes à forme allemande, de mots qui n'ont pas de sens, de solécismes, de noms de personnes et de lieux fantastiquement ajoutés.

Cela ne prouve rien. Ce qui eût prouvé quelque chose, c'eût été la reproduction en fac-similé de l'original même du télégramme chiffré, je veux dire la transcription faite au Central télégraphique à Paris et transmise à M. de Schoen, avec les timbres mêmes du bureau français.

Tant que M. de Schoen n'aura pas produit ce document, on ne croira pas ce qu'il dit du brouillement systématique du télégramme.

Si peu exercés que soient mes yeux à ces chiffrements et déchiffrements, le simple examen de la traduction en *nègre* allemand dénote un zèle singulier.

Prenez, par exemple, cette phrase dudit télégramme : *Frankreich hat uns somit in Kriegzustand versetzt.* C'est-à-dire : « La France nous a ainsi placés en état de guerre. » Dans la traduction du brouillement, au même endroit, il y a cette phrase : *Frankreich hat Krieg sonach Saragossa ver-*

setzt. Vous voyez les suppressions : *uns, in,* la seconde moitié du mot composé *Kriegzustand.* Cela veut-il dire que des groupes de chiffres ont été méchamment enlevés du télégramme par les Français? Non : l'addition du mot *Saragossa* compense, ou à peu près, les suppressions. Mais comment le malicieux agent du Central parisien qui brouilla les chiffres a-t-il pu tomber juste sur la combinaison qui donne *Saragossa*? Il y fallait, sans doute, m'assure un spécialiste, 4 groupes de 4 chiffres chacun. Le hasard aurait abouti à ce résultat, choisissant parmi des milliers de combinaisons, avec son bandeau sur les yeux? Allons donc!

Autre étonnement. Je ne suis pas très fort en allemand. Mais il me semble que *somit* et *sonach* sont synonymes. Eh bien, si dans le texte correct du télégramme chiffré *somit* est représenté par le groupe de chiffres 5060, et que le brouilleur français et malhonnête ait interverti l'ordre de ces chiffres pour faire pièce à M. de Schoen, ou y en ait substitué d'autres, comment se fait-il qu'il soit tombé juste sur le mot qui est synonyme de *somit,* c'est-à-dire sur *sonach*! En vérité, c'est merveilleux comme chance!

Ce qui est aussi surprenant, c'est que le brouilleur présumé a changé l'ordre des mots sans que le sens de la phrase en fût toujours altéré. Ainsi *sonach* n'est pas à la place de *somit.* Quoi! des chiffres dispersés au hasard ont donné ce résultat!

On dirait d'un travail de fantaisie fait par M. de Schoen lui-même, ou par un de ses sous-ordres, pour donner à croire à M. Bethmann-Hollweg que le télégramme avait été brouillé et cela afin d'excuser M. de Schoen de ne pas en avoir lu le début à M. Viviani. Mais, en ce travail d'altération, le zèle n'a pas été très intelligent. Dans la partie qui était censée lisible, ou à peu près, on a mis des énormités qui, si vraiment elles avaient existé sur le télégramme tel que M. de Schoen le reçut du Central français, ne lui auraient pas permis de faire état, pour une déclaration de guerre, d'un texte aussi obscur. Surtout ce mot *Saragossa,* au bon endroit, à l'endroit décisif, à l'endroit d'où sortait la guerre, aurait dû plonger l'ambassadeur allemand dans la plus perplexe incertitude.

L'agent de M. de Schoen s'est sans doute dit qu'après avoir brouillé jusqu'à le rendre inintelligible le passage du

début sur les agressions françaises par terre, il fallait, par vraisemblance, brouiller un peu le passage censé intelligible le passage sur les avions; mais il l'a trop brouillé; il a eu un excès de fantaisie, — et c'est sans doute pourquoi ce travail mal fait (ou trop bien fait, comme on voudra) n'est pas sorti des cartons de la chancellerie allemande avant le jour où les mains impartiales de Kautsky l'ont rencontré.

Autre invraisemblance : si vraiment le télégramme est arrivé brouillé, comment se fait-il que M. de Schoen n'ait pas télégraphié à Berlin pour demander des éclaircissements?

Il n'hésitait pourtant pas à le faire à l'occasion. Ainsi, le même jour, 3 août 1914, M. de Jagow lui avait télégraphié de Berlin, à 10 h. 25 du matin (j'indique l'heure du départ, que le Recueil Kautsky, n° 716, ne donne pas) : « D'après les déclarations positives des autorités militaires, les troupes allemandes n'ont jusqu'ici franchi nulle part la frontière française. Par contre, vu les violations continuelles de la frontière par les troupes françaises, la rupture des relations diplomatiques est imminente. » Ne pouvant pas déchiffrer ce télégramme, M. de Schoen télégraphia deux fois de suite à Berlin pour en avoir une nouvelle expédition, une première fois en chiffres, à 2 h. 45 après-midi, une seconde fois en clair et en français, à 3 h. 10 (Kautsky, nos 776 et 809).

Dans le passage de ses *Souvenirs* que j'ai cité, M. de Schoen dit que, pour le télégramme portant déclaration de guerre, il n'avait plus le temps de télégraphier. Malheureuse excuse. Elle suppose qu'il avait fort bien lu le télégramme, puisqu'il savait pleinement de quoi il s'agissait, et qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Ah! s'il avait pu lire le télégramme de M. de Jagow que je viens de citer et dont il avait demandé une répétition, il pourrait dire que ce télégramme lui faisait si bien prévoir une imminente déclaration de guerre qu'il pouvait se contenter d'une lecture incomplète du télégramme qui lui apportait l'ordre de faire cette déclaration. Mais non : il n'avait pas pu lire, dit-il, le télégramme Jagow.

Soit dit en passant, on peut se demander si cela même était bien vrai, si réellement le télégramme Jagow est arrivé brouillé à M. de Schoen. Nous en avons, à Paris, un original chiffré, ou plutôt l'original d'une ampliation qui, envoyée *via* Hol-

lande-Belgique, arriva en retard à Paris et porte le timbre de notre bureau central du 5 août. Là, nul brouillement. Cela ne prouve certes pas que l'autre expédition du télégramme, celle qui parvint à M. de Schoen le 3 août, ne fût pas brouillée. Mais je suis sceptique, et je voudrais bien voir ce brouillement.

Il me semble que la vraie explication de l'attitude de l'ambassadeur d'Allemagne en cette affaire a été donnée par M. René Puaux, dès 1917, dans son remarquable livre : *Le Mensonge du 3 août*. La veille, M. Viviani avait signalé à M. de Schoen, avec beaucoup de précision, des violations allemandes de la frontière française, et lui avait dit qu'il demandait télégraphiquement des explications à ce sujet à Berlin. M. de Schoen, qu'on dit très honnête homme et totalement dépourvu du don d'effronterie, répugna sans doute à lire au président du Conseil français cette première phrase de la déclaration de guerre où il était présenté comme incontestable que les troupes allemandes avaient rigoureusement respecté la frontière française. C'eût été une réponse par trop impudente aux faits de violation allégués par M. Viviani. Le pauvre M. de Schoen, homme faible et de bonne volonté, préféra feindre de n'avoir pu lire cette partie du télégramme. Je me demande si ce n'est pas le même sentiment qui lui fit trouver illisible l'autre télégramme, le précédent, celui de M. de Jagow où une dénégation par trop sèche et vague était opposée aux griefs précis et développés de M. Viviani. Mais j'aurais garde d'insister sur cette dernière hypothèse.

L'autre hypothèse, celle qui consiste à dire que M. de Schoen a faussement prétendu que le télégramme de déclaration de guerre était brouillé, et cela pour se tirer lui-même d'un pas embarrassant, pour s'éviter de rougir devant M. Viviani, ne reçoit-elle pas une singulière confirmation d'un autre fait, qui, jusqu'à ces derniers jours, était inconnu? Le 3 août au soir, à 8 h. 30, M. de Schoen fit déposer au Central télégraphique de Paris un télégramme en chiffres, adressé au ministère des Affaires étrangères de Berlin, où, sous le n° 248, il accusait réception du télégramme 193, c'est-à-dire du télégramme de déclaration de guerre, et il annonçait qu'il avait exécuté les ordres reçus. Ce télégramme n'est pas dans Kautsky.

Il est douteux que le Central parisien l'ait transmis, puisqu'on était, depuis deux heures environ, en état de guerre avec l'Allemagne. On n'a pas pu en déchiffrer absolument tous les mots. Mais le sens général est évident. M. de Schoen n'y parle pas du prétendu brouillement du télégramme Bethmann-Hollweg. D'autre part, les mots qu'on n'a pu lire, tiennent vraiment trop peu de place pour qu'ils puissent se rapporter à la question du brouillement.

Voici d'ailleurs ce télégramme chiffré. Je n'en donne pas la traduction partielle que les spécialistes français en ont faite. Au bureau du chiffre des Affaires étrangères à Berlin, où on a la clef, on sera sans doute heureux d'avoir ces chiffres et j'imagine qu'on ne manquera pas de les traduire en entier :

20 h. 30.
31 044 P. C. Auswaertlg. Berlin.

Urgent.	221	728	124	0420	6372
31057	8566	2844	0129	40111	8221
8566	1820	1125	0192	1243	5621
9330	9200	30645	7300	2674	8207
2242	4653	8188	3151	8101	2877
4905	8604	6341			

SCHOEN

Si vraiment M. de Schoen avait eu à déclarer la guerre d'après un télégramme brouillé, est-il admissible que, télégraphiant les ordres contenus dans ce télégramme, il n'eût même pas fait allusion au fait que ce télégramme était en partie illisible?

***

Supposons maintenant que toutes mes remarques soient sans fondement. Supposons que M. de Schoen ait dit la vérité, toute la vérité. Supposons qu'il soit exact que le télégramme, bien qu'arrivé à Paris intact, ait été brouillé à dessein dans les bureaux de notre Central télégraphique ou ailleurs. C'est alors une chose bien grave, et pour M. de Schoen, et pour le gouvernement allemand.

Quoi! l'ambassadeur d'Allemagne à Paris a osé prendre sur lui de déclarer la guerre à la France sur des instructions

qu'il n'avait pu lire qu'en partie, même (on l'a vu) pour le point essentiel, pour la phrase où l'Allemagne constate et déclare qu'elle est en état de guerre avec la France! Quelle légèreté! Quel crime! Et si M. de Schoen s'était trompé? Si le gouvernement allemand n'avait voulu que protester, comme il en avait eu d'abord la velléité? Quel cauchemar, pour M. de Schoen!

Mais non : M. de Schoen n'a eu aucun cauchemar, aucun doute. Il savait que son gouvernement voulait la guerre. Il le savait si sûrement qu'il n'a pas eu un mouvement d'hésitation. Peu importaient les motifs allégués. Ce qui importait, c'était de faire la guerre, et de la faire vite, pour écraser la France. Peut-être M. de Schoen ne désirait-il pas cet écrasement; peut-être eut-il la mort dans l'âme en faisant cette commission de mort, mais il n'eut aucun doute sur le sens de la communication qu'il avait à faire à M. Viviani, et il la fit avec la certitude qu'il ne se trompait point.

De quelque manière qu'on la prenne, qu'elle soit légendaire ou non, l'anecdote du télégramme brouillé, n'en déplaise à MM. Delbrück et Montgelas, tourne à la confusion du gouvernement impérial allemand : loin d'alléger sa responsabilité, elle l'aggrave.

A. AULARD

L'HOMME TRAQUÉ[1]

... A cet instant, rasant les murs et cherchant un refuge dans les bars, des filles passèrent rapidement et des individus qui relevaient le col de leur imperméable.

— La râfle! — glapit une voix.

On entendit courir sur les trottoirs. Des portes claquaient comme à l'approche d'un brusque orage. Puis il y eut un moment de silence et les filles se jetèrent entre elles des appels angoissés.

— Donnez-moi le bras, vite, vite... — supplia Léontine.

Lampieur le lui tendit.

Les agents des mœurs se hâtaient. A l'angle des rues, on les voyait opérer des barrages et rabattre devant eux leur misérable proie. De toutes parts, ils accouraient, formant la chaîne et se livrant à une besogne obscure.

— Pourvu qu'on passe... pourvu qu'on passe... — demandait Léontine.

— Mais, naturellement, — dit Lampieur.

Il avança, donnant le bras à Léontine et la tirant presque après lui, dans la direction des agents.

— Pardon, — murmura-t-il, et, déclinant ses nom et profession, il fouillait dans ses poches pour en extraire une pièce d'identité, quand le cordon d'agents, sur un aigre coup de sifflet, se porta en avant et livra un passage.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

— Maintenant, — conclut Lampieur, — dépêchons-nous... Ils n'auraient qu'à barrer la rue plus haut.

— Ah! là! là! — gémit Léontine. — Quel métier!

— Quel métier! — répéta Lampieur.

Il pressa le pas et entraîna sa compagne, après la rue Tiquetonne, dans le passage du Grand-Cerf qu'ils franchirent sans échanger leurs impressions. Le passage conduisait à de nouvelles rues, mais plus calmes et moins éclairées. Lampieur et Léontine les suivirent et, sans savoir où ils allaient, ils marchaient en silence et n'osaient pas se retourner. A la fin ils gagnèrent une buvette écartée où ils commandèrent du vin blanc, s'assirent, l'un devant l'autre, à une table et Lampieur tira sa montre.

— Voilà bien la onzième depuis un mois, — observa Léontine.

— Et ils ne t'ont jamais prise?

— Non, jamais.

— La onzième râfle! — dit Lampieur, en regardant l'heure à sa montre.

Léontine ajouta :

— Qu'est-ce qu'ils croient faire?

— On ne sait pas, — murmura Lampieur, — des fois que quelqu'un parlerait.

— Pensez-vous!

— Pourquoi pas? — insista Lampieur en se penchant vers Léontine.

Elle tressaillit :

— Écoute, — la prévint-il.

Elle promena gênée, sur la table, le verre auquel elle n'avait point encore touché et tâchant à tourner la question :

— C'est pas les râfles, allez, — confia-t-elle, — qui leur donneront des renseignements... Qu'est-ce qu'ils ramènent dans les râfles? Ils prennent du mal pour pas grand'chose.

— Suffit d'un coup, — l'arrêta Lampieur. — Ainsi, toi, s'ils te possédaient... Hein? toi... toi... oui... Ça peut se trouver...

— Je ne dis pas non.

— Hé bien? Si ça se rencontrait que tu sois faite par eux, comment t'arrangerais-tu?

— Moi?

— Ils t'interrogeraient?

— Probable.

— Ah! probable... Tu vois?... Ils te poseraient des questions.

— Et après? — riposta Léontine.

— Après?... Mais après... Après? Rien... Pourtant toutes tes histoires... tes façons de rôder, sans cesse, autour de la boulangerie... Crois-tu qu'ils ne les auront pas remarquées?

Léontine cherchait ses mots.

— Et puis enfin, il y a ton idée, — lui reprocha tout bas Lampieur, — ton idée que tu ne m'avoues pas et que tu gardes toujours pour y penser et pour y revenir.

— Je n'en parle pas... à personne... — se défendit Léontine.

— Mais tu y crois?

— Ça dépend.

— Oh! — déclara Lampieur, — il ne faut pas me conter ça, à moi... Quand une femme a, dans la tête, quelque chose...

— Qu'est-ce que cela peut faire? — demanda Léontine.

Lampieur se recula.

— Allons, — dit-il, — n'en parlons pas... ça vaudra mieux.

Un instant, il se balança sur sa chaise en affectant de ne plus prendre part à la conversation, mais les regards qu'il attachait sur Léontine le trahissaient et il le comprenait mieux que personne.

— N'en parlons plus! — grogna-t-il et, luttant contre lui-même, essayant d'échapper au besoin d'en apprendre davantage, — tu as raison... Moi, ça ne me fait rien, ton idée... Tu es libre... Je n'ai pas à m'en occuper... Seulement (il cessa de se balancer) elle me ferait du tort un jour, je ne le permettrais pas...

— Voyons, — protesta Léontine — ne parlez pas si fort!

Lampieur accentua le sens de ses paroles.

— Tu me trouverais, — fit-il sérieusement et, posant ses énormes mains à plat sur le rebord de la table, il eut dans l'attitude un tassement si redoutable que Léontine en perdit contenance.

— Mais... — balbutia-t-elle, — mon idée...

— Aussi vrai que je suis là, — précisa Lampieur. — Je le jure... Comprends-tu?

Entre eux, la bouteille et les deux verres absorbaient dans leurs flancs une pâle lumière qu'ils contemplaient l'un et l'autre pour ne pas lire sur leurs visages les sentiments qui s'y peignaient. Léontine avait peur. Lampieur l'épouvantait et cependant, quoi qu'elle tentât, l'idée qu'il était véritablement l'assassin de la vieille, Léontine ne pouvait la chasser ni même l'écarter de devant soi; car toutes les allusions qu'y avait faites Lampieur donnaient à cette idée une force plus grande et plus pressante. Sans aucun doute, Lampieur avait commis le crime dont il se défendait. Ses manières, ses façons ambiguës et fuyantes, ses mouvements de colère, sa violence, tout l'accusait. Pourquoi revenait-il toujours, par des moyens plus ou moins détournés, à ce que Léontine pensait de cette tragique histoire? Pourquoi s'inquiétait-il à ce point de tout ce qui se rapportait au crime? Un autre, qui n'aurait point été coupable, s'en serait peu soucié. Il aurait eu sa conscience pour lui, tandis que Lampieur...

Celui-ci rompit le silence.

— A quoi réfléchis-tu? — s'informa-t-il, sans détacher son regard du point vague qu'il fixait. — C'est encore ton idée?

— Oui, — dit-elle.

Il s'accouda pesamment à la table, et, ramenant sur la toile cirée ses mains inertes et obsédantes :

— Explique, — murmura-t-il.

Léontine se leva. La frayeur l'empêchait de répondre : elle l'agitait d'un tremblement pénible à voir.

— Ah! bien, — fit Lampieur. — On va s'en aller, si tu préfères. D'abord, j'ai mon travail... Attends!

Il vida son verre, se dressa, s'essuya la bouche d'une main lourde et tendit au garçon un billet de vingt sous.

— Eh! bien? — appela-t-il une fois dehors, — Léontine!

Elle répondit par un soupir si faible qu'il répéta : « Léontine! » avant de la rejoindre le long des façades grises d'où elle épiait son approche. Puis ils avancèrent, côte à côte, dans la rue, travaillés par un sourd malaise qui les empêchait de parler.

— Va pas si vite, — ordonna Lampieur...

Léontine l'implora.

— Dites! — gémit-elle, — vous n'allez pas me tourmenter encore... vous n'allez pas, exprès, encore me poser vos questions?... J'ai peur de vous, maintenant... Est-ce que je sais?... J'ai peur... Pourquoi êtes-vous en colère après moi?

— Je veux savoir, — affirma-t-il.

Instinctivement Léontine s'abrita la figure de son bras.

— Oh! pas de comédie, — grommela Lampieur. — Baisse ton bras et réponds. Tu as l'idée que c'est moi, n'est-ce pas?...

— J'ai pas d'idée...

— Pour la vieille? — acheva-t-il d'une voix vide d'accent.

Léontine chancela.

— N'aie pas peur, — dit Lampieur en la soutenant par derrière.

Elle lui fit signe de la lâcher, et s'appuyant contre le mur, elle promena à l'entour un regard égaré. Lampieur s'approcha. Elle se mit alors à respirer profondément comme si le souffle allait lui manquer.

Lampieur la secoua :

— Je vais crier, — le prévint-elle cherchant toujours à respirer. — Je vais... Je vais crier... me touchez pas... ne me...

— Si je veux, — affirma-t-il. — Mais je ne veux pas, entends-tu? je ne veux pas... Tant mieux si tu as peur!... Je m'en fous... Si tu me connaissais, tu comprendrais vraiment comme je m'en fous... Ça m'est égal... Et ne crie pas, surtout... Ne t'amuse pas à crier... Tiens... vois (il avança ses mains)... Je ne te conseille pas de pousser un seul cri parce qu'autrement...

Il se piéta devant elle... Léontine sentit qu'elle s'évanouissait.

VIII

Quand Léontine revint à la notion des choses, la rue déserte où elle se trouvait étendue ne lui rappela rien et elle dut faire

un long effort avant d'expliquer sa présence dans un pareil endroit... La pluie tombait. Léontine se prit la tête entre les mains, puis elle chercha son sac par terre, à tâtons, et l'essuya contre son manteau, car il était mouillé. Soudain, elle s'aperçut que ses vêtements aussi étaient mouillés et elle se releva. Mais Léontine ne pouvait commander à ses jambes : elles se dérobaient, elles ne lui obéissaient pas. Cela l'emplit d'une sensation curieuse et elle dut, un moment, se retenir au mur. Alors, ce geste la fit confusément souvenir de s'être appuyée de la même manière à ce mur et retenue comme à présent. Léontine rassembla ses esprits. Elle reconnut la rue et se mit à trembler de tous ses membres et à claquer des dents.

— Mon Dieu! Mon Dieu! — se plaignit-elle.

Elle crut que Lampieur ne l'avait pas quittée et que, debout, dans l'ombre, il ruminait d'obscurs et tortueux desseins. Des yeux, elle chercha Lampieur. Elle regarda de tous côtés et, ne le voyant pas, essaya de se ressaisir... Non, Lampieur n'était plus là... Léontine regarda encore; elle se pencha. La rue, plongée dans une demi-obscurité, ne lui révéla rien. Un calme étrange semblait peser sur elle comme dans un songe.

— Où êtes-vous? — appela Léontine.

Là-bas, à des distances qui lui paraissaient être invraisemblables, la rue débouchait dans une autre rue où des lumières éclairaient les façades. A l'angle, des silhouettes d'hommes accumulaient sur ces lumières un grouillement paisible, épais, on eût dit calculé, de gestes et de mouvements. Et des voitures passèrent sous des bâches... les chevaux... les rayons des roues... Léontine observait ces choses... Elle les comptait et, petit à petit, la distance à laquelle toutes ces images se succédaient, perdit de son éloignement et devint à peu près normale.

— Bien sûr, — découvrit Léontine, — la rue Dussoubs!

Elle s'achemina dans cette direction qui lui permettait de s'orienter et de se reconnaître. Pas à pas, elle avançait comme elle pouvait. A droite, étaient les Halles. Léontine voyait, dans le ciel, le buisson de clartés qu'elles élevaient très haut et que striait la pluie. Par-dessus les maisons noires, une atmo-

sphère enflammée occupait tout l'espace et des vapeurs y couraient et s'y partageaient en lambeaux.

Maintenant, plus elle approchait de l'angle des deux rues, et plus l'animation des Halles adaptait à sa vie nocturne cent éléments épars; des chiffonniers aux voix rauques visitaient les poubelles; des resserres s'entr'ouvraient; des débits obscurs; de vagues porches humides où des charrettes à bras étaient louées à l'heure et à la nuit; des corridors aux vacillantes lueurs; des fritureries. Léontine, mêlée à cette animation, y assistait et y redevenait elle-même. Elle regardait les gens, les objets. Elle oubliait Lampieur et, en même temps, une immense fatigue la chargeait qu'elle tirait derrière elle, comme une bête son fardeau.

— Hé, la p'tite mère! — émit à son adresse un débardeur ployé sous un énorme sac et qui la bouscula.

— Hou! — fit un autre.

— La demoiselle a tombé! — observa laconiquement un troisième.

Des rires moqueurs escortaient Léontine et elle ne les écoutait pas. Dans la foule qu'elle dut traverser, sous des quolibets de toute sorte, elle ne pensait qu'à ne pas s'écarter de sa route et qu'à gagner, par le plus court, le caboulot de Fouasse. Mais le grand diable, qui venait de parler et qui se tenait à l'abri de la pluie sous une entrée de porte, répéta pour lui-même et presque innocemment :

— La demoiselle a tombé... dans la boue.

— Oh! ce n'est rien, — répondit Léontine.

Et, comme pour s'excuser :

— Je ne me suis pas fait mal, — murmura-t-elle avec une désarmante candeur.

— Hi, hi, hi! — s'exclaffa l'inconnu.

Néanmoins, Léontine approchait des Halles et prenait, par les rues de la Grande-Truanderie et Pierre-Lescot, le chemin qu'elle s'était fixé. Partout, dans les recoins et dans les bars, des maraîchers, des hommes de peine, des pauvresses, de mornes individus habillés de guenilles se pressaient, s'agitaient. Des camions pesants circulaient parmi ce flot humain et stoppaient sans dommage pour personne devant les entrepôts. Des porteurs arrivaient; ils déchargeaient les camions.

Celui-ci contenait, proprement découpés en deux, des cochons aux chairs roses; celui-là, des moutons et d'autres, qui se frayaient nonchalamment une voie à travers tant d'issues encombrées, des peaux roulées ou entassées l'une sur l'autre et puant l'abattoir.

— Voilà, — dit Léontine.

Elle parcourut encore, de sa démarche fourbue, quelque trois ou quatre cents mètres et pénétra chez Fouasse...

A pareille heure — il était près de minuit — il n'y avait d'habitude pas grand monde chez Fouasse, mais à cause de la râfle, le débit était comble et personne n'en osait sortir.

— Léontine! Eh! pssst! Léontine! — la hélèrent plusieurs voix.

Elle s'approcha d'une table où Renée, madame Berthe, la grosse Thérèse et Lilas s'offraient entre elles à boire et parlaient à voix basse.

— D'où que tu viens? — s'informa madame Berthe, en la considérant.

Lilas reprit :

— C'est-y les flics qui t'ont passé la purge?

— Jamais de la vie, — expliqua Léontine... — J'ai glissé en me sauvant d'eux.

— Tu sais, — confia la grosse Thérèse, — ils ont coincé Gilberte

— Ah?

— Yvette aussi, — souffla Renée, en ôtant de sa bouche une cigarette à bout doré.

— Et Marguerite à la jambe en bois... qui crânait tant, — émit posément madame Berthe, — ben, ma petite, ils l'ont emballée comme les autres.

— C'est dégoûtant, — observa Lilas-la-Bretonne.

— C'est-à-dire, — constata Renée, en tirant sur les molles manches de son chandail, — que ça devient moche, le quartier.

— On n'est plus tranquille.

— Non, on n'est plus tranquille, — dit Léontine.

Elle enleva son manteau, le tâta, le brossa et l'installa près du poêle, contre un dossier de chaise.

— Ben, assieds-toi, — proposa madame Berthe.

Elle s'assit.

Lilas-la-Bretonne déclarait :

— Ils veulent faire du service depuis qu'on a tué la vieille de la rue Saint-Denis... et dame! comme ils peuvent pas en revenir, de ce coup-là, c'est nous qu'on en a les ennuis.

— Naturellement, — approuva madame Berthe.

— Comme s'ils se doutaient pas que celui qui a fait le coup les a mis! — jeta la grosse Thérèse avec admiration. — Oh là, là! y a des chances.

Léontine se taisait. Elle examinait un à un les plis humides de sa jupe et regardait ses chaussures sous la chaise pour ne pas être tentée de prendre part à la conversation. Qu'aurait-elle ajouté à ces plaintes? Elle en aurait trop dit. Et le souvenir de Lampieur, qui demeurait pour elle gros de menaces et de détresses incohérentes, interdisait à Léontine de raconter ses impressions. Ce n'était après tout, songeait-elle, attentive aux paroles prononcées à sa table, que des impressions. Que savait-elle de plus? Elle ne voulait rien en conclure. Si fortes qu'elles fussent, ces impressions n'impliquaient pas formellement que Lampieur eût tué. Léontine avait pu le croire... Peut-être même le croyait-elle encore... Fallait-il en déduire qu'elle était dans le vrai et qu'il dépendait d'elle de sauver ou de perdre Lampieur? Cela la dépassait... Pourtant, la terreur qu'inspirait à la malheureuse la scène qu'elle venait d'avoir avec cet homme l'animait contre lui d'un sourd ressentiment. Léontine, à présent encore, en était pénétrée. Mais ce ressentiment ne s'exerçait que vis-à-vis de Lampieur et non pas vis-à-vis de l'assassin. Qu'il fût un assassin, cela ne concernait pas, après tout, Léontine. Elle n'avait point à intervenir. Et pour qui? Au nom de quels principes? Léontine n'avait pas de principes. C'était pour elle un mot privé de sens, ou qui prêtait à une odieuse confusion, puisqu'il justifiait l'usage de la police. Léontine allait-elle épouser les haines de ces gens-là? Elle en avait trop souffert.

— Plutôt crever! — estima-t-elle intérieurement.

D'ailleurs à supposer que Léontine éprouvât un jour le besoin de mêler ces messieurs à des impressions toutes personnelles, qui la garantissait de n'en pas être, la première, victime? Elle n'avait aucune défense contre eux. Bien plus, ne la rendraient-ils pas solidaire de Lampieur pour

avoir si longtemps reculé de parler? Déjà il était trop tard. Elle passerait pour la complice de Lampieur; qu'elle le voulût ou non, Léontine n'empêcherait pas qu'on ne la crût complice et, de ce fait, qu'on ne lui fît supporter une part du châtiment...

— Oui, oui, — déclarait Renée, — y a des chances qu'il aura changé de quartier.

Léontine se secoua.

— Mais, qu'est-ce que tu en penses? — lui demanda Lilas d'un air maussade.

— Je pense comme vous, — se hâta de répondre Léontine.

IX

Il lui resta, de ces réflexions échangées cette nuit-là devant elle, un désenchantement tenace et une espèce de méfiance dont elle souffrit plus qu'on ne l'eût imaginé. C'est que, maintenant, Léontine avait peur des agents autant que de Lampieur et elle vivait avec sa peur sans essayer même de la raisonner. Où qu'elle allât, Léontine se sentait poursuivie. Elle voyait, partout, des embûches préparées à son intention, des combinaisons louches, des intrigues. Chez Fouasse, des individus qu'elle n'avait jamais rencontrés, semblaient s'intéresser à elle. Léontine n'aimait pas leurs regards. Et ces individus disparaissaient après deux ou trois nuits, cherchant ailleurs on ne savait quelle piste mystérieuse et embrouillée. D'autre part, Lampieur ne mettait plus les pieds chez Fouasse. Où pouvait-il aller? Plusieurs soirs, Léontine l'attendit dans les environs du petit restaurant où il prenait jadis ses repas. Elle attendit en vain. Lampieur ne parut point. Il avait dû changer de restaurant. C'était fort simple. Mais il y avait dans tout cela quelque chose de bizarre dont Léontine était frappée et dont elle nourrissait sa peur. Cette peur devint bientôt si maladive que Léontine s'écartait, sans raison, des passants les plus inoffensifs. Tous prenaient, à ses yeux, une allure déguisée. Tous lui étaient suspects et la malheureuse en arrivait quelquefois à se demander s'il ne serait pas préférable pour elle de changer de quartier.

Celui qu'elle habitait en meublé, près de la gare de l'Est, avec ses boulevards animés et certaines de ses rues bien faites pour y proposer des échanges, ne lui déplaisait pas. Mais, dans ce quartier-là, comme dans tous les quartiers, les agents des mœurs font leur ronde et les femmes qu'ils surveillent n'ont rien à leur cacher. Qu'aurait pu leur répondre Léontine? Elle était seule. Elle n'avait personne pour la défendre. C'était donc une chance à courir et cette chance l'épouvantait. Elle ne croyait plus à la chance. Superstitieuse comme toutes les filles des rues et lâche devant elle-même, Léontine balançait à prendre une détermination. Elle n'osait pas le faire. Puis elle s'en remit au destin, par lassitude, et elle s'abandonna complètement à lui et demeura où elle était.

***

— Tiens, — fit Lampieur, — c'est toi?

— Oui, — dit-elle avec crainte.

Il lui parlait d'en bas et Léontine, accroupie devant le soupirail, regardait dans la cave. Elle avait jeté une ficelle dans la cave... puis elle avait appelé.

— Qu'est-ce que tu veux? — questionna Lampieur. — Tu veux du pain?

— Donnez-m'en pour dix sous, — murmura Léontine.

Elle le vit se baisser; ensuite il se recula et disparut pour réapparaître à nouveau.

— Envoie l'argent, — ordonna-t-il.

Elle obéit.

— Eh! bien! — s'étonna Lampieur comme Léontine ne faisait plus un mouvement. — Qu'attends-tu?

Il secoua le long du mur la mince ficelle que lui avait lancée Léontine, mais celle-ci la lâcha et la ficelle tomba par terre aux pieds de Lampieur.

— Quoi? — grogna-t-il.

Léontine agita les mains.

— Je ne l'ai pas fait exprès, — expliqua-t-elle, en témoi-

gnant d'une volubilité extrême. — Non... non... elle m'a échappée quand vous avez tiré dessus...

Lampieur ne répondit pas. Il hocha la tête plusieurs fois et son visage prit une expression soucieuse.

— Vous ne croyez pas que je l'aurais fait exprès? — reprit toujours très vite Léontine.

Enfin elle demanda :

— Est-ce que je peux descendre dans la cave la chercher?

— Descends! — accepta Lampieur.

Léontine se retint aux barres du soupirail et son premier mouvement, quand elle se releva, fut d'essayer de fuir. Mais c'était inutile. Elle poussa donc la porte de la boulangerie dont le timbre, lui sembla-t-il, vibra prodigieusement. Puis elle ferma derrière elle cette porte et s'approcha de l'escalier.

De la cave, la lumière éclairait par-dessous les objets et la partie des murs qui se trouvaient dans son prolongement. De longs rayons, dirigés comme ceux d'un projecteur, les frappaient et laissaient dans un demi-jour rougeâtre le reste de la boutique.

— Par ici, — appela la voix de Lampieur.

Une ombre, qui masqua brusquement la lumière, remua sur les murs.

— Oh! je sais... je sais... — articula péniblement Léontine. Elle saisit la corde aux lourds crampons de fer, qui la suspendaient comme une rampe, et descendit :

— Bonsoir! — dit-elle.

— Bonsoir! — dit Lampieur.

Léontine fut touchée par l'accent sans rudesse avec lequel il l'accueillit et cela la troubla.

— Il ne faut pas que je vous dérange, — débita-t-elle décontenancée.

— Mais tu ne me déranges pas, — assura Lampieur.

Il alla lui-même jusqu'à l'endroit où la ficelle et le morceau de pain étaient tombés et il les ramassa.

— Tiens, — fit-il en les tendant à Léontine. — Ils sont à toi... prends-les.

— Je ne sais pas, — observa-t-elle pour déguiser son embarras, — il n'y a pas quelque chose de changé, ici?

— Non, rien, — dit Lampieur.

Il regarda Léontine et poursuivit :

— C'est plutôt toi, qui es changée... Tu ne trouves pas?

— Moi?

— Oui, toi.

— Par exemple, — balbutia Léontine... — Pourquoi me dites-vous une chose pareille?

— Je constate, — déclara Lampieur et il s'adossa contre une des parois de la cave en fixant Léontine d'un air plein d'intentions.

— Ah! — fit alors celle-ci, — vous trouvez?

— Bien sûr, — insista-t-il, — tu es revenue. Et... pour revenir, il faut que tu n'aies plus peur de moi... comme avant.

— J'ai toujours peur, — avoua Léontine.

Lampieur fit entendre un petit rire discret.

— On ne le dirait pas, — murmura-t-il ensuite et, changeant tout à coup de ton et de manières, il s'enquit avec une sorte d'empressement.

— Tu n'auras pas trop chaud?

Léontine était atterrée.

— Eh! bien, — reprit Lampieur. — Ote ton manteau. Tu pourrais prendre froid dehors. Je te dis d'ôter ton manteau. Tu ne veux pas?

Il s'approcha de Léontine.

— Bah! tu as bien le temps, — proposa-t-il. — D'ailleurs puisque tu es revenue, nous avons à parler... n'est-ce pas?

— Nous y voilà, — pensa l'infortunée.

Cependant elle défit son manteau et le passa à Lampieur qui ouvrit une porte et l'accrocha derrière.

— Ici, — désigna-t-il, caché par la porte, — c'est le bûcher...

Et il ajouta sans marquer d'allusions :

— Le bûcher où des fois je vais dormir, comme ça... quand le four cuit... et que je suis trop fatigué...

Léontine, interdite, l'écoutait parler de derrière la porte et elle interrogeait du regard les murs épais et blancs et la voûte qui l'emprisonnaient. Il faisait, là dedans, une chaleur étouffante et l'on n'entendait rien du dehors...

— Même si je criais, — supposa-t-elle, — ça servirait pas à grand'chose!

Une idée insensée lui traversa l'esprit et un petit frisson la parcourut. Quelle aventure! Léontine estima qu'elle était perdue.

— Mais qu'est-ce que vous faites derrière cette porte? — trouva-t-elle toutefois le courage d'interroger.

— J'amène du bois, — fit Lampieur.

Il y eut un silence que troublaient, en lui échappant, les rondins que l'homme prenait à la brassée et qui roulaient par terre. Puis Lampieur repoussa la porte et il revint, plié en deux, jusque devant le four sous une charge de bois qu'il laissa s'écrouler à grand bruit.

— Ça dépense, — observa Lampieur, en désignant le four. — Jour et nuit, sans arrêt... Tu peux penser...

— Oui... oui, — balbutia Léontine, — je pense.

— Viens donc voir, — reprit Lampieur en la menant vers le bûcher, — un tas comme ça dure quatre jours.

Il lui montra le bois dont les piles s'étayaient l'une l'autre et s'étageaient jusqu'à la voûte.

— Ainsi, — fit-il en guise de commentaire.

Une odeur de forêt, de mousse, de lichen et de sève emplissait le bûcher...

— Et ça? — questionna Léontine en découvrant, posée à même le sol, une couverture.

— Ça? c'est mon lit! — répondit Lampieur.

Léontine se détourna. La voix de Lampieur en prononçant : « Mon lit » venait d'avoir un tel accent qu'une femme ne pouvait s'y tromper.

— Sortons, — fit alors Léontine.

Ils se retrouvèrent face à face dans le fournil, où la chaleur était si suffocante qu'on y entrait comme dans du feu.

— Je vais partir, — proposa Léontine pour secouer l'espèce d'engourdissement qui s'emparait à demi d'elle.

Lampieur ne sourcilla point. Il dirigea sur Léontine un regard si concentré que celle-ci s'en alarma.

— Je voudrais mon manteau, — dit-elle précipitamment.

— Ah! ton manteau?

— Donnez-le-moi.

— Attends! — murmura Lampieur.

En lui, distinctement, se livrait une lutte étrange dont

on voyait sur son visage se fixer tous les mouvements.

— Ah! ah! — grommela-t-il. — Ton manteau...

— Il faut que je m'en aille, — supplia Léontine.

— Non, — fit Lampieur. — Tu t'en iras après...

— Après quoi?

— C'est une proposition, — commença-t-il en essayant de donner à ses mots un ordre intelligible, — ou un arrangement... comme tu voudras...

Il eut un geste irrité.

— En tout cas, réfléchis avant de me répondre... Est-ce que tu as eu plaisir à me revoir?

— Par pitié! — l'implora Léontine.

— Eh! — grogna Lampieur, — laisse ça là... Il n'y pas de pitié... Entends-tu! Mais depuis l'autre nuit, j'ai réfléchi à toute la peur que tu as de moi et j'ai eu de l'ennui à te donner cette peur parce que je ne suis pas mauvais comme j'en ai l'air... Non... Non... je ne suis pas mauvais... je ne suis pas... Alors j'ai réfléchi à ces choses, seul... tel que je vis... dans ma chambre... ici et là, toujours seul, même dans les restaurants. Et je m'ai dit... Hein? Tu vois ça. Moi et toutes ces manières d'être embêté de t'avoir fait des peurs. C'est pourtant vrai. Vrai de vrai, — précisa-t-il. — Tu ne crois pas?

Léontine se recula.

— Quoi? — s'étonna Lampieur, — tu as des doutes? Allez donc! pour ce qui est que j'ai eu du regret vis-à-vis de toi, tu peux en être sûre. Mais tu ne sais rien comment c'est arrivé de me mettre dans la tête l'idée d'être aimable avec toi et que tu comprennes. Tu ne peux pas savoir. Et pourtant ça m'a travaillé sans quitter, d'abord, jusqu'au matin... Entends-tu? J'étais d'abord comme pris par toi... Et, le lendemain, j'avais bien cette idée-là dans la tête, qui y est encore... Cette idée que je m'ai aperçu de ce que tu étais devenue pour moi... avec déjà des choses...

— Quelles choses? — articula faiblement Léontine.

— Des choses, — reprit-il avec force, — qui faudra bien un jour qu'elles s'en aillent. Aussi je n'ai pas osé le lendemain de cette idée revenir où je pouvais te trouver... Ça me faisait honte... Et puis, qu'est-ce que tu aurais dit? N'est-ce pas?

Est-ce qu'on sait? Ça me gênait d'avoir l'air de te courir après pour te parler. Tu n'aurais pas voulu m'entendre. Enfin pendant les premiers jours et les nuits, j'étais ici comme fou. Rien n'allait... C'est de ta faute, vois-tu? avec toutes tes frayeurs... elles m'empêchaient d'aller, là-bas, dans la rue, au-devant de toi et t'expliquer mes embêtements. Heureusement que le travail m'a permis de me reprendre et de me dire que ça serait toi qui viendrais la première...

— Je ne voulais pas venir, — dit Léontine.

— Mais tu es venue, — constata Lampieur. — Je le savais. J'en étais sûr... aussi sûr que je suis là et tu n'imagines pas quel plaisir ça me fait... Voilà. Je ne t'oblige point ce soir à me répondre. Réfléchis... Prends ton temps. Prends jusqu'à demain soir... Tu n'auras qu'à passer directement par la boulangerie.

— Et si je répondais tout de suite? — demanda Léontine avec une visible répugnance.

Lampieur se dandina :

— Il faudrait alors que ce soit comme je veux, — déclara-t-il d'une voix sourde. Puis, très calme, remontant sur les reins le large pantalon de toile dont il était vêtu, il attendit.

Léontine devint blême et durant un moment on aurait cru qu'elle allait parler; mais sa gorge se nouait et aucun mot n'en pouvait sortir.

— Enfin, — s'informa Lampieur, — c'est oui?

Il fit un pas vers elle... deux pas... Elle le regardait approcher; il répéta :

— C'est oui?

Léontine s'aperçut soudain qu'il était nu jusqu'à la ceinture. Elle vit ses bras, son torse, blancs et luisants, ses épaules, et une honte — qu'elle n'avait encore ressentie de sa vie — en même temps qu'un immense dégoût, l'accablèrent... Seulement, il était trop tard et elle ne put que dire quand il la pressa contre lui :

— Qu'est-ce que vous voulez faire encore de moi?

X

... Le lendemain, elle se réveilla dans la chambre de Lampieur, et non pas comme celui-ci l'aurait peut-être souhaité, mais comme une prostituée qui n'aspire qu'au repos, et qui reporte sur un seul homme l'horreur qu'elle a de tous les hommes et de sa propre ignominie. Léontine regarda autour d'elle; une affreuse humiliation s'ajoutait à sa honte et elle en sentit l'aiguillon. Or Léontine ne pouvait s'en prendre qu'à elle seule d'être tombée si bas qu'il lui fallait, désormais, accepter de subir la volonté de Lampieur. Elle n'avait pas à choisir : au contraire, quelques misérables conséquences qui dussent résulter d'une semblable aventure, Léontine devait tenter de s'en accommoder, car, par sa faute, elle les avait rendues possibles. A ce trait, la malheureuse reconnut quel lourd destin pesait sur elle, et préparait à son intention de nouvelles infortunes. En effet, elle avait cédé à Lampieur par crainte qu'il ne revînt à ses anciennes menaces et n'eût envie de les exécuter. Comment aurait-elle pu l'en détourner? Léontine se rappela la cave aux murs crayeux, le silence qui gisait au fond de cette cave, son atmosphère compacte, son sourd isolement... Pourquoi y était-elle descendue? La malheureuse ne s'en souvenait pas. Il lui semblait avoir été presque étrangère à ses actes de la veille et c'était par lambeaux, que de lointaines impressions se faisaient jour en elle et lui remettaient en mémoire le désir qu'elle avait toujours eu de s'approcher du soupirail, de se pencher, d'appeler Lampieur. Ce désir était cause de tout. Il avait pris sur Léontine un si ferme ascendant qu'il avait fait corps avec elle et lui avait ôté jusqu'à sa personnalité. Même à présent, dans cette chambre, où Léontine se sentait entourée par sa propre défaite, elle éprouvait d'abord comme le sentiment d'avoir été abandonnée d'elle-même pour se retrouver exactement semblable à cette autre créature qu'elle était devenue. Une sensation confuse d'étonnement se mêlait à ce sentiment. Mais Léontine était vraiment cette créature nouvelle et une détresse bizarre l'obligeait, de la sorte, à se prendre en pitié.

— Voilà, — constata-t-elle...

A ses côtés, Lampieur — écrasé de fatigue — ronflait et reposait au fond d'un noir sommeil. Ah! si Léontine avait pu, comme cet homme, se soustraire au tourment qui la dévorait!... Mais elle en était incapable. Elle ne le pouvait pas... Quoiqu'elle tentât, elle retombait toujours à ce tourment et se débattait contre lui.

— C'est comme ça... — se redisait à chaque instant la malheureuse — ... c'est comme ça... Il n'y a rien à faire.

La chambre qu'elle examina était étroite et mal tenue. Des mégots y traînaient. Une malle servait de table de nuit, et, de la lucarne, dans le toit, le jour glissait obliquement sur le parquet et déversait entre les murs une lumière dure, crue, blessante que le regard supportait avec peine. A la fin, Léontine en fut incommodée; elle se retourna, considéra Lampieur un long moment, puis elle ferma les yeux et s'efforça de ne penser à rien.

— Ahhhh! — fit alors Lampieur.

Instinctivement Léontine s'écarta de lui le plus qu'elle put et, dans la crainte qu'il ne se réveillât, conserva l'apparence du sommeil.

— Comment, — dit-il comme dans un rêve... — Quoi? vous ...vous m'attendiez? Il remua, soufflant avec difficulté ... Comment? — débita-t-il encore — ... je... ne... sais... pas... — et, détachant chacun des mots, il en prononça d'autres qui n'avaient entre eux aucun sens et qui cependant trahissaient une indicible terreur.

— Allons! Allons! — murmura Léontine.

Elle secoua Lampieur et doucement, le tirant hors du monde dans lequel il parlait :

— C'est moi, — le força-t-elle à reconnaître — ... Vous ne le voyez pas?

— Oui, — répondit Lampieur.

Il se hissa, s'assit dans le lit et, dévisageant Léontine :

— Tu ne dormais donc pas? — demanda-t-il d'une voix qui n'était pas la sienne.

— Non, je ne dormais pas, — avoua Léontine.

Lampieur posa sur elle un regard hébété, puis il parut rassembler ses esprits et s'absorba dans une pesante méditation.

Or Léontine s'était assise, elle aussi, dans le lit et elle ne quittait pas des yeux Lampieur qui, par moment, semblait l'avoir tout à fait oubliée. A quoi pouvait-il bien penser? Elle eût été fort en peine de le dire. Toutefois, à de certains froncements de sourcils, il était évident que Lampieur pensait à quelque chose et qu'il associait Léontine à ses étranges réflexions, car les regards qu'il lui jetait alors étaient empreints de défiance, et d'une nuance de soupçon et d'ennui.

— Est-ce que nous n'allons pas sortir? — s'informa brusquement Léontine.

Pour toute réponse, Lampieur se leva, chaussa ses vieilles savates et, enfilant un pantalon, se dirigea vers une table où il fit mine de se débarbouiller. Léontine suivait tous ses gestes. Elle le vit plonger la tête dans l'eau froide, se laver, s'essuyer. Il apportait à sa toilette un soin méticuleux où l'on sentait qu'il employait toute l'attention d'un homme peu sûr de lui et que poursuit une idée fixe. Cependant, en vidant l'eau sale de la cuvette :

— On va sortir, — accepta-t-il, et il laissa la place à Léontine qui se mit debout à son tour et commença de s'habiller.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi; la lumière du jour répandait dans la chambre une clarté toujours égale et rayonnante mais qui déjà semblait ployer sur son oblique faisceau. Lampieur, consulta sa montre puis il la replongea dans la poche d'où il l'avait tirée et ouvrit la fenêtre. Sur son visage, l'anxiété le cédait quelquefois à une expression chagrine et résolue. Mais Lampieur gardait son secret pour lui. Il marchait dans la chambre, s'arrêtait, s'asseyait, repartait et, quand il rencontrait Léontine, s'écartait d'elle, silencieusement. Elle lui était odieuse, cette fille. Ne s'en doutait-elle pas? Entre elle et lui, Lampieur mesurait l'intervalle qui les séparait et il se souvenait des mille terreurs où il avait passé. Il voyait Léontine dehors, rasant les murs. Il voyait Léontine dans la cave et toutes ces impressions finissaient par n'en plus former qu'une qu'il ne pouvait chasser.

Mais qu'étaient donc ces impressions et le tourment qu'elles lui donnaient en comparaison de la présence, dans sa chambre, de cette fille aux façons insolites? Lampieur ne le savait que trop et, tout en observant Léontine, c'était elle d'abord

qu'il aurait désiré de chasser s'il avait pu. Or Léontine s'habillait près du lit et Lampieur se reprochait sa conduite de la veille et le désir inexplicable qui s'était emparé de lui. A présent que ses sens ne le conduisaient plus, il n'éprouvait aucun désir pour Léontine. Avait-il pu, même, la désirer? Il ne comprenait pas. Quel appétit malsain l'avait poussé vers elle? Quels goûts bizarres? Lampieur les reniait. Il ne pensait qu'à sortir de sa chambre, qu'à descendre dans la rue et, là, qu'à trouver une excuse pour abandonner Léontine à son sort et ne plus la revoir.

... Cependant, quand ils furent dans la rue, ils éprouvèrent une gêne insurmontable et, bien que désireux l'un l'autre de se quitter, ils n'osèrent pas s'en faire l'aveu, car ils avaient la même crainte d'aborder cette question et d'en brusquer les conséquences. Autour d'eux, les passants se hâtaient. Les autobus roulaient à grand tapage. Que se seraient dit Léontine et Lampieur? Ils avaient beau chercher leurs phrases, les bruits qui s'élevaient de tous côtés les empêchaient de se parler. En outre, il ne faisait pas encore nuit. Le jour à son déclin éclairait les façades et suspendait dans le couloir des rues comme un halo, qui permettait d'y voir encore. C'était ce jour, ce halo qui troublait Lampieur et embarrassait Léontine. Sans lui, probablement, les mots seraient venus tout seuls et les phrases... Mais Lampieur redoutait de surprendre l'effet qu'elles produiraient sur Léontine, et en même temps, il avait peur de ne pouvoir pas demeurer maître de lui devant cette fille dont il ne savait pas ce qu'elle pensait.

— Tout à l'heure, — songea-t-il, en se passant avec accablement la main sur le visage, — ça vaudra mieux.

Léontine demanda :

— On va chez Fouasse?

— Non, — répondit Lampieur, — on va par là...

Il désigna du geste une direction tout opposée à celle du bar, et, machinalement, la suivit sans mot dire.

— C'est que, — murmura Léontine au bout de peu d'instants, — il va falloir que j'aille à mon hôtel.

Lampieur ne sourcilla point.

— Ben! tu iras, — fit Lampieur. — Est-ce que c'est loin d'ici?

— C'est assez loin.

— Je t'accompagne, — dit-il, et il marcha contre Léontine qui prit à gauche et remonta bientôt le boulevard Sébastopol où les devantures s'allumaient.

A pareille heure, toute sorte de gens encombraient les trottoirs, et les tramways glissaient sur leurs rails comme des flèches de lumière. Des agents, à certains croisements, arrêtaient les voitures; des piétons attendaient, se rassemblaient, puis les voitures reprenaient, une à une, leur course perpétuelle et les piétons traversaient la chaussée.

La nuit tombait. Çà et là, bordant les trottoirs, des bancs entre les arbres accueillaient de vieilles femmes dont on n'eût point pensé qu'elles pussent faire commerce de leurs charmes tant ils étaient flétris et répugnants. D'autres vieilles longeaient les boutiques. Des hommes-sandwichs promenaient leurs pancartes. De blêmes voyous allaient de compagnie et de très jeunes prostituées que l'agonie du jour rendait à leur métier, circulaient parmi les passants en leur jetant des sourires peints et de sournoises invites.

Lampieur regarda Léontine.

— C'est encore loin? — questionna-t-il.

Léontine ne l'entendait point. Elle avançait dans la foule et ne s'occupait pas de Lampieur. Qu'il l'escortât, elle n'en avait nulle gêne. Cela ne la dérangeait pas. Pour elle, Lampieur n'était pas cet homme qui marchait à ses côtés et ne parvenait pas à vaincre sa sombre indécision. Elle pensait à l'autre, au Lampieur dont elle avait imaginé le crime et elle avait horreur de lui. C'était ce crime qui exerçait sur Léontine une influence où rien de ce qu'elle pouvait vouloir n'avait la force de s'affirmer. Il appuyait sur elle de tout son poids. Il l'écrasait; il l'emplissait de lâcheté et de tristesse. Lui échapper n'était à la fin plus possible. Comment lui échapper? Il ne s'agissait pas de rompre avec Lampieur. Elle l'avait fait déjà et il avait fallu que Léontine revînt, qu'elle appelât à nouveau Lampieur, qu'elle redescendît dans la cave. La veille encore, cela s'était produit. Elle ne l'oubliait pas et, comme pour passer la mesure, et éprouver la malheureuse

Lampieur l'avait prise et il s'était ensuite écarté d'elle avec un outrageant mépris.

XI

C'était cela que Léontine n'arrivait point à effacer de sa mémoire, car elle avait bien vu qu'il n'était pas question d'amour entre elle et Lampieur, mais d'un de ces désirs grossiers auquel rien ne pouvait l'aider à se soustraire. La malheureuse ne conservait pas d'illusions. Cependant, à défaut d'amour, si Lampieur lui avait fait l'aveu de son tourment, elle y aurait sûrement compati, puisque c'était ce même tourment qui l'avait attirée vers lui et amenée à le subir... Hélas! pour la fille qu'elle était, Léontine constatait comment vont les choses et elle n'en accusait personne. C'était ainsi... C'était la loi commune, et il fallait s'y soumettre comme à tant d'autres nécessités vulgaires et quotidiennes dont chacun a sa part.

Ainsi, plongée dans ces amères réflexions, Léontine remontait le trottoir et Lampieur l'accompagnait. Ils ne se parlaient pas, ils allaient côte à côte, ne regardant rien. Les boulevards, qu'ils traversèrent, promenaient leur cohue.

— Bon Dieu! — grommela Lampieur.

Il hésita. Puis, comme Léontine continuait sa route et ne se souciait aucunement de lui, il la rejoignit, étonné de n'avoir pas mis à profit cette occasion de se séparer d'elle.

— Eh bien, — se dit-il — qu'est-ce que c'est?

Un sentiment bizarre d'amour-propre le piquait et il se sentait offensé du peu de cas que Léontine faisait de sa présence. « On verra! se promit-il alors intérieurement... On verra... Ça n'ira pas comme ça longtemps! » Au fond de lui, toutes sortes d'obscures et hostiles intentions se formaient, s'animaient. Lampieur ne les écarta pas. Au contraire, elles étaient pour lui comme un acheminement vers le but, où, depuis son réveil, dans la chambre, il se sentait porté. Et quel but! Lampieur ne le distinguait pas encore et il n'entendait pas non plus que les menaçantes intentions, qu'il nour-

rissait contre la ma heureuse, remontaient à plus loin que ce jour. En effet, s'il croyait que son dégoût pour Léontine et le secret besoin qui le poussait à la faire souffrir dataient du moment où il s'en était aperçu, Lampieur se trompait; car de tout temps, depuis son crime, il abominait cette fille et lui vouait une haine tenace. Peut-être était-ce cette haine qui avait amené Lampieur à prendre Léontine et à l'humilier. Il avait beau ne pas s'en rendre compte, l'emportement de son désir ne s'expliquait pas autrement. C'était la haine de Léontine qui en avait imposé le désir... Mais il ne le comprenait pas.

Près de cette fille, du reste, qu'avait besoin Lampieur de comprendre d'où lui étaient venus ces désirs de la veille? Il n'en aurait pas éprouvé plus d'âpre satisfaction dans la promesse qu'il se faisait.

— Hé! dites! — appela Léontine, tandis que Lampieur suivait confusément le cours de ses pensées.

Il s'arrêta, surpris, et demanda :

— C'est ici?

— Oui, c'est ici, — murmura sa compagne.

Lampieur vit une entrée malpropre, des escaliers, une rampe, un globe blanc, avec le mot Hôtel, tracé dessus en lettres noires. Il vit également Léontine, et Léontine le regardait et attendait qu'il prît une décision.

— Bon, bon, — grommela Lampieur, — ... va toujours... Je te suis.

Puis il saisit Léontine par un bras et la fit passer la première.

La chambre, au quatrième étage, donnait sur une cour et les cuisines d'un immeuble délabré, qui, plus haut que l'hôtel, l'absorbait, même en plein jour, dans une demi-obscurité.

La fenêtre de cette chambre fermait mal. Un rideau haillonneux l'ornait; sous les pieds, des carreaux disjoints tenaient lieu de parquet... Léontine alluma une lampe; elle tira le rideau et, pendant que Lampieur poussait derrière lui la porte, elle ôta son manteau et s'assit sur le lit.

— Elle est grande, — observa Lampieur.

— Quoi?

— Je parle de la chambre, — dit Lampieur, et ne sachant

qu'ajouter, il s'asssit à son tour sur une chaise, enleva sa casquette et se tut. Il fixait la flamme rouge de la lampe, comme s'il eût attendu qu'on le mît en devoir de parler. Mais les minutes se succédaient et l'embarras de Lampieur s'accroissait à mesure; car quelque chose, à quoi n'avait pas jusqu'alors pensé cet homme, s'imposait à sa surprise et lui donnait à réfléchir.

Pour la première fois, en effet, Léontine cessait d'être aux yeux de Lampieur cette fille quelconque, hors de la vie et comme inexistante, dont il ne savait rien sinon qu'elle avait peur et qu'elle enfermait un secret. Où était ce secret? Lampieur voyait la chambre, le lit, la lampe, le rideau misérable qui masquait la fenêtre et cela — qui n'avait qu'une médiocre importance — en prenait une sur son esprit et l'obligeait à situer Léontine non plus hors de la vie, mais dans la vie, et peut-être plus expressément qu'une autre.

Lampieur toutefois parvenait à se ressaisir et, petit à petit, à se familiariser avec des impressions d'un ordre si nouveau pour lui et si déconcertant. Que lui faisait après tout que Léontine eût une existence propre! Il n'en pouvait aller différemment. Quel être au monde, même dépendant d'un autre, n'a pas d'abord sa vie particulière? Lampieur n'avait pas à s'en étonner. Lui-même était un de ces êtres : il ne l'ignorait pas... Seulement il avait si longtemps vécu hors des réalités et dans une atmosphère de soupçons et de craintes qu'il ne comptait plus qu'avec eux et les fantômes qu'ils engendrent. De cela venait sa surprise, et elle s'était manifestée par l'embarras où Léontine avait vu Lampieur quand celui-ci s'était assis tout à l'heure auprès d'elle, et n'avait plus soufflé mot.

Pourquoi se taisait-il? Léontine en cherchait la raison et ne la trouvait pas. Pourtant, puisque Lampieur l'avait accompagnée jusque dans cette chambre, c'est qu'il tenait à lui parler?... N'allait-il pas le faire? Ce silence, à la fin, devenait intolérable; il n'était pas de circonstance; il gênait, il effrayait Léontine. D'autre part, la malheureuse fille se demandait à quelle mauvaise inspiration elle avait obéi en acceptant que Lampieur montât avec elle dans sa chambre. Il s'y conduisait de si étrange façon. Était-il fou?... Léontine le vit se dresser, s'approcher de la lampe qui filait, en baisser la

mèche. Puis, sur la cheminée, où se trouvait la lampe, il examina différents objets, lentement, un à un, comme s'il leur demandait de répondre à la curiosité qui l'attirait vers eux et concentrait sur eux son attention.

— Ça, — fit-il à voix basse, en s'emparant d'une petite photographie — c'est à toi?

Il se tourna vers Léontine et, tenant toujours la photo dans ses doigts, il ajouta :

— C'est un portrait de gosse.

— Bien sûr!

— Quel gosse? — questionna Lampieur. — Tu en as un?...

— Il est mort, — dit Léontine.

Lampieur replaça la photo où il l'avait prise, et, s'écartant alors de la cheminée, il promena son regard autour de lui d'un air maussade.

— Il est mort à trois ans, — précisa Léontine... — chez des gens où je l'avais mis... à la campagne.

— Quand ça?

— Après que j'ai quitté chez nous, — répondit-elle.

Elle reprit :

— C'est même à cause de lui que j'ai quitté chez nous. Vous comprenez, qu'on voulait pas de moi à la maison, avec un môme... n'est-ce pas?... Le père m'aurait fichue dehors.

— Et la mère?

— J'ai jamais eu ma mère, — expliqua Léontine. — Et vous?

— Oh, moi... moi... j'ai toujours mes vieux, — grogna-t-il. — Seulement ils n'habitent pas Paris. Ils connaissent pas Paris... C'est des bonnes gens de leur patelin, là-bas!...

Son bras, se leva, retomba.

— Là-bas, — dit encore Lampieur et, durant un instant, ses yeux s'attachèrent sur des images qu'ils étaient seuls à voir.

Cet instant dura peu. Pourtant, dans le regard de Lampieur, une flamme soudain avait brillé qui n'était pas celle qui s'y montrait d'habitude, et Léontine s'en aperçut, mais elle en fut intimidée; aussitôt Lampieur, rompant le charme, éclatait d'un méchant rire et devenait un autre homme.

— Hein! quoi? — s'informa-t-il. — J'ai parlé?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, — répliqua Léontine avec hésitation. — Vous ne vous en souvenez pas?

— C'est possible, — observa Lampieur. — J'ai parlé de mes vieux (il ricana)... Quand ça m'arrive, — prononça-t-il ensuite avec un ton de mépris, — je ne pense pas qu'à eux... Je pense à moi... et je me souviens comme c'étaient des gens durs... Oh... là, là... C'est loin, ce temps-là, heureusement.

— N'y pensez plus, — proposa Léontine.

— Oui, — fit-il comme s'il s'adressait à lui-même, — oui... oui...

— On a des souvenirs.

— C'est drôle!...

Il rectifia :

— Des sales souvenirs...

— Tout le monde, — dit Léontine.

XII

Lampieur comprit alors pourquoi il avait voulu quitter Léontine et il en éprouva du mécontentement, car il voyait qu'il n'y parviendrait pas... Trop de souvenirs le liaient à cette fille. Pouvait-il rompre avec elle sans avoir aussitôt tout à en redouter?... C'était pour cette raison qu'il avait suivi Léontine jusqu'ici et qu'il ne se décidait pas à s'en aller. Pour lui, le monde entier se limitait à cette chambre d'hôtel où se trouvait la malheureuse. Il le sentait... Il faisait plus que le sentir. Il en était certain et cela l'irritait.

Pourtant, dans cette chambre, un terrible danger menaçait à présent Lampieur s'il se laissait gagner aux demi-confidences dont il avait pris le chemin. Elles l'auraient entraîné trop loin; elles auraient pu le perdre. Lampieur, heureusement, s'en aperçut à temps. Il considéra Léontine et la haine qu'elle lui inspirait se réveilla.

— Enfin, — demanda-t-il, — qu'est-ce qu'on va faire, maintenant?

— Mais... rien.

— Bien sûr, — dit Lampieur. — Il n'y a rien à faire... C'est raté, ta combine...

— Comment?

— Oh! je m'entends, — souffla Lampieur. — Je m'entends... Si tu crois qu'elle ne se voyait pas?

Léontine secoua la tête.

Il reprit :

— Allons donc!... D'abord, pourquoi es-tu rentrée à ton hôtel? Ce n'était pas pour que je te suive?

— Non.

— Et la photo, là, sur la cheminée,... Dis voir... Tu n'avais pas idée qu'elle était là pour moi?... C'est un bon truc, tu sais, le portrait d'un gosse mort... Y en a qui s'y font prendre.

— Taisez-vous, — implora Léontine. — Vous n'avez pas le droit de dire ces choses. Ce n'est pas vrai. Si vous m'avez suivie, je ne pouvais pas vous en empêcher.

— Probable!

— Et la preuve, la preuve...

— Oh! laisse tomber, — railla Lampieur. — Avec ta preuve!...

Léontine poursuivit :

— La preuve, c'est que je voulais me sauver de vous.

— Quoi?

— M'en aller... Oui, — dit-elle avec force. — N'importe où... Mais m'en aller où vous ne seriez pas... loin... loin... où j'aurais pu vous oublier...

Lampieur eut un sursaut.

— Toi? — gronda-t-il. — Tu voulais?...

Il s'approcha de Léontine.

— Assez! — fit-il très pâle. — Tu mens... On ne peut pas oublier... Ne raconte pas d'histoires... On n'oublie pas... C'était pour que je reste seul que tu avais l'idée de partir, pour que je me ronge les sangs... pour que je cherche après toi... Va donc!... pour que...

— Ne me tourmentez plus!

— C'est toi qui me tourmentes, — riposta Lampieur d'une voix rauque. — C'est toi. Hier soir, tu n'es revenue que pour ça... Tu as jeté la ficelle... Hein?.. dans la cave... Et puis

tu as appelé... Et puis encore tu as fait exprès de lâcher la ficelle... pour descendre... Diras-tu le contraire?

Il marcha sur Léontine.

— Réponds, — ordonna-t-il. — Ce n'est pas ça? Réponds-moi. Je le veux... Je veux savoir qui t'a poussée à faire cela... Pourquoi tu es revenue... Qu'est-ce que tu veux de moi...

— N'approchez plus! — le prévint Léontine.

Lampieur s'arrêta net.

Devant lui, Léontine toute tremblante s'appuyait au rebord du lit et elle regardait Lampieur droit dans les yeux, profondément, avec une telle intensité qu'il ne put soutenir son regard.

— Partez, — dit alors Léontine. — Allez-vous-en! Allez! Allez!... Vous voyez bien qu'il faut vous en aller... qu'il faut me laisser seule. Je n'ai plus la force, à la fin... Vous ne cherchez qu'à me faire du mal!

Elle se cacha brusquement la figure dans les mains et Lampieur n'insista pas. Sa haine l'abandonnait... Elle faisait place à la stupeur et à un sentiment bizarre et compliqué qui, par un étonnant détour, amenait Lampieur à craindre que Léontine, maintenant, ne finît par lui échapper. Il avait tout fait dans ce but. Il avait même souhaité, deux ou trois heures auparavant, de quitter cette fille et juré de ne jamais la revoir. Mais il avait compté sans elle. Il n'avait pas supposé qu'elle pût également nourrir, de son côté, le même désir... Et cela le blessait dans sa dignité d'homme et lui était insupportable.

Il n'en fallut pas plus pour que Lampieur, envisageant sous son vrai jour la situation, ne tentât pas d'y remédier. Rien ne semblait encore entièrement perdu. Léontine avait beau faire. Tant que Lampieur ne serait pas parti, ce n'était pas elle, c'était lui qui avait l'avantage... En effet, Léontine n'osait plus dire à Lampieur de s'en aller. Elle s'était écartée de lui. Elle attendait qu'il prît sur lui de la laisser en paix et Lampieur voyait, à la pâleur de Léontine, qu'elle était incapable de lui résister bien longtemps.

— C'est bon, — grommela-t-il. — Puisque tu veux qu'on ne se connaisse plus... Je vais t'obéir...

Il coiffa sa casquette, puis, se dirigeant vers la porte :

— On a la même idée, — fit-il à demi-voix. — Nous deux, vivre comme j'avais pensé... C'est plus possible.

Léontine soupira.

— Oh! pas de boniments, — répliqua Lampieur. — Ne te fatigue pas... On a essayé... On n'a pas pu. Il y en a des tas comme nous...

— Pourquoi me dites-vous cela? — demanda Léontine.

Lampieur eut un sourire désabusé.

— Parce que, — répondit-il et, désignant du geste les murs nus de la chambre, il regarda Léontine d'un air si singulier qu'elle le crut sincère et qu'elle s'y laissa prendre.

— Chacun sa vie, — conclut Lampieur. — N'est-ce pas?

Il était véritablement sincère en ce moment, car il sentait qu'il ne tenait pas seulement à Léontine parce qu'elle pouvait le dénoncer, mais encore parce qu'il tirait une espèce de jouissance du fait de se venger sur elle des maux dont il avait souffert. Aucun autre sentiment n'entrait dans ce partage... Aucune pitié. Lampieur le comprenait et là était sa force.

Cependant Lampieur ne s'en allait pas et Léontine n'avait pas le courage de le pousser dehors. Entre eux, mille liens nouveaux s'étaient déjà formés. Et ils se resserraient. Ils rapprochaient l'un de l'autre ces deux êtres. Ils les enchaînaient et Léontine, au fond d'elle-même, les bénissait comme s'ils l'eussent arrachée au néant...

FRANCIS CARCO

(A suivre.)

HERMINIE

Après avoir raconté les étonnantes aventures de la comtesse de Genlis et celle, de l'énigmatique Paméla dont l'origine reste enveloppée de brumes mystérieuses, il est difficile de ne pas parler d'une autre petite étrangère, anglaise et orpheline, elle aussi, dont la naissance est un autre problème, et dont l'arrivée à Bellechasse, deux ans après sa sœur putative, fut entourée, s'il est possible, de plus de précautions encore, d'équivoques et d'obscurités volontaires.

Lors de la venue de Paméla, en effet, le gouverneur en jupons avait cru devoir prodiguer les détails les plus circonstanciés sur l'origine de sa nouvelle élève. Devant une galerie légèrement sceptique, elle s'était étendue avec complaisance sur la médiocrité de sa naissance, sur les infortunes de ses parents, et sur les nombreuses démarches nécessitées par cette simili-adoption! Mais, soit qu'elle eût constaté le danger de si abondantes confidences, soit qu'elle eût espéré laisser ignorer au public l'arrivée de cette seconde pupille, la prudente comtesse rendue plus circonspecte par l'incrédulité narquoise de son entourage, se dispensa cette fois de parler inutilement de la nouvelle pensionnaire qu'allait compter désormais le pavillon de Bellechasse. Les familiers de la petite colonie scolaire furent donc à peu près seuls à connaître l'arrivée de la jeune insulaire, destinée, à en croire madame de Genlis, à vivre auprès de sa fille Pulchérie

(répondant dans l'intimité au nom de Peky), et qui devait épouser en 1784 le comte de Valence.

Si donc nous sommes peu renseignés sur les antécédents de Paméla, nous le sommes moins encore sur ceux d'Herminie, au sujet de laquelle aucun détail ne nous a été révélé par l'astucieuse gouvernante. Deux ans au moins, du reste, avant l'arrivée de l'enfant, il avait été question déjà de faire venir à Bellechasse une seconde petite étrangère. Au cours d'un voyage qu'il avait fait à Paris, au printemps de 1782, M. Forth, le dévoué correspondant du duc d'Orléans, celui-là même qui s'était chargé de découvrir Paméla, avait été avisé par madame de Genlis de son vif désir de recueillir une nouvelle orpheline.

Il est probable que le chevalier Forth n'avait pas réussi immédiatement dans ses recherches, puisque au mois de juillet, le duc de Chartres se croyait obligé de lui rappeler la commission dont il s'était chargé au printemps précédent :

Paris, ce 26 juillet 1782.

... Vous devez vous souvenir que quand vous êtes venu à Paris, je vous ai prié de m'envoyer encore une petite fille. Je ne me flatte pas qu'elle sera aussi gentille que Paméla; mais choisie par vous, elle sera sûrement bien. Je voudrais l'avoir au mois de mars prochain, et voici les choses essentielles qu'il faut qu'elle ait absolument : Six ans passés, c'est-à-dire entre six et sept ans, blonde ou brune, cela m'est égal, mais pas rousse, et par-dessus toutes choses, blanche, ne sachant pas le français du tout. Je me meurs de peur que vous ne vous repentiez de faire si bien les commissions, car je sens que j'en abuse par trop! Aussi, je vous en demande mille pardons, et vous verrez que je ferai toujours ce qui pourra vous être agréable avec bien du plaisir... [1].

Le 23 août, le Prince renouvelait ses instances, et quelques semaines plus tard, le chevalier déclarait qu'il croyait avoir mené à bien la mission délicate dont on l'avait chargé pour la seconde fois.

Chose curieuse, cependant, et qui peut donner carrière à bien des suppositions, madame de Genlis si impatiente quel-

1. *Correspondant* du 10 avril 1913. *Madame Lafarge et Louis-Philippe.* La légende et l'histoire avec des lettres inédites de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans et de madame de Genlis, par Amédée Britsch.

ques mois auparavant de se voir découvrir une seconde pupille, accueillait la nouvelle annoncée par M. Forth avec un médiocre empressement; sa hâte de naguère se changeait en patiente temporisation, et lorsque le chevalier annonçait que la petite fille allait se mettre en route, une lettre de Louis-Philippe-Joseph venait aussitôt le prier de différer le départ.

Paris, ce 4 octobre 1782.

... J'ai fait part de votre lettre à madame de Genlis qui est enchantée. Elle me charge de vous demander cependant si cela ne vous incommoderait pas beaucoup de garder la petite fille jusqu'au mois de janvier ou de février, parce qu'elle n'aura pas de quoi la loger commodément avant ce temps là. Cette demande n'est, comme vous le sentez bien, que dans le cas où cela ne vous dérangerait pas du tout; aussi mandez-moi bien franchement si vous le pouvez, et si vous ne le pouvez pas, au juste dans quel temps vous comptez l'envoyer... [1].

Mais voici que cette arrivée si vivement désirée puis si inopinément retardée par madame de Genlis, se trouve ajournée de façon définitive, s'il faut s'en rapporter à une lettre de cette dernière, en date du 4 janvier 1783. Nous apprenons, en effet, que la petite Anglaise, inoculée par les soins de monsieur et madame Forth, vient d'être atteinte par une ophtalmie purulente à la suite de l'opération, et se trouve menacée de perdre la vue. La gouvernante tout en déplorant ce triste accident, et en s'attendrissant sur le sort de la pauvre enfant déclare à M. Forth que « la raison lui défend » de faire venir la petite aveugle, et lui demande de vouloir bien de nouveau se mettre en quête d'une remplaçante. « Je suis touchée au delà de l'expression, ajoute-t-elle, que vous vouliez encore chercher une autre enfant! »

Nous ne possédons malheureusement pas les lettres de l'infatigable correspondant, et ce n'est que par celles de Félicité du Crestet du duc de Chartres que ces singuliers détails sont venus jusqu'à nous.

La très vraisemblable bonne foi de M. Forth l'avait-il amené à commettre, sans s'en douter, une fâcheuse maladresse, ou bien sa candide naïveté lui avait-elle inspiré un

1. *Ibid.*

choix tout autre que celui qu'on voulait suggérer à son inconscience, c'est ce qui est impossible de dire, et là encore nous voguons en pleines et épaisses ténèbres. Mais s'il est bien difficile de prétendre que l'ophtalmie de la petite fille ait été inventée pour les besoins de la cause, il est permis de supposer que ce prétexte avait été saisi avec empressement pour renoncer de façon définitive à faire venir la malheureuse éborgnée au Palais-Royal. Ce qui est certain, c'est que le serviable Forth, non découragé par cet insuccès, s'était avec sa femme, remis en quête d'une nouvelle fillette, et que cette fois leur choix allait avoir l'agrément de madame de Genlis.

Aucune correspondance n'a malheureusement subsisté, nous apportant, comme pour Paméla, le détail de ces délicates négociations et nous ignorons même si c'est en 1784 ou 1785, que la petite Anglaise découverte par le chercheur Forth fut amenée à Paris. Tout ce que nous pouvons dire c'est qu'à la fin du printemps de 1785, la nouvelle pensionnaire était installée à Bellechasse. Mais cette arrivée, à peu près ignorée de tout le monde, avait passé inaperçue dans le public et nous n'avons à cet égard aucune précision. Comme l'avait annoncé dans une de ses lettres madame de Genlis, la petite fille était destinée à sa fille Pulchérie; non seulement le mariage de cette dernière célébré en 1784 n'avait en rien modifié ses projets, mais il avait, au contraire, justifié, s'il est possible, l'idée de cette adoption. Le vicomte de Valence en effet, que, à l'instigation de son ambitieuse mère, elle avait pris pour époux passait pour fort avant dans les bonnes grâces de madame de Montesson, et l'on racontait tout bas à la suite de quelles circonstances le mariage s'était fait inopinément. Le duc d'Orléans entrant à l'improviste chez madame de Montesson, avait trouvé M. de Valence aux genoux de son épouse morganatique, mais cette dernière n'était pas femme à se laisser démonter en pareille occurrence. « Vous arrivez bien pour venir à mon aide, lui avait-elle déclaré sans se troubler, voilà Valence qui me harcèle pour obtenir la main de Pulchérie qu'il adore, et qu'il veut absolument épouser. Venez lui dire votre avis sur ce beau projet. » Le prince ravi de ce discours qui venait si heureusement calmer

ses alarmes, n'avait eu garde de l'en détourner, et la marquise s'était résignée à un mariage qui allait fixer pour toujours auprès d'elle celui qu'elle aimait, et qui comptait vingt années de moins qu'elle. Madame de Montesson offrait, en effet, de loger chez elle le jeune ménage qu'elle gratifiait en outre de 600 000 francs. Mais malgré ces brillants avantages, en mère éclairée et prévoyante, madame de Genlis avait deviné que la pauvre « Peky » ne trouverait sans doute pas dans cette union toutes les satisfactions désirables et elle avait pensé que la présence de la petite orpheline ferait une heureuse diversion dans cet intérieur un peu froid et désuni.

La petite Anglaise qui répondait au nom d'Herminie, semblait avoir huit ou neuf ans et avait dû naître vraisemblablement entre 1775 et 1777, d'un an ou deux par conséquent plus jeune que Paméla, née en 1774.

Seule, la découverte des actes de naissance des deux orphelines pourra détruire la légende si invraisemblable qui en fait les filles de Félicité du Crest et du duc de Chartres; mais il y a bien des raisons pour que ces pièces probantes ne soient jamais mises au jour, et leur découverte reste singulièrement problématique. Nous avons vu quelles nombreuses probabilités militent en faveur de la tradition qui concerne Paméla. Les soupçons qui s'élèvent sur la naissance d'Herminie ne paraissent pas moins justifiés. Du reste la correspondance secrète publiée par M. de Lescure déclarait formellement le 24 mai 1785 [1] que les deux enfants étaient l'une et l'autre filles de madame de Genlis qui les avait fait élever sous un nom supposé, et la *Correspondance littéraire* de Grimm [2], au mois de mai de la même année, était non moins affirmative. De nos jours enfin, M. Nauroy qui dans son journal *le Curieux* a résolu tant de problèmes et éclairci tant de mystères, n'a pas hésité à les appeler « les demi-sœurs de Louis-Philippe ».

Coïncidence bizarre, madame de Genlis a commis dans ses mémoires des erreurs de dates sur l'époque de ses voyages et de ses séjours à l'étranger. J'ai parlé dans une précédente

1. *Correspondance inédite de la cour et de la ville de* 1777 *à* 1792, publiée par M. de Lescure, Plon, Paris, 1866.
2. *Correspondance littéraire de Grimm.*

étude de ces confusions qu'on est d'autant plus tenté de supposer volontaires, que les dates de naissance de Paméla et d'Herminie paraissent coïncider avec ses absences ou ses périodes d'isolement, pendant de soi-disant atteintes de maladie de langueur. Mais là encore il est impossible de rien affirmer avec certitude.

Si l'on consulte l'acte de décès d'Herminie sur les registres de l'état-civil de la mairie de Villers-Hélon à la date du 3 novembre 1822, nous voyons qu'elle est inscrite sous le nom de Fortunée-Elisabeth-Herminie de Compton, âgée de quarante-cinq ans, environ, ce qui la fait naître en 1776 ou 1777. Mais cet acte ne nous donne ni son lieu de naissance, ni les noms de ses parents. Nous savons vaguement d'après les propos de son entourage et par une lettre dont nous parlerons plus loin que son père, colonel au service de Sa Majesté britannique, était mort laissant sans fortune aucune sa veuve et son enfant en bas âge, mais sur la mère nous n'avons pas le plus léger renseignement, et nous ignorons le lieu et la date du décès des parents d'Herminie.

Ce mystère impénétrable qui entoure la naissance et les premières années de la petite étrangère, aussi bien que tout ce qui touche à sa famille en Angleterre a vainement éveillé la curiosité des chercheurs et des historiens.

Dans une étude curieusement documentée sur Paméla [1], M. Lenôtre a essayé de débrouiller ces deux passionnantes énigmes, et l'examen attentif de ces faits ténébreux lui suggère une réflexion aussi subtile qu'ingénieuse. Il compare en effet les circonstances au milieu desquelles se sont déroulées l'arrivée des deux petites filles et se demande avec une judicieuse sagacité, si la venue de Paméla largement ébruitée à dessein dans le public, n'a pas pu être, en réalité destinée à servir d'écran à Herminie, et à dissimuler son arrivée effectuée de façon si discrète [1].

Cette réflexion, très justifiée peut-être, et en tout cas très justifiable, n'enlève rien à la vraisemblance de l'origine princière de Paméla, et le silence gardé au Palais-Royal sur le débarquement d'Herminie peut provenir tout simplement de la nécessité constatée par sa mère putative d'employer vis-

1. *Le Temps* du 29 décembre 1908 : Paméla ou l'heureuse adoption.

à-vis d'elle une autre méthode que pour sa sœur. La comtesse était trop fine pour n'avoir pas compris combien sa première version avait été accueillie avec scepticisme à l'arrivée de la première orpheline, et elle avait jugé avec raison que la venue d'une seconde Anglaise, amenée encore pour apprendre la langue aux jeunes princes, se justifierait plus difficilement encore. Aussi parlera-t-on d'elle le moins possible non seulement à son arrivée d'Angleterre, mais pendant les années qui suivront; et c'est ce silence perpétuel et cette obscurité voulue dans laquelle on la verra vivre, qui mettent en défiance sur son origine.

Il est au musée de Chantilly un tableau célèbre peint par Meyris en 1787 représentant une scène allégorique harmonieusement réglée par madame de Genlis. C'est la fête de la Sauvinière. Au pied d'un autel de marbre blanc enguirlandé de roses, on voit paraître les quatre enfants d'Orléans célébrant par une cérémonie symbolique le rétablissement de la duchesse de Chartres, à laquelle les eaux de Spa ont rendu la santé. Félicité du Crest nous a laissé le récit de cette fête mythologique, due à son imagination à la fois apprêtée et féconde, fête si bien appropriée à la sensibilité conventionnelle de l'époque. Entouré de ses frères savamment groupés autour de l'autel, Louis-Philippe galamment vêtu des couleurs les plus tendres, coiffé en catogan avec un œil de poudre, grave à l'aide d'un stylet sur le marbre du monument une reconnaissante inscription, en l'honneur de la nymphe des eaux bienfaisantes, à laquelle leur mère doit la santé. Tout auprès, se trouve la princesse Adélaïde encadrée par Henriette de Cercey, et la divine Paméla, les bras chargés de fleurs et de guirlandes; puis lorsque apparaît la princesse guidée par madame de Genlis, vers cette délicieuse oasis, c'est aux sons d'une musique enchanteresse qui résonne au loin dans les bois, que les quatre enfants viennent se presser sur le sein de leur tendre mère! On a remarqué avec raison que dans ce groupe enchanteur on n'aperçoit pas Herminie, et l'on n'a pas manqué de voir dans cette absence une nouvelle preuve évidente de l'effacement systématique dans lequel on l'a constamment laissée. Et de fait, on peut supposer que madame de Genlis, malgré son outrageuse impudence, a

trouvé plus prudent de ne pas mêler à cette réunion sa deuxième pupille, dont la présence pouvait éveiller chez la duchesse de Chartres de nouvelles défiances. Malgré sa naïve candeur ou sa vertueuse résignation, de fâcheuses rumeurs ont pu parvenir jusqu'à elle, et la circonspecte gouvernante a craint de soulever son indignation et d'exaspérer sa patience, en voyant réunir à ses propres enfants, ces deux filles doublement adultérines!

Autant l'aînée des deux sœurs devait avoir une existence bruyante et agitée, autant l'autre devait vivre dans l'obscurité et dans l'effacement; et dans la correspondance de ses camarades de Bellechasse il est bien rare qu'on parle d'elle et même qu'on mentionne son nom. Nombreux sont pourtant les habitants de ce couvent en miniature, auxquels le gouverneur ajoute sans cesse de nouveaux élèves. Des deux jeunes princesses confiées aux soins de madame de Genlis, mademoiselle de Chartres disparaîtra le 6 janvier 1782, enlevée en quelques jours par une fièvre maligne, mais elle gardera mademoiselle d'Orléans, plus connue sous le nom de madame Adélaïde, et ses trois frères, le duc de Valois, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais; puis, non contente d'élever auprès d'eux ses deux filles, Pulchérie, la future madame de Valence [1] et Caroline qui devint la marquise de la Woestine, en 1779, madame de Genlis fera venir son neveu du Crest, ainsi qu'une autre nièce Henriette de Cercey, créole de neuf ans qui habitait la Bourgogne et qu'on mariera au banquier Mathiesen.

Enfin deux ou trois ans plus tard Paméla, puis Herminie, viendront grossir la petite colonie scolaire.

Le vrai bonheur est d'une nature retirée et l'ennemi de l'éclat et du bruit, disait une inscription en anglais placée au-dessus de la grille d'entrée du pavillon de Bellechasse; et il semble que pendant quelques années, tout au moins, cette devise n'ait pas été menteuse et que les jeunes habitants de cette paisible résidence y aient goûté, sous la férule de multiples institutrices des jours tranquilles et heureux! Les princes au début sont encore des enfants, et leurs compagnes des petites

1. Cyrus Marie-Alexandre de Timbrune, vicomte de Valence, marié au mois de mai 1784 à Pulchérie de Genlis.

filles; mais tous vont grandir peu à peu, et l'on est en droit de s'étonner que la prévoyante gouvernante n'ait pas songé à s'inquiéter du péril que pouvait faire naître cette hasardeuse promiscuité. Entre ces jeunes gens séduisants et ces jeunes filles rieuses, dont quelques-unes apparaissent éclatantes de fraîcheur et de beauté, comment ne pas voir un danger dans ce perpétuel contact et cet invariable tête à tête? César du Crest pourrait s'enflammer pour les belles jeunesses qui l'entourent, Beaujolais n'est encore qu'un enfant, mais Montpensier a l'âge d'Herminie, et lorsque Louis-Philippe est âgé de dix-sept ans, Paméla vient d'atteindre aussi ses dix-sept printemps. Mais la réalité s'éloigne bien souvent de la vraisemblance, et ce n'est pas vers ces délicieuses compagnes que le jeune duc de Valois va tourner ses regards.

Une lettre que madame de Valence lui adresse le 17 août 1792, alors qu'il se trouve à l'armée du Nord, où il est devenu un général auréolé de gloire, ne nous laisse aucun doute sur ses sentiments d'autrefois. Elle lui parle de ses maussaderies passées que son tendre intérêt et son amitié lui ont fait oublier, et elle ajoute : « Je ne pense plus à ce grand garçon de Bellechasse que toutes les jeunes personnes grondaient pour sa mauvaise grâce et sa *patauderie*, et je ne vois plus en lui qu'un général et l'un de nos défenseurs [1]. »

Ce n'est ni la divine Paméla, ni la touchante Herminie, ni même les séduisantes filles de sa gouvernante qui vont troubler ce jeune cœur d'adolescent, qui n'a encore battu pour personne. Celle vers qui vont aller toutes ses aspirations et toutes ses ardeurs, c'est madame de Genlis qui compte plus de quarante-trois ans, et pour laquelle il nourrit la plus brûlante et la plus craintive des admirations. Ce sentiment passionné pour son gouverneur, quelque étrange qu'il puisse paraître, on en trouve la trace indéniable dans le journal du jeune prince, et au travers de ces pages naïves dans lesquelles s'épanche son âme sentimentale, on constate qu'une tendresse inconsciente l'attache à cette femme qu'il appelle « maman » ou « Bonne amie », et qui exerce sur lui un si grand empire! L'ascendant qu'elle a su prendre est si fort que l'affec-

1. *La famille d'Orléans pendant la Révolution d'après sa correspondance inédite*, par du Boscq de Beaumont et M. Bernos, Paris, Emile-Paul, 1913.

tion qu'il lui voue, remplacera pour lui toutes les autres, et qu'à ses côtés, il voudrait être et demeurer sans cesse. C'est ce sentiment d'exaltation passionnée qui préservera Louis-Philippe des entraînements dangereux auxquels son suggestif entourage aurait pu le faire succomber.

Là, du moins, il faut s'incliner devant la perfection de l'étonnante méthode d'éducation employée par madame de Genlis; son autorité sur son élève est si grande, qu'elle saura lui inspirer une passion assez exclusive pour que, sans céder à sa flamme, elle le retienne dans le droit chemin et le fortifie dans le devoir.

On a beaucoup parlé des rapports de Louis-Philippe avec son institutrice, et l'on a souvent prétendu qu'elle avait été à la fois l'amie du père et l'amie du fils, mais ce serait aller bien loin, à mon sens, que de trancher catégoriquement une question si délicate qui demeure extrêmement douteuse. Sans doute Félicité du Crest était trop expérimentée et trop perspicace pour ignorer la nature des troubles que ressentait près d'elle ce jouvenceau de dix-sept ans, mais elle sut prendre sur lui une assez grande influence pour le maintenir constamment dans la voie qu'elle lui avait tracée. On a parlé d'entretiens secrets accordés au duc de Chartres à des heures tardives, et on a mis au jour des lettres intimes [1] dont les expressions ont paru trop tendres, ou dont les termes singuliers ont été interprétés de façon fâcheuse :

Après souper, écrit-il dans son journal intime, à la date du 8 février 1790, rentré chez mon amie, je suis resté seul avec elle; elle m'a traité avec une bonté infinie et j'en suis sorti le plus heureux des hommes [2].

Assurément la phrase précitée peut prêter à l'ambiguïté, mais elle peut aussi n'être seulement que l'innocente expression de son naïf état d'âme; madame de Genlis eut grand tort, on ne le peut nier, d'accorder de secrets tête à tête nuitamment à son jeune et enflammable soupirant, mais il est à croire que cette passion enfantine n'avait point d'exi-

1. *Madame de Genlis, sa vie intime et politique*, par Jean Harmand, Paris, Perrin.

2. *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, publiée par L.-G.-R., 1912.

gences dangereuses, et qu'un mot pouvait suffire à en calmer les ardeurs. Cet amour de tête, il faut le supposer, n'alla donc pas jusqu'aux réalités, et si l'attirante gouvernante joua parfois avec le feu de façon imprudente, elle se refusa du moins comme l'a dit excellemment Victor Hugo à compléter son œuvre auprès de son élève par la suprême éducation de l'amour [1].

En dépit de sa prudente réserve pour tout ce qui concerne Herminie, madame de Genlis a dû cependant dans ses mémoires nous parler quelquefois d'elle; c'est ainsi que nous savons que l'existence discrète et effacée de la jeune Anglaise s'écoule pendant de longs mois auprès de madame de Valence, dont elle est la compagne assidue. Celle-ci semble du reste lui avoir voué une tendre affection qu'elle reportera sur sa fille et son inquiétante petite-fille lorsque sa pupille s'éteindra après quelques années de mariage. Au début de la révolution, Herminie vit donc déjà presque entièrement séparée de ses compagnes de Bellechasse. Pendant les années d'épreuves, elle ne partagera pas l'existence vagabonde de son ancienne gouvernante qui erre misérable et méprisée à Zurich, à Berlin et à Hambourg. Ce n'est guère que pendant le séjour à Tournay en 1792 où elle assiste aux noces de Paméla, qu'on la trouve réunie à madame de Genlis et à ses élèves avec la comtesse de Valence. Mais c'est seulement aux côtés de cette dernière, qu'elle vivra les tristes jours de la Terreur. A toutes ses épreuves, elle prendra la part la plus large et la plus dévouée et lorsque en 1793, à la nouvelle de la défection de Dumouriez, la Convention décrète l'arrestation à Paris de la femme du général Valence qui a passé lui aussi à l'ennemi, c'est Herminie, suspectée d'émigration, et en danger d'être incarcérée qui restera rue du Montblanc pendant neuf mois pour veiller sur les enfants de sa protectrice « la citoyenne Brulart ci-devant Valence » dont elle passe pour être la fille adoptive! Tel est du moins le titre qui lui est donné dans le certificat de civisme délivré à madame de Valence lorsqu'on la remet en liberté en 1794 : « Pulchérie Brulart, femme divorcée, chargée de trois enfants et *d'une fille adoptive* qui n'ont qu'elle pour appui [1]. » Alexandre Dumas, dans ses mémoires, nous a longue-

1. Victor Hugo : *Le Roi Louis-Philippe.*

ment raconté les détails de cette histoire tout à l'honneur d'Herminie [1].

C'est pendant son séjour à Tournay, qu'on avait tenté de marier Herminie. Le général baron Thiébault qui s'y trouvait en garnison fréquentait assidûment le salon de madame de Genlis, embelli par la présence de ses séduisantes élèves : la princesse Adélaïde, Henriette de Cercey et la petite Herminie. La grâce modeste de cette dernière toucherait peut-être le cœur de cet officier de vingt-trois ans, à l'exemple de Paméla dont les beaux yeux avaient jadis séduit Lord Fitz-Gérald et peut-être Félicité du Crest se berçait-elle de ce doux espoir! On ne saurait lui en faire un reproche!

Madame de Sillery qui mêlait des romans à tout, nous dit le général Thiébault dans ses mémoires [2], voulait me marier avec une demoiselle que ces dames appelaient Herminie, qui est devenue madame Collard que je n'ai jamais vue, je crois, mais sur laquelle je n'ai pas entendu un mot qui ne fût un hommage; abstraction faite de ce qui n'est pas elle, j'aurais été heureux de l'épouser. Quant à « Mademoiselle » elle me promettait un logement au Raincy, où ces dames projetaient de passer leurs étés, enfin mademoiselle Henriette m'offrait en perspective les délices d'une amitié durable!

Le futur lieutenant-général ne nous a pas dit ce qui empêcha d'aboutir ce projet matrimonial, mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il reste muet sur la famille et sur l'origine d'Herminie dont il n'indique que le prénom, et en faisant l'éloge de la jeune fille, il ajoute qu'il eût été heureux de l'épouser, « abstraction faite de ce qui n'était pas elle ».

On peut se demander à quoi se rapportait cette singulière restriction.

Le duc de Chartres avait doté Paméla et l'avait conduite à l'autel en 1792 avec un cérémonial qui avait semblé à tous un aveu de paternité indéniable, mais un an plus tard Louis-Philippe-Joseph montait sur l'échafaud, et nous ignorons totalement s'il avait pris des dispositions pour faire à cette seconde fille putative les mêmes avantages qu'à la première. Rien d'ailleurs ne nous renseigne sur le mariage d'Herminie, dont nous ne savons même pas l'époque pré-

1. Alexandre Dumas, *Mémoires*.
2. Le général baron Thiébault, *Mémoires*, 3 vol. in-8, Paris, 1919.

cise. Dans quel lieu et à quelle date fut-il célébré, c'est ce que nous ne saurions dire avec certitude, et nous en sommes réduits à de simples conjectures tirées d'une lettre de madame de Valence en date du 20 décembre 1796, et qui nous fait présumer qu'il eut lieu à la fin de 1795 ou au commencement de 1796. La lettre est adressée par l'entremise d'un M. Fredriesen au chevalier Forth son ami et traite surtout de questions d'intérêt touchant la vente et l'entrepôt du fameux cru du champagne Sillery, dont les Genlis étaient propriétaires.

... Je suis chargée de la part d'Herminie de vous faire part ainsi qu'à madame Forth de son heureux accouchement; il y a huit jours qu'elle a mis au monde une petite fille que j'ai nommée Caroline, elle se porte bien ainsi que son enfant, qu'elle nourrit. Elle serait charmée de recevoir quelques lignes de vous, elle prétend que vous lui devez un petit anneau, et aimerait à porter quelque chose venant de vous. Agréez, Monsieur, l'assurance bien vraie des sentiments d'estime avec lesquels je suis votre très humble et obéissante servante.

PULCHÉRIE BRULART, cy-devant VALENCE.

Herminie embrasse sa chère madame Forth, elle est toujours pénétrée de reconnaissance et de tendresse pour vous deux [1].

Nous ne possédons pas la réponse de M. Forth, mais nous en connaissons cependant une sorte de brouillon paraissant écrit de sa main au verso de la lettre de Pulchérie de Valence, et que sa connaissance imparfaite de la langue française rendait sans doute nécessaire. Nous y trouvons de curieux et utiles renseignements sur notre héroïne :

15 janvier 1797.

J'ai reçu avec la plus vive joie la nouvelle du mariage et de l'accouchement de la chère et charmante Herminie. Je prie Dieu que vous soyez toujours heureuse, et pour une continuation de ces bontés dont vous êtes comblée par votre bonne amie. J'ai montré à M. Fredriesen le certificat de votre naissance et les preuves que votre père était un officier anglais et votre mère la fille d'un « Minister » respectable.

Je vous envoie un anneau avec une devise : « Donné par l'amitié », je vous prie de le garder à cause de moi et de penser quelquefois que c'est vraiment l'amitié qui vous le donne. Adieu, chère Herminie, que tous les bonheurs de ce monde vous accompagnent partout où vous irez. Je les apprendrai toujours avec la plus vive satisfaction [2].

1. *Madame Lafarge et Louis-Philippe.*
2. *Ibid.*

Ce certificat de naissance dont M. Forth nous affirme l'existence, nous ne le possédons malheureusement pas, et il est regrettable que M. Fredriesen qui en avait pris connaissance ne nous ait pas laissé une attestation qui fût venue confirmer la déclaration du chevalier. C'est ce dernier, nous ne l'avons pas oublié, qui avait été chargé de découvrir en Angleterre la petite orpheline, et c'est par ses soins, qu'elle avait été envoyée à Bellechasse. Son témoignage peut donc nous sembler intéressé et, en tous cas, il faut bien convenir que toute assertion venant de lui sur cette matière perd singulièrement de sa valeur.

En outre, n'est-il pas permis de s'étonner que cette pièce officielle si importante pour Herminie, n'ait pas été versée entre ses mains ou entre celles de sa protectrice la comtesse de Valence?

La façon dont s'exprime M. Forth en écrivant à la jeune femme pour lui parler de ses parents, laisse supposer qu'elle ne possédait aucune pièce d'état-civil, et l'on peut se demander alors comment son mariage avec M. Collard a pu être célébré? Enfin, il convient de remarquer que l'obligeant Anglais avait appris, en même temps, le mariage de son ancienne pupille et la naissance de son premier enfant, et les compliments simultanés que contient sa lettre, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

C'est encore une omission bizarre dont on a lieu d'être surpris, mais dans cette étrange histoire, on se heurte à chaque pas à des anomalies, des obscurités ou des invraisemblances.

C'est sans doute au printemps de 1796, nous l'avons dit, que dut avoir lieu le mariage d'Herminie et de Jacques Collard. S'il faut en croire Alexandre Dumas, qui était son pupille, ce dernier né le 20 février 1758 appartenait à une famille de vieille noblesse, qui au cours des événements révolutionnaires avait renoncé à son titre de « comte de Montjouy pour adopter, par prudence sans doute, le nom bourgeois et ignoré de « Collard ». Certes le célèbre romancier avait l'imagination aussi vaste que féconde, mais rien ne permet de suspecter le roman qu'il attribue à son tuteur. Cependant, bien que sa petite-fille nous raconte qu'il était né en Gascogne, nous avons tout lieu de le croire originaire

de Montigny-lès-Metz, dans le département de la Moselle. Venu à Paris au début de la Révolution, il avait su s'y créer d'utiles relations et entreprendre de fructueuses affaires. Arrêté un instant comme Girondin, il avait été sauvé par la chute de Robespierre, et devenu fournisseur aux armées, il n'avait pas tardé à acquérir une honorable aisance.

Lancé dans cette société facile et dissolue du Directoire, compagnon de plaisirs de Barras puis de Talleyrand et de tous les élégants de l'époque, il avait aussi fréquenté les salons les plus en vogue, et on l'avait vu empressé auprès de madame Tallien, de madame Récamier, ou de madame de Staël; mais c'est chez madame de Genlis qu'il s'était montré le plus assidu, c'est là qu'il avait rencontré celle qui l'avait charmé dès la première minute, et qui allait bientôt fixer son cœur pour toujours. J'ai vu chez l'un des petits-fils de la douce et rêveuse Herminie une ravissante miniature qu'il a bien voulu me laisser admirer et qui justifie pleinement le choix de ce brillant et élégant viveur, séduit par cette beauté captivante, d'un charme si modeste et si attirant! Svelte, petite et gracieuse, à la fois piquante et timide, Herminie a les cheveux noirs, le teint mat et le nez coquettement relevé, son visage à l'ovale régulier s'éclaire de ces magnifiques yeux d'un bleu sombre que Louis-Philippe-Joseph tenait de la princesse de Bourbon-Conti sa mère, et dont la vivacité pénétrante venait aviver, par intervalles, la mélancolique profondeur. Marie Capelle, sa petite-fille devenue, comme nous le verrons plus loin, la fameuse madame Lafarge, a tracé dans ses mémoires un portrait de sa grand'mère qui correspond bien à la peinture dont nous venons de parler : « Elle était à dix-huit ans, écrit-elle, une délicieuse jeune fille, petite mais gracieuse, avec des cheveux plus noirs que l'aile d'un corbeau, des yeux bien doux quand ils n'étaient pas bien vifs, une bouche nonchalante et un petit nez mutin! »

La quarantaine approchait, Jacques Collard aspirait désormais au repos, et son mariage l'incitait à quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Le comte Ritberg de Laiseu, un Suédois qu'il avait rencontré chez madame de Staël, possédait aux environs de Villers-Cotterets une propriété dont il désirait se défaire; les nouveaux mariés se décidèrent à

l'acquérir. C'est dans cette riante retraite de Villers-Hélon, située sur les confins de la forêt de Retz, que tous deux allaient couler d'heureux jours, adonnés aux tranquilles soins de l'élevage et de l'agriculture.

Dans cette paisible et agréable demeure, l'existence n'était point austère, et l'on voisinait fréquemment avec les habitants des châteaux d'alentours; les Montesquiou-Fezensac qui résidaient à Longpont, et Pauline Bonaparte [1] qui mariée au général Leclerc puis au prince Borghèse habitait Montgobert, étaient les hôtes habituels de Jacques Collard et de sa jeune épouse. Le prince de Talleyrand, la comtesse de Valence, madame de Genlis, voire même les membres de la famille d'Orléans se succédaient sous les frais ombrages de Villers-Hélon.

Nommé député au Corps législatif pour y représenter le département de l'Aisne, Jacques Collard venait chaque hiver se réinstaller à Paris, mais le retour de la belle saison le ramenait chaque été dans sa propriété pour s'adonner avec un plaisir toujours nouveau à ses occupations champêtres. Gai, affable, souriant, charitable et bienfaisant pour tous, il était fier de ses élevages de moutons, de ses taureaux et de ses génisses, et embellissait son parc et ses bois par des plantations d'arbres exotiques ou rares.

Si l'on s'en rapporte à Dumas, qui dans son enfance et sa jeunesse avait beaucoup fréquenté Villers-Hélon, où il rendait de nombreuses visites à son tuteur, Herminie se désintéressait de ces agrestes divertissements. Ce qu'elle aimait de la campagne, c'étaient les fleurs parfumées et les oiseaux chanteurs, les rêveries à l'ombre des grands arbres, et, entre son mari et ses enfants tendrement aimés, elle coulait des jours heureux et paisibles, étrangère aux réalités de la vie dont les accidents ne semblaient pas pouvoir l'atteindre. Un peu apathique et rebelle à la marche, elle restait de longues heures un sourire aux lèvres, rêveuse et lointaine, étendue sur sa chaise-longue, comme si chaque pas lui eût coûté un effort. Elle ne retrouvait d'activité que pour s'ingénier à prévenir les désirs de ses hôtes toujours nombreux et assidus

1. Pauline Bonaparte, née à Ajaccio en 1790, veuve du général Leclerc en 1802 épousa en 1803 le prince Aldobrandini Borghèse dont elle se sépara en 1804.

auprès d'elle; même dans les dernières années de sa vie où elle ne se levait plus, ne quittant plus son lit, qu'elle parait coquettement de rubans satinés et de fleurs odorantes.

Il était impossible, a écrit Dumas, de réunir une si parfaite distinction de manières à une si haute dignité de gestes et de façons, plus de grâce hospitalière [1]!

Et de fait, si la noblesse de son abord en venant justifier le mystère qui planait sur sa naissance, inspirait à tous un respect et une considération instinctive, sa douceur et sa bonté lui attiraient tous les cœurs. Jacques Collard avait voué à sa séduisante compagne un culte qui ne devait jamais se démentir, et il semblait que lui aussi l'entourait de la même déférente considération que ses voisins et ses hôtes. Mais à ses habituels et constants égards, venait s'ajouter l'affectueuse tendresse que lui inspiraient les vertus de cette mère sans reproche et de cette épouse modèle, dont la réputation était hors de toute atteinte!

Quatre enfants étaient nés de cette heureuse union [2] :

1° Un fils, Maurice, qui portait le prénom de son parrain Maurice de Talleyrand, et qui avait eu pour marraine la princesse Pauline, dont la résidence de Montgobert n'était éloignée de Villers-Hélon que de quelques kilomètres.

Maurice Collard avait épousé Blanche de Montaigu dont il eut un fils et une fille.

2° L'aînée, Edmée-Caroline-Fortunée-Alexis, née au mois de décembre 1796, était la filleule de madame de Valence, elle avait épousé le 8 novembre 1814 le colonel Antoine-Laurent Capelle, et c'est de sa descendance que nous aurons à parler plus loin.

3° Une seconde fille Herminie-Emma, née à Paris en 1799, épousa en 1817 Frédéric, baron de Martens, ambassadeur de Prusse en Portugal, puis à Constantinople, mort à Paris en 1857, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Elle avait hérité de l'esprit, du charme et de la haute distinction de sa mère, et mourut à Paris le 6 avril 1864 laissant deux filles : Herminie, née en Prusse, mariée à M. Delbruck et Berthe mariée à

1. *Mémoires d'Alexandre Dumas.*
2. *Le Curieux*, par Nauroy.

M. Albrecht. Dont Berthe Albretch mariée en 1858 à Edmond de Ayala de Lezano.

4° La troisième fille, Louise-Jacqueline-Félicité, née en 1804, épousa le baron X..., secrétaire-général de la Banque de France, et mourut en 1880 à Vauxbuin près Soissons, laissant deux filles, mariées l'une et l'autre à deux fonctionnaires importants de familles titrées sous l'Empire et dont la descendance est encore représentée de nos jours. Elle avait tenu un rang distingué dans la société, et passait pour une des plus jolies femmes de Paris.

Si l'enfance et la jeunesse d'Herminie Crampton étaient restées enveloppées d'obscurité et mystère, si depuis son mariage son existence s'était écoulée paisiblement dans une sereine et tranquille félicité, il ne devait pas en être de même pour sa propre petite-fille qui allait acquérir une retentissante et fâcheuse célébrité.

De son mariage avec le colonel Capelle, la fille aînée d'Herminie avait eu deux filles, la cadette Jacqueline-Pauline-Herminie-Alexis-Antoine, née le 2 août 1821 à Villers-Hélon, avait épousé Michel Félix de Z..., inspecteur des forêts, né à Villers-Cotterets, le 23 juin 1805, mort à Lorris (Loiret) le 5 février 1872, appartenant à une des plus anciennes et honorables familles du Soissonnais qui n'est pas éteinte. Il était le fils d'un ami de T. Collard, et Dumas en a longuement parlé dans ses mémoires. Semblable aux peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, le ménage de Z... s'était fixé à Sceaux-sur-Huisne dans la Sarthe, où il vivait obscurément au château de la Princetière avec un fils et une fille, dont la naissance était venue compléter leur bonheur. Celle-ci, Fortunée-Marie Capelle, née le 3 janvier 1816, devait être la célèbre madame Lafarge, et devenir l'héroïne d'un procès passionnant dont quatre-vingts ans écoulés n'ont pas suffi à éteindre le souvenir.

Le futur Louis-Philippe et madame Adélaïde, nous l'avons vu, n'avaient pas perdu le souvenir de leurs compagnes du pavillon de Bellechasse, et le temps n'avait pas dénoué les étroites relations d'amitié qui les unissaient naguère à Herminie et à Paméla. A maintes reprises, les princes avaient honoré de leur visite le petit castel de monsieur et madame Collard, et la mort d'Herminie à peine âgée de quarante-cinq

ans, survenue le 3 septembre 1822, n'avait point interrompu ces affectueux rapports avec les enfants et les petits-enfants de leur ancienne amie. C'est ainsi qu'un soir du mois d'août 1829, on voit débarquer d'un immense break qui les contient tous, la famille d'Orléans au grand complet et s'installer sans façon à Villers-Hélon pour quelques jours. Quelques semaines plus tard, Jacques Collard, à son tour, conduit ses petits-enfants aux réunions intimes du Palais-Royal.

Le colonel Capelle ancien officier de la vieille Garde impériale était mort prématurément le 10 novembre 1828 laissant une modeste fortune de 90 à 100 000 francs de capital; et sa veuve un an après son décès s'était remariée le 27 mai 1829 au baron Louis de Coehorn, député du Bas-Rhin, né le 2 mai 1804, décédé au château d'Ittenviller près Bar le 14 novembre 1881 [1]. Deux enfants naissaient de cette seconde union [2], puis Caroline Capelle s'éteignait à son tour en Alsace, le 5 février 1835. Dans ces tristes moments, madame de Valence qui, comme nous l'avons vu, avait été la marraine de cette dernière et s'était attachée particulièrement à ses enfants, avait voulu, avant de la renvoyer à Saint-Denis où elle était élevée, conserver quelques mois auprès d'elle l'aînée, Marie-Fortunée, alors âgée de dix-neuf ans, pour adoucir le chagrin de la jeune orpheline. Pour la cadette Antonine, madame Adélaïde avait déclaré qu'elle se chargeait désormais de son éducation.

Ces détails montrent combien les relations étaient demeurées intimes entre les d'Orléans et la famille d'Herminie! Élevée par un père, exemple d'honneur et de droiture, par une mère, modèle de sensibilité et de douceur, Marie avait reçu dans la maison paternelle une éducation distinguée, et devenue orpheline, c'est chez son grand-père Collard qu'elle

1. Dumas lui donne le titre de baron dont l'ouvrage du vicomte Révérend sur les titres du Premier Empire ne fait pas mention, mais qui contient il est vrai de nombreuses omissions. Il semble que l'auteur ait fait confusion avec le secrétaire d'Etat du même nom, ministre des Travaux publics, titré baron en 1812 et appartenant vraisemblablement à la même famille.

2. Elle avait eu de son second mariage : 1° Louise-Jeanne de Coehorn, née le 12 mai 1831, morte à deux ans, 2° Elisabeth Mélanie née le 1er mai 1834, mariée en 1860 à son cousin le comte Eugène de Dunten major des cuirassiers de la Garde impériale russe, morte à Riga le 20 décembre 1860 sans postérité.

avait trouvé un asile après son séjour chez la comtesse de Valence. Trois ans plus tard, à la fin de 1838, Jacques Collard disparaissait lui aussi, et ce fut alors auprès de ses tantes, que Marie Capelle retrouva des soins maternels.

C'est cette jeune fille élevée avec tant de soins, et dont les qualités natives de délicatesse et d'intelligence donnaient tant d'espérances qui allait être brusquement accusée d'avoir empoisonné son mari après un an de mariage, crime commis avec des raffinements d'hypocrisie qui venaient en doubler l'horreur!

Ce n'est point ici le lieu de discuter la culpabilité ou l'innocence de madame Lafarge; contentons-nous de rappeler que Marie Capelle avait épousé en 1839, à Paris, Charles-Joseph Pouch Lafarge, et avait été s'installer avec lui dans sa propriété du Glandier située dans la Corrèze, commune de Beyssac, où le nouveau marié possédait des forges importantes.

Dans cette contrée lointaine, à l'aspect abrupt et sévère, où les mœurs des habitants semblaient appropriés à la sauvagerie du paysage, la jeune femme habituée à fréquenter une société policée, accoutumée à une élégance raffinée, s'était trouvée tout d'abord un peu dépaysée, et les débuts de cette union, assez mal assortie peut-être, avaient été orageux. Cependant, après une crise violente de désespoir et de larmes, après avoir énergiquement repoussé son mari, sa nervosité un peu maladive s'était sensiblement calmée, et touchée sans doute par l'affection de son mari, elle avait semblé prendre son parti de sa nouvelle existence. Au bout de quelques mois, même, l'union la plus complète paraissait régner entre les époux, et lorsque à la fin de l'année 1831, un voyage d'affaires avait obligé M. Lafarge à s'éloigner du Glandier, tous deux ne s'étaient résignés à cette séparation qu'avec la plus grande peine. Durant le séjour à Paris de son époux, Marie Capelle avait échangé avec lui les lettres les plus enflammées, remplies de protestations d'affection, et par un raffinement de tendresse, elle avait eu l'idée de lui envoyer des gâteaux, confectionnés à son intention, qu'il devrait manger à une heure déterminée, tandis qu'elle ferait de même au Glandier. C'était ce qu'elle appelait « un repas mystique ». Les gâteaux en cours de route avaient-ils été

changés, ou une main criminelle y avait-elle introduit un poison meurtrier, c'est ce qu'il est difficile de dire. Toujours est-il que Lafarge après l'absorption de la pâtisserie, pris de nausées et de vomissements s'était senti fort malade, et revenu en hâte au Glandier, y avait succombé au bout de quelques jours, sans qu'aucun médecin pût dire à quel mal étrange il avait succombé. Il serait trop long de rappeler ici en détail, comment la jeune veuve avait pu être soupçonnée. Sous prétexte de détruire les rats qui pullulaient dans le château, madame Lafarge, à plusieurs reprises, s'était procuré de l'arsenic, ayant grand soin, chaque fois, de le faire acheter de façon quasi mystérieuse. De plus, dans les tisanes et les breuvages qu'elle présentait toujours elle-même à son mari, on avait cru la voir mélanger une poudre blanchâtre et le malade s'était plaint avec insistance de l'amertume de ses potions qui provoquaient à l'estomac une sensation de brûlure. Soit qu'elles fussent inspirées par la méchanceté des jaloux, soit qu'elles fussent l'œuvre de vengeance de subalternes, les accusations se précisaient, et madame Lafarge dénoncée, fut arrêtée comme empoisonneuse. Bientôt le corps du malheureux Lafarge fut exhumé, et les expertises se succédèrent sans amener de résultat concluant, car ce fut un centième de milligramme d'arsenic qu'Orfila déclara avoir trouvé dans les viscères du défunt; le chimiste Raspail au contraire affirmait, au nom de l'accusée qu'une quantité de poison aussi minime, pouvait être extraite de n'importe quel corps : « fût-ce même le fauteuil du président des Assises! »

Ce terrible drame avait passionné l'opinion, et la défense, tout en combattant pied à pied chacun des arguments de l'accusation, avait tenu à apporter en même temps des témoignages irrécusables de la sympathie, de l'estime et de l'affection dont Marie Capelle, même après son arrestation, était restée entourée dans les rangs les plus élevés de la société. De nombreuses lettres furent lues à l'audience émanant de puissants amis qui la connaissaient depuis son enfance : « Jusqu'à ce que l'évidence me soit apportée », écrivait au mois d'août 1840 le marquis de Mornay, gendre du maréchal Soult, ancien ami du feu colonel Capelle, « je repousse les horribles soupçons qui s'élèvent autour d'elle! »

La comtesse de Montesquiou, née de Mornay, châtelaine de Longpont, parle de Marie Capelle d'une façon non moins affectueuse. Liée d'amitié avec sa mère qui habitait une partie de l'année chez son père M. Collard, elle vante sa douceur, sa bienfaisance, sa bonté, sans ostentation, et celle de sa fille. A la mort de son grand-père en 1838, cette dernière étant devenue souffrante, elle l'a reçue chez elle pendant plus d'un mois. « Tant qu'on ne l'aura pas jugée », déclara à son tour la comtesse de Valence, belle-mère du maréchal Gérard, « je la croirai innocente, et elle aura toute ma pitié et mon intérêt, qui n'auront pu qu'augmenter en la voyant si malheureuse! Sa grand'mère a été mon intime amie et sa mère était ma filleule. Elle a passé un long temps chez moi lorsqu'elle est devenue orpheline. »

A ces lettres élogieuses, s'en ajoutait une autre du maréchal Gérard « rendant hommage à toutes ses qualités aimables et aux charmes de son caractère qui devaient faire le bonheur d'une famille »!

Et s'il m'était permis d'ajouter à ces flatteuses appréciations un souvenir personnel, je citerais le récit que dans mon enfance j'ai recueilli maintes fois de la bouche de mes grand'tantes! Villers-Hélon n'était distant que d'une vingtaine de kilomètres de Vic-sur-Aisne où habitaient déjà mes arrière-grands-parents. De bonnes relations de voisinage existaient entre les deux châteaux : Marie Capelle pleine de gaieté et d'entrain s'était liée avec mesdemoiselles de Reiset qui se trouvaient à peu près de son âge, et la jeunesse se réunissait à Vic pour apprendre à danser et se perfectionner dans la valse qui commençait à être en honneur; or la future madame Lafarge avait un maintien si modeste, une tenue si parfaite et un abord si gracieux, que ma grand'mère [1] ne manquait jamais de la citer en exemple à ses filles : « Mes enfants, leur disait-elle, prenez modèle sur Marie Capelle. »

Telle était l'opinion générale sur la future madame Lafarge, mais c'est en vain qu'au moment du procès on avait essayé d'impressionner par la lecture des pièces que je viens de citer le jury de la cour d'assises de Tulle, devant laquelle se déroulaient ces débats fameux.

1. Anne-Amélie de Fromont, vicomtesse de Reiset.

Malgré le charme incontestable de Marie Capelle, malgré sa délicatesse de sentiments, son élégance native, et son instruction supérieure, on avait relevé dans sa conduite passée un certain nombre de bizarreries et d'étrangetés qui avaient fait naître des doutes sur sa mentalité et son équilibre moral. Un vol de diamants soustraits à son amie intime mademoiselle de Nicolaÿ au moment de son mariage avec le vicomte de Léautaud avait défrayé jadis la chronique, et Marie Capelle, soupçonnée à ce moment d'en être l'auteur, avait été trouvée, lors de son arrestation, nantie de pierreries démontées dont elle n'avait pu expliquer l'origine. En même temps, une bizarre intrigue amoureuse à laquelle les deux amies étaient mêlées, avait encore obscurci le dédale de cette ténébreuse affaire, en laissant peser sur la prévenue de fâcheuses et étranges préventions [1]! Malgré le dévouement admirable de ses deux avocats, le célèbre Lachaud et Théodore Bac qui séduits par sa grâce attirante en étaient devenus éperdument amoureux, madame Lafarge le 18 septembre 1840 était condamnée, comme empoisonneuse, aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique de Tulle!

Si l'on se représente l'émotion ressentie jusque-là aux Tuileries en apprenant tout à coup l'accusation terrible qui pesait sur la petite fille d'Herminie, on peut se figurer l'effet terrifiant que produisit dans la famille d'Orléans, le verdict impitoyable de la Cour d'assises de la Corrèze!

Que ce jugement inexorable fût ou non justifié, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. Ce qu'on peut déclarer cependant, c'est qu'aucune preuve *matérielle* n'avait été fournie par l'accusation, et qu'à l'heure actuelle, madame Lafarge a encore des défenseurs restés convaincus de son innocence [2]! L'opinion publique, qui voyait en elle une petite nièce de Louis-Philippe, avait été surprise de la condamna-

1. *Procès de madame Lafarge, fastes criminels en* 1840, imprimés aux bureaux de l'Audience, 171, rue Montmartre.

2. Un comité composé de savants, d'hommes politiques et d'hommes de lettres s'était constitué avant la guerre pour obtenir la révision du procès de madame Lafarge et obtenir sa réhabilitation, se basant sur ce fait que l'accusée avait été condamnée sur des documents d'expertise qui, actuellement, seraient considérés comme absolument nuls, en raison des progrès de la toxicologie moderne.

tion; elle le fut plus encore que le roi des Français n'eût pas gracié la malheureuse à laquelle on le croyait attaché par les liens du sang, et dont la culpabilité était demeurée douteuse! On a vu plus haut quelles puissantes interventions s'étaient produites en faveur de l'accusée au cours du procès, et en même temps, quelles démarches pressantes avaient été faites près de la reine Amélie à laquelle Marie Capelle avait adressé un long et émouvant mémoire justificatif. On prétend que la reine pleura en lisant la supplique que l'infortunée lui avait fait tenir, et qu'elle déclara « que des raisons de parenté auxquelles elles ne pouvait rien » lui interdisaient toute démarche auprès des ministres!

Madame de Valence qui avait si tendrement aimé successivement la grand'mère, la mère et la petite-fille, n'avait pas oublié cette dernière dans son affreuse infortune. La maréchale Gérard raconte qu'à son heure dernière, « alors qu'elle était déjà saisie par la mort », le jeudi-saint 1847, sa mère avait trouvé la force d'écrire une dernière fois à Louis-Philippe pour l'adjurer de se souvenir « que Marie était innocente et qu'elle souffrait depuis sept années ».

Cette dernière supplique « d'un cœur à l'agonie », pour employer les termes mêmes de la maréchale, ne fut pas plus exaucée que les précédentes!

Si le roi Louis-Philippe craignait en libérant Marie Capelle de donner créance à des bruits qui s'appuyaient sur tant de faits surprenants, et qu'une si longue succession d'étranges événements avait rendus vraisemblables, son raisonnement produisit précisément le contraire du but qu'il se proposait d'atteindre, et la grâce accordée par le Prince Président en 1852, après la chute du Gouvernement de juillet, ne souleva aucune protestation dans le public.

La malheureuse femme [1] du reste, ne devait pas jouir longtemps de sa libération. Transportée aux eaux d'Usset dans l'Ariège, elle s'éteignit le 7 novembre de la même année épuisée par les privations, les souffrances et le chagrin. Elle n'était âgée que de trente-six ans, et était restée douze ans

1. *Heures de prison par madame Lafarge, née Marie Capelle*, Paris, librairie Nouvelle, 1856.

en captivité [1]. J'ai dit qu'Alexandre Dumas, qui avait été le pupille du mari d'Herminie et avait vécu dans l'intimité de monsieur et madame Collard à Villers-Hélon, n'avait jamais douté une minute de l'origine princière de la femme de son tuteur! Dans ses mémoires il parle couramment de son illustre et mystérieuse naissance, et n'émet même pas l'hypothèse qu'elle puisse être contestée. On pourra objecter que Dumas était romancier et non historien, et que par conséquent ses allégations peuvent être douteuses : cependant, en nous narrant les souvenirs personnels de son enfance, il semble qu'il ait gardé de façon scrupuleuse le souci de la vérité, on a pu, en maintes circonstances, contrôler l'exactitude des faits rapportés, et l'on ne voit pas bien, en tout cas, l'intérêt qu'il eût pu avoir à créer pareille légende.

A ce témoignage d'un contemporain, il en est un autre qu'il convient d'invoquer, c'est celui de Marie Capelle qui dans deux lettres qui paraissent sincères a fait à deux reprises la même formelle assertion. Elles sont adressées à son directeur de conscience, Prosper Brunet, vicaire général de Mgr Buisson. La première est du mois d'août 1846 :

Madame la comtesse de Valence, fille de madame de Genlis était par conséquent sœur maternelle de ma grand'mère, fille de M. le duc d'Orléans et de madame de Genlis. Ceci mon frère *pour vous seul*, votre *cher titre* m'obligeait à vous dire ce que j'appelle *nos hontes de famille*; car je ne saurais reconnaître, ainsi que quelques-uns de mes parents, comme un titre de *noblesse illégitime*, ce qui a été une faute devant Dieu et un scandale devant les hommes. Madame de Valence, amie intime de madame Adélaïde, a été profondément reconnaissante de l'intérêt que vous voulez bien porter à la pauvre Marie...

La seconde lettre, datée de l'année suivante du mois de décembre 1847, est plus explicite encore :

Vous savez peut-être que madame de Genlis fut nommée trois ou quatre ans avant 1789, *Gouverneur* des enfants d'Orléans... Tout se réunit contre sa vertu, et madame de Genlis-Sillery qui avait déjà une fille (depuis madame de Valence) en eut deux autres du duc d'Orléans : Paméla, qui épousa lord Fitz-Gérald; Herminie, qui épousa mon grand-père M. J. Collard.

Herminie, née en Angleterre pendant un voyage que madame de Genlis y fit, fut ramenée en 1788. Quand les événements précurseurs

1. Elle est enterrée à Ornolac, Ariège.

de 1793 forcèrent les enfants d'Orléans d'émigrer, madame de Genlis conduisit en Suisse Mademoiselle, Herminie et Paméla...

Assurément les assertions de madame Lafarge peuvent être discutées, et le crime dont on l'accuse permet, à juste titre, de se méfier de ses dires, mais il est juste de remarquer que ces révélations à son confesseur loin de lui être profitables, étaient aussi imprudentes que dangereuses! Si ce récit était mensonger, Louis-Philippe, encore sur le trône, devait s'en montrer justement indigné, et s'il s'agissait d'un aveu véridique, cette indiscrète confidence ne devait guère disposer à l'indulgence le roi des Français pour sa nièce putative. On a vu naguère, combien la famille d'Orléans s'était montrée irritée des trop claires allusions faites par Paméla à son origine princière; comment supposer, dès lors, que Marie Capelle instruite jadis de ces incidents, aurait commis la même imprudence alors que sa libération était entièrement subordonnée à la bienveillance de son grand-oncle! De plus il est juste de reconnaître que madame Lafarge, touchée des attentions et des soins que lui prodiguait son directeur de conscience, manifestait depuis longtemps une grande dévotion que nous n'avons nulle raison de ne pas croire sincère, et rien ne nous permet de supposer l'infortunée prisonnière capable d'avoir joué pareille comédie que les circonstances eussent rendue plus particulièrement odieuse.

On a dit que dans ces deux lettres à son confesseur, madame Lafarge avait commis des erreurs de date et que son récit par cela même ne pouvait plus avoir de valeur? Mais après tant d'années écoulées, après tant de longues et pénibles épreuves, quelques confusions de dates n'étaient-elles pas explicables? L'unique fait à retenir, et le seul important, c'est que Marie Capelle a affirmé formellement l'*origine princière* de sa grand'mère Herminie, comme Paméla, elle aussi, avait autrefois revendiqué la sienne; et jusqu'à ce que des pièces d'état-civil ou des preuves convaincantes soient venues établir le contraire, les deux petites étrangères seront regardées comme les sœurs du roi Louis-Philippe, et les filles naturelles, doublement adultérines, de madame de Genlis et de Philippe-Égalité.

LE VICOMTE DE REISET

RÉMI DES RAUCHES[1]

A LA LOIRE

QUATRIÈME PARTIE

I

Ils achevaient de dîner, dans la chambre. Comme on était en juin, ils avaient tiré la table près de la fenêtre, pour profiter de la dernière clarté du jour.

— Encore quelques fraises? — offrit Bertille.

Il refusa :

— Non, merci, Bertille.

— Tu ne les trouves pas bonnes?

— Elles sont très bonnes; mais j'en ai eu ma suffisance.

— Rien que celle-ci... Regarde comme elle est belle. Et cette grosse, à côté!

Elle les faisait rouler, une à une, dans l'assiette de Rémi :

— J'ai pris ce qu'il y avait de mieux aux halles : huit sous le litre... J'en connais beaucoup, dans le quartier, qui n'en mangent pas souvent de pareilles... Hein, mon gros, dis voir si ce ne sont pas des fraises de patron!

Elle se servait à son tour, copieusement. Désiré, qui main-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars, 1er et 15 avril.

tenant « courait sur ses cinq ans », suivait ses gestes avec une attention soutenue. Elle le vit, tout à coup, et partit d'un éclat de rire :

— Est-il drôle, le poulet!... Il en voulait donc aussi, des belles fraises!... Combien de fraises pour le poulet à sa maman?

— Cent! — cria Désiré.

Alors elle rit aux larmes :

— Est-il drôle! Est-il drôle!... Tenez, monsieur, en voilà cent.

Désiré trépidait, en tenant son assiette à deux mains. Déjà il regardait son père, qui avait saisi la bouteille et versait du vin sur ses fraises.

— J'en veux, — dit-il.

— Eh bien vrai! — s'extasia Bertille. — C'est un fameux lascar, monsieur mon fils!

Mais Désiré criait plus fort, s'étranglait, tapant sur la table le fond de son assiette.

Alors Rémi, avec une sorte de lassitude :

— Fais-le taire, Bertille.

Et comme l'enfant ne cessait pas, il répéta, cette fois avec vivacité :

— Fais le taire, ou je le calotte.

Désiré se tut brusquement; il regarda son père en dessous et se mit à manger ses fraises.

Un silence tomba entre eux. De la ruelle, des voix enfantines montaient, un bruit de petites galoches grêlant sur les pavés : des fillettes dansaient une ronde; et elles chantaient tout en dansant :

Mon papa est chevalier,
Ma maman est damoiselle,
Tirez la ficelle!

Elles chantaient sans se lasser, sur un ton aigu et traînard. Leurs voix entraient par la fenêtre, monotones, étourdissantes, s'arrêtaient un instant quand la ronde faisait révérence, et reprenaient la même ritournelle, un peu plus traînardes, un peu plus aiguës :

Mon papa est chevalier...

— Ferme la fenêtre, — dit soudain Rémi.

— Pourquoi?... On respire.

— Elles m'assomment.

Bertille, docile, ferma la fenêtre. Les voix des fillettes se firent lointaines, semblèrent monter du fond d'un puits vertigineux. Et la chambre devint sombre, s'emplit d'une pénombre mouillée, que les vitres glauques filtraient, pauvrement.

— Veux-tu que j'allume la lampe? — demanda-t-elle.

— Si tu veux.

Bertille, avec des ciseaux, moucha la mèche de la lampe. La lumière s'arrondit sous l'abat-jour de carton, éclaira la chevelure blonde de l'enfant qui venait de s'endormir, le front sur le bord de la table.

— Couche-le, — dit Rémi.

Elle le prit sur ses genoux, et commença de le dévêtir. Désiré ouvrit les paupières.

— Je veux pas, — murmura-t-il.

Il s'abandonnait, la tête lourde, les membres amollis de sommeil.

— Là! — disait Bertille. — On va être bien sage; on va dormir bien sage, pour que papa ne gronde pas.

Le petit s'éveilla tout à fait, et se débattit en hurlant. Ce fut très bref : Rémi se leva d'un saut, courut, et gifla Désiré.

— Qu'est-ce qui te prends? — dit Bertille, stupéfaite.

Alors il devint très rouge, et balbutia :

— Est-ce que je sais?

Il avait les larmes aux yeux; il se leva encore, se pencha vers Désiré, le souleva sur sa poitrine :

— Embrasse-moi... à deux bras... plus serré.

Il sentait contre lui le petit corps se raidir, en une défense involontaire. Il se disait : « c'est de ma faute; » et cependant ne pouvait rien contre l'énervement qui le gagnait encore, très vite.

— Cet enfant-là... — murmura-t-il.

Et tout à coup, le tendant à Bertille :

— Reprends-le, tiens!

Il revint s'asseoir, bourra sa pipe et se mit à fumer. Bertille allait et venait dans la chambre; elle avait aux pieds des chaussons de feutre, et il l'entendait à peine. De temps en

temps, elle traversait la lumière de la lampe, et disparaissait sans bruit. Une assiette tinta : il s'aperçut qu'elle desservait.

— Dérange-toi,— dit-elle, — que j'essuie la toile cirée.

Il déplaça ses coudes en attendant qu'elle eût fini. Elle disparut encore, et il remit ses coudes sur la table. Mais presque aussitôt, il sursauta :

— Allons bon! — s'écriait Bertille. — Le voilà encore...

Elle était revenue, et elle riait :

— Faut que je mette le tapis, à présent! Si même tu voulais m'aider, ce serait gentil à toi.

— Que veux-tu que je fasse?

— Tiens la lampe.

Elle déploya le tapis, un tapis gai à l'œil, fait de losanges de laine multicolores que séparait un filet rouge. Puis elle prit sa boîte à ouvrage, s'assit en face de Rémi; et elle broda, tout en causant :

— Tu sais, — disait-elle, — nous allons décidément remplacer le vieux Loustaud. Aujourd'hui encore il s'est attrapé avec Emmanuel... Ce monsieur, figure-toi, ne veut plus travailler aux pièces : il prétend que, pour faire des journées convenables, il faut aller si vite qu'on est obligé de gâcher la besogne... Et les trois autres, alors, comment font-ils?... La vérité est que Loustaud lambine; il se fait vieux; il baisse beaucoup... S'il ne veut plus du travail aux pièces, qu'il s'en aille : ce n'est pas Emmanuel qui le retiendra de force.

— Mais que deviendra Loustaud, si Emmanuel le met à la porte?

— Ça... — dit-elle.

Rémi la regardait, ainsi penchée sur sa broderie. La lumière de la lampe caressait sa nuque grasse de blonde, s'exaltait, mousseuse et vive, parmi ses boucles envolées. Sa main, tirant l'aiguille, s'élevait à intervalles égaux; et chaque fois ses doigts devenaient roses, traversés d'une chaude et diaphane clarté. Il s'amusait à suivre le va-et-vient de ces doigts, guettant l'apparition de la clarté rose, émerveillé chaque fois de la revoir, comme d'un prodige renouvelé.

— Emmanuel est passé à la gare, — continuait Bertille. — C'est décidé : à partir du mois prochain, nous ferons venir tout le merrain par chemin de fer; tes mariniers n'en finis-

sent pas; on n'est jamais sûr avec eux : le vent, les sables, l'eau grande, l'eau maigre... il y a toujours quelque chose qui va de travers... Si encore ils nous prenaient meilleur marché!

Elle parlait sans interrompre son travail, tirant l'aiguille avec prestesse, un pli au front et les lèvres serrées : à peine sa voix se taisait-elle, ses lèvres jointes reprenaient leur minceur, ressemblaient tout à coup aux lèvres du père Faussurier. Rémi la regardait toujours, la parcourait des yeux tout entière : elle était Bertille; cette nuque blonde était celle de Bertille, et ce visage au front têtu, et même ces doigts diaphanes et roses qui rayonnaient doucement au cœur de la lumière. Elle avait une poitrine un peu lourde, et qu'il avait vue s'alourdir, jour à jour, jusqu'à ce qu'elle devînt ce qu'elle était maintenant. Si longtemps qu'il la regardât, il ne pourrait, jamais, que voir Bertille... Lorsqu'il la regardait autrefois, il lui semblait qu'un monde s'entr'ouvrait devant lui, adorable et mystérieux; s'il était seul, il prononçait tout bas les syllabes de son nom; et c'était le même enchantement, la même délicieuse attente. Bertille... C'était Bertille qui brodait sous la lampe. Elle valait mieux que beaucoup d'autres; il n'avait jamais eu à se plaindre d'elle; c'était une femme travailleuse, raisonnable, et qui l'aimait. Elle l'aimait, bien sûr, pour lui avoir pardonné si vite, au lendemain même de cette folle escapade, vers Portvieux. Est-ce que beaucoup de femmes lui auraient si vite pardonné?...: Pas mauvaise, oh! non. Mais Bertille tout au long du jour; et Bertille, la nuit, à son côté; et demain encore, et toujours Bertille.

— Eh bien, Rémi?

Elle avait posé son ouvrage sur ses genoux; elle le menaçait du doigt :

— Te voilà encore parti...

Mais Rémi ne riait pas, comme il faisait à l'habitude quand la voix de sa femme l'éveillait en sursaut.

— Qu'est-ce que tu as?

— Je n'ai rien, Bertille.

— Tu as quelque chose.

Elle le scrutait, attentive, les lèvres amincies encore. Et tout à coup, résolument :

— Une lettre, n'est-ce pas?

— C'est vrai, — dit-il.

Une lettre?... En effet. Une nouvelle lettre anonyme. Puisque Bertille en parlait la première, il n'avait pas à dissimuler.

— Montre-la.

Elle ressemblait à d'autres lettres anonymes, aux deux ou trois qu'il avait reçues déjà : un papier quadrillé, une grosse écriture malhabile, l'écriture inconnue d' « un ami qui lui voulait du bien ».

— C'est Emmanuel, qui va rire tout à l'heure, — dit Bertille.

Mais lui, la voix lointaine et lente :

— Il n'y a pas de quoi rire, Bertille.

Elle se méprit au sérieux de l'accent et, toute dressée d'indignation :

— Alors tu crois à des saletés pareilles? Tu crois qu'Emmanuel et moi... ici... Oh! c'est trop fort!

— Mais non, mais non, Bertille, — disait-il.

Elle s'était levée; elle marchait à grands pas dans la chambre :

— Écoute, Rémi; pense bien à ce que tu dis; pense bien surtout à qui tu le dis... Alors, vraiment, parce que du méchant monde, par jalousie, s'avise de t'écrire des abominations, tu vas croire...

— Mais je ne crois rien, Bertille!

— Si! Si! Tu le crois! Et tu es un imbécile de le croire. Et tu ne vaux pas mieux que les misérables qui ont... Oh! mais, ça ne se passera pas comme ça! Quand Emmanuel va venir, tout à l'heure... Laisse-moi passer : je vais le chercher.

— Ça n'est pas la peine, — dit Rémi; — le voilà.

La porte du palier venait de s'ouvrir. Patelinois entrait dans la chambre et, dès le seuil, joyeusement les interpellait :

— Hé bé, quoi donc? Le piquet n'est pas sur la table? Et le pot à tabac, Rémi? Et le cognac, madame Bertille?... En voilà des fainéants!

— Dites, Emmanuel, — cria Bertille. — Voilà un homme qui croit que nous sommes bien ensemble!

Rémi, lentement, souleva les épaules :

— Est-elle bête!

— Ça n'est pas vrai, tout de même! — s'exclamait Patelinois. — Hein, Rémi, c'est pour rigoler?

— Oui! — intervint Bertille. — Voyez un peu la tête qu'il fait!

Alors, Emmanuel se fâcha. Campé devant Rémi, les bras croisés, il lui jeta dans la figure :

— Idiot! Bougre d'idiot! Est-ce que tu nous as seulement regardés? Est-ce que tu me connais, moi, Emmanuel?... Mais regarde-moi donc, face de *miolle*!

Il décroisa ses bras, il se donna des coups de poing dans la poitrine. Sa bonne foi méconnue le soulevait d'une révolte rageuse : c'était trop bête, cette histoire! Voilà qu'il se défendait loyalement, qu'il criait la vérité, et que l'autre, peut-être, allait refuser de le croire!... Il avait tant de choses à dire, tant de vérités aveuglantes l'éblouissaient à la fois, qu'il ne s'y reconnaissait plus, qu'il bégayait pêle-mêle des mots inintelligibles. Il respira un grand coup d'air; et, plus calme :

— Voyons, Rémi, veux-tu réfléchir? Une femme, qu'est-ce que c'est? J'entends une femme pour le plaisir d'un homme... Une femme et une autre femme, ça n'est jamais que la même chose... Tu connais Paméla, peut-être? La troisième maison en remontant, à gauche, celle qui a toujours un géranium rouge sur l'appui de la croisée... Le plus souvent, j'entre chez Paméla, parce que c'est une bonne fille et qu'elle me fait des prix d'habitué. Mais quelquefois j'entre chez d'autres, à la rencontre, à la fantaisie du moment... Le quartier est commode, peut-être! Ma parole, on croirait que tu n'as jamais mis le nez dehors! Est-ce que c'est difficile de pousser une porte et de dire : « Me voilà! » On entre, on se sert, et puis l'on s'en va... Et c'est moi, moi, Emmanuel, qui aurais risqué d'abîmer notre bonne vie tranquille, nos bonnes parties de tous les soirs, et pour ça! La maison, les affaires qui marchent si bien, qui marcheront mieux encore, j'aurais risqué de tout flanquer par terre, et pour ça!... Voyons, voyons, Rémi! Est-ce que tu me prends pour un gamin, ou pour un homme?

— Mais c'est elle, — dit Rémi. — C'est elle qui s'est imaginé des choses...

— A la bonne heure! — conclut Patelinois. — Amenez les

cartes, madame Bertille... Un vieux *piquet voleur*, pas vrai? Et sortez aussi les jetons! Ce soir, on engraisse la cagnotte : on ira manger un poulet froid, un de ces dimanches, à Sarran!

Ils se mirent à jouer, comme ils faisaient chaque soir. Mais Emmanuel restait nerveux, soulevé encore, par instants, d'une indignation bouillonnante. Il s'écriait, tout à coup :

— Je parie que c'est la mère Ratignier!

Ou bien, serrant les poings :

— Si je savais celui qui *l'*a écrite, je lui ferais danser une de ces danses!

Bertille ne disait rien; elle était encore un peu pâle, la bouche mince davantage, le front creusé d'une ride plus dure. « Je l'ai fâchée, se disait Rémi; mais c'est bien sans le vouloir... Qu'est-ce qu'elle est allée comprendre? »

Il n'avait même pas besoin de réfléchir : entre Emmanuel et Bertille, il n'y avait rien de coupable. Il en était sûr; il en avait toujours été sûr. Mais ces gens... ces gens qui écrivaient ces lettres... Non, il n'y avait pas de quoi rire. Et Paméla? Et toutes ces autres chez qui l'on entrait, en disant simplement : « Me voilà »?... Est-ce qu'il y avait de quoi rire, mon Dieu?

Il regardait sa femme et Patelinois; et de nouveau il sentait à l'évidence que leur bon accord ne cachait rien de sensuel ni de tendre : « Emmanuel m'a parlé, et il m'a dit la vérité; pendant qu'il me parlait, je l'ai reconnu tel qu'il est : et ça ne m'a pas fait plaisir. J'aurais mieux aimé... » Quoi donc?

Sa pensée galopait, galopait... Il devina où elle allait, voulut l'arrêter, la faire tourner court. Il était trop tard : sa pensée venait de s'arrêter, mais là seulement où elle l'avait voulu : « J'aurais mieux aimé qu'Emmanuel fût amoureux de Bertille, qu'il eût cherché à me la prendre. »

Tout de même, il ressentit une surprise : pour une drôle d'idée, c'était vraiment une drôle d'idée; est-ce qu'il devenait fou, par hasard?... Par-dessus ses cartes, il continuait de les regarder tous les deux; et les regardant ainsi, il s'interrogeait malgré soi, avec une déconcertante froideur : « Si c'était vrai, quelquefois? S'ils étaient amants, ces deux-là? Et si lui, Rémi, en était sûr? Qu'est-ce qu'il éprouverait à les regarder tous les deux? — Ma foi... — Allons, Rémi, regarde-les

davantage »... Eh bien non, il n'éprouverait rien. En vérité, il n'aurait ni colère, ni peine... Il était fou, décidément.

II

Les quatre compagnons travaillaient, dans la remise. Le soleil tapait d'aplomb sur les ardoises minces du toit : ils suaient à grosses gouttes, dans l'accablante chaleur.

— Dis donc, Prudent, — observa Rémi. — Tu m'as l'air de laisser là une douelle qui tiendra bien deux jours, et encore si elle y pense.

Il les surveillait, assis à l'aise sur une selle à rogner, accoudé des deux bras, comme dans un fauteuil.

— Quelle douelle? — fit Prudent, grincheux.

— Elle te crève les yeux : la deuxième, à partir de la douelle neuve que tu viens de mettre en place.

— Je ne vois pas, dit l'homme.

Il s'était retourné, feignant une candeur niaise. C'était un colosse sanguin, à tignasse noire et crépue; derrière ce masque qu'il se donnait, on le sentait coléreux et bravache. Il ajouta entre haut et bas, assez haut toutefois pour être sûr que Rémi l'entendrait :

— Quand on veut être compris, on se dérange... Il y en a, faut croire, qui aiment bien regarder suer les autres.

Rémi, tranquillement, se leva :

— C'est cette douelle-ci, Prudent. Tu vois bien qu'elle a un *peigne* dans le jable. A l'échaudage ou à la serre, elle pétera, c'est forcé.

— Eh bien, — dit Prudent, — elle pétera... Il faut la regarder rudement près pour s'apercevoir qu'elle est peignée : ils n'y verront que du feu, à la vinaigrerie.

— Ça n'est pas mon compte, — dit Rémi.

Jusqu'aux cheveux, le visage de l'homme devint pourpre :

— Pas votre compte? Possible. Mais c'est le mien... Deux douelles à remplacer prennent moins de temps que trois. Je vais perdre sur ma paye, peut-être, pour fignoler à votre goût?... Du moment qu'on nous paye au poinçon...

Les autres compagnons avaient suspendu leur besogne : lorsque Prudent se tut, un grand silence régna dans la remise.

— Eh bien! — fit Rémi, — qu'est-ce que vous attendez?... Que je vous aide, des fois?

Les quatre hommes ricanèrent; et Prudent, avec insolence :

— Ça ne serait pas de refus. Puisque vous êtes si malin...

— Plus que toi, en tout cas! Et je ne me gêne pas pour te le dire : si tu savais travailler, tu remplacerais trois douelles, et même quatre, dans le temps que tu mets à en remplacer deux. Je te regardais rogner tout à l'heure; et je me demandais si tu en viendrais à bout : tu t'y prenais comme un *berneux*, comme un charron! Si tu savais manier un *as*, tu rognerais du premier coup, net et franc, sans bavures; tu n'aurais pas besoin de finir à la plane ou à la *morlaisienne*, comme un potrassiau que tu es...

Prudent le toisait, goguenard :

— Rogner à l'*as*! Et du premier coup!... Vous êtes malin... Vous êtes malin...

— Donne-moi un *as*, dit Rémi.

De nouveau, les battes et les marteaux s'arrêtèrent de frapper. Un pas, puis un autre, tous les compagnons s'approchèrent.

Rémi avait saisi la lourde masse; il en éprouvait le tranchant, du bout du doigt :

— Encore un outil mal soigné, — murmura-t-il. — Le fil est perdu. Enfin...

De la main gauche, solidement, il maintint le poinçon debout; et de la main droite, il frappa : il frappait à petits coups, secs, précis, réguliers; à chaque coup, un copeau sautait; on voyait la douelle neuve s'égaliser très vite, descendre comme d'elle-même à l'alignement des autres. Plus légèrement, Rémi frappa : les derniers copeaux s'envolèrent, aussi fins que pelures d'oignons; il se redressa, une lueur de fierté aux yeux.

— Regarde, Prudent : vois-tu les coups?

— Non, — dit Prudent.

— Passe ta main : sens-tu les coups?

— Non, — dit encore Prudent.

— En ce cas, fais-en autant; c'est tout ce que je te demande. Lorsque tu en feras autant, tu auras le droit de causer.

Il lâcha soudain le manche de l'outil, le laissa tomber

à ses pieds, envahi d'un immense dégoût. Et puis, tournant le dos, il sortit de la remise.

Les pavés de la cour brûlaient, sous la réverbation cruelle du soleil. Il marcha vers le portail, tout droit, et gagna l'entrée de l'escalier; mais quand il fut au seuil, il hésita : Bertille était là-haut, qui s'étonnerait de le voir remonter; il allait falloir raconter l'incident, parler du mauvais merrain, du travail bâclé par les compagnons, et recommencer, et toujours parler... A quoi bon? Même s'il parlait, était-il sûr qu'elle comprendrait, Bertille?

Machinalement, il continua jusqu'à la rue. Il ne sortit pas du portail, resta dans l'ombre, accoté à la borne charretière. La rue était triste, malgré la puissance du jour : le soleil déjà s'en allait des murailles, très haut, presque à toucher les toits. A la fenêtre de la troisième maison, à gauche, un géranium cramoisi inclinait ses fleurs mi-fanées. La fenêtre s'entr'ouvrait sur le mystère de la chambre : on distinguait confusément le bord d'un rideau rose, et qui prenait, dans la pénombre, comme une tiède douceur de chair. Rémi regardait le rideau; il n'aurait su dire quel émoi lui faisait battre le cœur; il regardait, heureux et troublé, avec la crainte qu'un passant l'aperçût.

Paméla devait être chez elle. Dans le silence de la ruelle, on entendait le bruit d'un pas étouffé sur des tapis. Cela venait de la fenêtre entr'ouverte : Paméla marchait dans sa chambre; c'était son pas qu'il entendait ainsi. Que faisait-elle, invisible, derrière le mur de la maison? Elle était vêtue d'étoffes légères, à cause de la grande chaleur. Peut-être allait-elle apparaître, penchée sur la barre d'appui et versant de l'eau sur les fleurs?...

Il serait resté là jusqu'au soir, heureux d'être là, sans tristesse ni désir. Ce n'était pas à Paméla qu'il pensait : depuis vingt ans peut-être elle habitait cette chambre; on la disait vieille et flétrie... Il ne pensait pas à elle, ni à ce qu'elle était, ni au métier dont elle vivait. Il était bien, voilà tout, content de regarder cette fenêtre entr'ouverte.

Vers le haut de la ruelle, un autre pas sonna sur les pavés; un pas d'homme, durement martelé. Il avança la tête, et très vite recula dans l'ombre du portail : c'était Emmanuel

qui descendait. Il faillit s'en aller, regagner la remise ou s'enfermer chez lui. Il resta pourtant, caché près de la borne; et de nouveau, il avança la tête.

Emmanuel approchait, du même pas sonore et dur. Il levait les yeux vers les fenêtres des maisons, et peu à peu alentissait sa marche. Son regard appuyait davantage, ne cherchait plus, semblait se fixer... Rémi se pencha, pour mieux voir.

Patelinois avait traversé la ruelle : il ne le voyait plus; il n'entendait même plus son pas. Était-ce lui qui sifflait ainsi, une fois, puis une autre fois?... A la fenêtre de la troisième maison, le rideau rose remua tout à coup : une main, sûrement, venait de le frôler; il y avait quelqu'un près du rideau.

Et Rémi oubliait sa crainte, se penchait de plus en plus, les doigts crispés sur l'arête de la borne. Il ne voyait ni Patelinois, ni la femme debout dans la chambre : le cadre de la fenêtre la cachait à ses yeux; mais Patelinois devait la voir, d'où il était. Et Rémi songea : « Qu'est-ce qui m'empêcherait bien de sortir du portail? Emmanuel s'arrête sur le trottoir, juste à la place où il lui plaît... Et moi? Qui m'empêchera de sortir, si je veux? » Et il lâcha la borne, et fit un pas hors du portail.

Dans ce même instant, il vit Patelinois traverser la ruelle, et pénétrer, tranquille, dans la troisième maison. Quelques secondes passèrent : la fenêtre se ferma bruyamment. Il n'y eut plus, devant la fenêtre fermée, qu'un géranium aux fleurs rouges et meurtries.

Alors Rémi remonta la rue, chassé par une fureur jalouse. Sa gorge sèche le brûlait. Il répétait entre ses dents, avec une obstination idiote : « Sale cochon... Sale cochon... » Quand il fut devant la maison, il se campa sur le trottoir, leva la tête vers la fenêtre, ne la quitta plus des yeux : on allait voir s'il ne restait pas là, s'il n'attendait pas que Patelinois sortît! Les gens pouvaient passer, cela lui était bien égal. Bertille elle-même pouvait passer, lui demander ce qu'il faisait, ainsi debout sur le trottoir! Il ne se gênerait pas pour lui répondre : « J'attends Emmanuel qui est là-haut, enfermé avec Paméla. »

L'ombre avait gagné les toits des maisons. Il n'y avait

plus de soleil sur les murs; de longues traînées humides, noires et verdâtres, descendaient des gouttières. Il faisait chaud pourtant : une chaleur close et stagnante... Comme le géranium se fanait, sur l'appui de la croisée!

La colère de Rémi faiblissait peu à peu, se fondait en une large tristesse. Il regardait, triste, la fenêtre; il se disait, pitoyable à sa peine : « Te voilà donc, Rémi! Te voilà donc... » Et sa tristesse grandissait sans trêve; et il s'y abîmait profondément, avec une âcre volupté.

Il s'en alla, remontant la rue. Quelques pas plus haut il s'arrêta, encore une fois regarda en arrière. C'était en lui, autour de lui, le même vertige de tristesse : « Va-t'en, Rémi... Ce n'est qu'une pauvre vieille rouleuse... » Une autre ruelle s'ouvrait devant ses pas, étroite et noire : il s'y enfonça, sans savoir où il allait. Il marchait sans rien voir, traînant ses souliers sur les mêmes pavés gras; de temps en temps, des choses extérieures surgissaient, comme s'il eût, tout à coup, ouvert les yeux : une rampe de fer le long d'un mur, un lapin dans une caisse de bois, le ruisseau obstrué d'immondices. « Va-t'en Rémi; va-t'en... » Il marchait, tournant au hasard, dans un dédale de ruelles toutes pareilles. Il traversa, sans la reconnaître, la ruelle de l'*Ave Maria*; il suivit la ruelle du Poids-du-Roi, celle du Chant-des-Oiseaux, celle de la Clef-d'Argent, celle de la Main-qui-file et celle des Sept-Dormants. Il déboucha dans la rue Saint-Côme, entrevit des voitures qui roulaient, des meubles vernis derrière les glaces des devantures, et replongea dans l'ombre des ruelles. Un peu plus tard, une grande lumière le heurta : il devina les feuilles frémissantes des platanes, la fraîcheur radieuse de la Loire, et remonta vers l'ombre en courant. Il allait toujours, baigné d'engourdissante tristesse, avec de brusques et douloureux réveils. Des cris d'enfants frappèrent ses oreilles; il s'arrêta, et leva les yeux.

Il était sur une place étroite, au pied d'un mur dénudé par-dessus lequel se balançaient des branches; une cloche tintait, une petite cloche de couvent, au timbre vieillot et pur. Des gamins jouaient aux billes de l'autre côté de la place; il reconnut qu'ils se disputaient, avec des mots ignobles et des jurons de charretiers.

Il recommença de marcher, perdu dans l'ombre des ruelles. Une moiteur de cave s'exhalait des pavés; lorsqu'il passait devant les fenêtres ouvertes, il entendait des gens qui parlaient dans les chambres. Il marchait sans lever les yeux, le front penché, les pieds lourds.

La nuit venait. Un allumeur en blouse le croisa; au bout de la longue perche qu'il portait sur l'épaule, une petite étoile clignotait, blafarde, dans le soir. Et puis une femme chanta, au fond d'une ruelle que traversait une clarté rose. Il murmura : « En voilà une autre qui chante »; et tourna le dos à la ruelle. Maintenant il sentait sa fatigue : sa fatigue pesait sur sa nuque, sur ses reins et sur ses genoux; sa fatigue pesait jusque dans ses os. Encore une fois, il croisa l'allumeur en blouse; au bout de la longue perche, l'étoile clignotait, plus vive, dans la ténèbre grandissante : un quinquet brilla, balancé au milieu d'une corde.

Et Rémi le reconnut; et il dit : « C'est un des miens. » La ruelle de l'*Ave Maria* s'enfonçait, noire, au-dessous de lui. Il s'y laissa descendre, traîné par son affreuse fatigue. Comme il atteignait le portail, une ombre le frôla, trottinant le long du mur.

— Hé! bonsoir, monsieur Baudin!

C'était la mère Ratignier. Elle se tenait devant lui, petite, informe, enveloppée de hardes brouillées; son haleine sifflait dans sa gorge; Rémi crut voir qu'elle lui souriait.

— On vient de faire un tour? Un petit tour dans le quartier?

Il répondit avec politesse :

— Oui, madame Ratignier.

Il la regardait, songeant à la misère de ce vieux corps malade, aux ulcères variqueux, aux rhumatismes déformants dont la vieille femme aimait se plaindre. « Et c'est peut-être toi, pauvre, qui as écrit la lettre anonyme... »

Il avait envie de se pencher vers elle, de murmurer à son oreille, doucement, affectueusement : « Si tu étais morte, hein!... Est-ce que tu ne voudrais pas être morte? »

— Allons, bonsoir, monsieur Baudin! — dit la vieille.

— Bonsoir, madame Ratignier.

Il pénétra sous le portail, et gravit son escalier, en halant

du bras sur la rampe. A chaque marche, les clous de ses souliers raclaient durement la barre de fer.

III

Ils en avaient parlé longtemps, de ce dimanche à la campagne. On partirait de bon matin, à la fraîche, tous les quatre : car on emmènerait Désiré. Bertille n'avait voulu le confier à personne; et puis, vraiment, est-ce qu'on aurait le cœur de l'abandonner, ce pauvret, lorsqu'on allait se donner du plaisir? Sans compter, Dieu merci, qu'il était assez beau pour qu'on n'eût pas à rougir de lui!... Emmanuel et Rémi porteraient les deux paniers, jusqu'au Martroi; au Martroi, on louerait une voiture : ça coûterait ce que ça coûterait, on ne regardait pas à la dépense. Dommage seulement que les pavés gras de la rue fussent si traîtres aux pieds des chevaux, et qu'ainsi la voiture ne pût venir les prendre, devant la porte.

Où irait-on? D'abord, on avait parlé de Sarran, puis de Semoy et de la forêt, puis de Combleux et du canal. Mais la forêt terrifiait Bertille; elle en avait une peur vague, ancestrale : fille du Val aux arbres clairsemés, elle se rappelait peut-être, sans le dire, des histoires de garous et de fadettes chuchotées près de sa *berce*, les soirs d'hiver, aux veillées. Et quand on avait parlé de Combleux, Rémi avait dit non tout sec, en refusant de donner ses raisons : un caprice encore, une lubie d' « original »... On n'avait pas idée comme il devenait original, depuis le dernier printemps.

Olivet alors, et les bords du Loiret? Mais de quel côté? Pas du côté des sources, avait décidé Emmanuel : il connaissait; on ne pouvait pas dire que ce n'était pas « un joli endroit »; mais les sources étaient dans un parc, dans une propriété privée : on n'y serait pas à l'aise, pas chez soi, enfin... Le mieux serait d'aller à l'opposé, vers Saint-Hilaire et les moulins : l'endroit était aussi joli, et l'on ne serait pas en peine d'y trouver un coin à l'ombre, pour déballer les provisions. On pourrait même emporter des lignes, et prendre une friture de gardons « Hein, Rémi? Une friture de gar-

dons? »... Il avait bien voulu; ses yeux s'étaient même éclairés, un instant; et il avait couru sur le quai, au *Martin pêcheur*, pour y acheter l'attirail qu'il fallait.

La veille, on avait passé une bonne soirée. Il ferait beau le lendemain, c'était sûr : la mère Ratignier l'avait juré, sur la foi du marchand de mouron; car les petites fleurs blanches s'épanouissaient tant qu'elles pouvaient; et chacun sait que les fleurs de mouron, qui sont le *baromètre du pauvre homme*, se ferment lorsque menace la pluie. Tout était prêt : les bottes de radis roses, le beurre, les tranches de galantine, les bouteilles de *Graves supérieur*, achetées seize sous chacune chez un traiteur de la rue Saint-Côme, le quasi de veau froid et le poulet rôti.

Bien vite, ce matin, Bertille avait sauté du lit. Les volets avaient claqué contre le mur : un ciel soyeux et frais s'éployait par-dessus les toits. « Rémi! Rémi! On aura beau temps! » En un tourne-main, elle avait passé sur sa chemise un jupon et une camisole, s'était coiffée, débarbouillée, chaussée; puis elle avait levé Désiré.

Elle l'habillait avec minutie, lui lissait les cheveux, de ses doigts humectés de salive, pour faire boucler son accroche-cœur. Désiré, grave, se laissait faire, louchait sur son col de dentelle, se rengorgeait aux extases de sa mère, aux compliments puérils qu'elle mêlait à ses baisers.

Emmanuel poussa la porte : il venait voir où ils en étaient. Lui était prêt depuis belle lurette, les cheveux miroitants, le menton haut sur sa cravate, la taille serrée dans sa redingote, le pantalon tiré par les sous-pieds.

— Une toute petite minute, Emmanuel : juste ma robe à passer... Voyez donc Désiré, s'il est beau!

Emmanuel admira Désiré, admira la robe de Bertille, une robe de percale rose à volants innombrables, étalée au dossier d'un fauteuil. Mais tout à coup, s'étant retourné :

— Par exemple! — s'écria-t-il. — C'est comme ça que tu t'apprêtes?... Ça ne fait rien, madame Bertille, vous auriez pu lui secouer les puces, au patron!

Elle n'en revenait pas : voilà qu'il était encore au lit, ce monstre d'homme! Et il n'avait pas seulement dit « ouf! » Il avait bien pris garde de ne pas bouger, de crainte qu'elle

l'aperçût, allongé tranquille sous les draps, pendant qu'elle se remuait les sangs, qu'elle avait l'œil partout à la fois!

— Eh bien, Rémi?

Il ne disait rien, étendu sur le dos, le regard au plafond, l'air ailleurs.

— Eh bien, Rémi?

Il se tourna sur le côté; et, la voix dolente :

— Je ne suis pas trop bien, Bertille...

Ce fut une consternation. Emmanuel marchait en rond dans la chambre, trop suffoqué pour prononcer un mot. Bertille restait debout, immobile, les bras ballants et la bouche entr'ouverte.

— Qu'est-ce que tu as? — dit-elle enfin. — Tu n'es pas malade, tout de même?

Il répéta :

— Je ne suis pas trop bien.

Sans plus bouger, de la même voix dolente, il expliquait : Ça l'avait pris à pointe d'aube, aussi raide qu'un coup de bâton; ça le tenait dans tout le corps, surtout dans la tête et les jambes... Il ne fallait pas s'inquiéter : une simple *lourdelle*, et qui l'aurait quitté demain.

— Allons, bon! — dit Bertille.

Elle regarda la belle robe rose étalée sur le fauteuil, la redingote d'Emmanuel, l'accroche-cœur de Désiré; et brusquement, elle éclata :

— Celui-là! Non, celui-là!... Ah tiens, tu n'en fais jamais d'autres!

— C'est peut-être de ma faute, Bertille, — dit-il avec un sourire.

Ce calme et ce sourire achevèrent de l'exaspérer :

— Croyez-vous, croyez-vous, Emmanuel! voilà plus de sept ans que nous sommes mariés : et jamais il n'a été malade, jamais, jamais, jamais! En sept ans!... Et juste aujourd'hui... Et juste parce que nous devons... Ah! quel homme!

Emmanuel s'était ressaisi; étendant le bras, il fit pivoter une chaise, tomba dessus à califourchon et, posément :

— Mais qui nous empêche de partir sans lui?... Hein, Rémi, qui nous empêche de partir sans toi?

— Mais personne, — dit Rémi.

— Enfin, voyons, nous ne sommes pas tous malades!... Alors, parce qu'il est malade, nous allons tous prendre médecine? Bien sûr, si ça devait le guérir... Mais ça ne lui ferait chaud ni froid. Pas vrai, Rémi?

— Tu as rudement raison, — dit Rémi.

— Et même, — reprit Emmanuel, — je serais bien trompé s'il ne nous disait tout le premier : « Allez donc voir à Saint-Hilaire, si j'y suis! » Il pensera à nous toute la journée, comprenez-vous : « Les voilà qui montent en voiture... Les voilà au bord de l'eau... Les voilà qui mangent le poulet... Voilà Emmanuel qui pêche un gardon... » Et ainsi de suite, d'une heure à une autre, jusqu'au soir. Il nous saura contents; il en aura contentement; et ce sera la meilleure médecine : nous le trouverons sur pied, quand nous rentrerons à la nuit. Pas vrai, Rémi?

— Je pense pareil à toi, — dit Rémi.

Il s'était appuyé sur le coude; il les regardait l'un après l'autre, avec le même indéfinissable sourire. Bertille était toujours au milieu de la chambre; incertaine, elle répétait à mi-voix : « Mon Dieu, comme c'est contrariant... Mon Dieu, comme c'est contrariant... »

Alors, il l'encouragea : « La belle affaire, s'il restait à la maison! Dirait-on pas qu'il allait mourir! Ça n'était rien, rien du tout... Ils pouvaient partir, il leur souhaitait de bien s'amuser. »

— Mais comment feras-tu, tout seul? Qui préparera ton manger?

Il se mit à rire :

— Laisse donc! J'avais bien l'habitude, dans les temps.

Et il ajouta, avec un peu d'impatience :

— C'est fini, allons! Passe vite ta robe... Allez-vous-en.

Dix minutes plus tard, ils partaient. Soulevé hors de la couche, il écouta leurs pas descendre l'escalier. La grande porte battit; il se leva d'un saut, et courut, pieds nus, à la fenêtre.

Ils s'en allaient, dans leurs beaux habits des dimanches. Emmanuel marchait le premier, les deux paniers au bout des bras; Bertille, derrière lui, tenait Désiré par la main. Ils disparurent très vite, vers le haut de la ruelle.

Alors il s'étira, lentement, longuement, de toutes ses fibres; une brume voluptueuse et chaude lui mouilla les yeux; son sang courut, rapide, comme dans l'allégresse d'une victoire : il était seul, seul pour la longue journée; il avait gagné d'être seul!

« Cela » lui était venu tout d'un coup, en effet, pendant qu'il regardait l'aube pâle à travers les lames des persiennes : une *lourdelle* d'abord, comme il avait dit, un grand poids dans la poitrine, toute la journée qui, d'avance, pesait sur son cœur, à l'étouffer. Il avait refermé les yeux, pour essayer de dormir encore : « Je vais dormir; ça va passer. » Mais le sommeil n'était pas venu, à cause de ce poids si lourd, qui restait là, qui ne voulait pas s'en aller. A son côté, Bertille dormait; elle respirait d'un souffle égal, la gorge doucement soulevée; elle gardait jusque dans son repos un visage satisfait et paisible... Elle allait s'éveiller bientôt; elle pousserait les volets, qui claqueraient contre le mur; elle lui crierait qu'il faisait beau temps.

Il regardait, entre les lames des persiennes, la lueur du jour grandir et rayonner. Il ne fermait plus les yeux. Ce n'était pas le soleil qui dansait à la fenêtre : il n'était pas l'heure encore; mais les rais de clarté qui entraient dans la chambre, pâles, presque bleuâtres, avaient pourtant, là-haut, frôlé la splendeur du soleil : il leur en restait une vigueur légère, un vif bondissement de jeunesse, que l'ombre énorme de la ruelle n'avait pu briser tout à fait. Par-dessus le corps de Bertille, ses regards suivaient les jeux de la lumière; il en oubliait la journée prochaine; il ne sentait plus son accablement. Même, quelque chose d'ingénu se levait en son âme, une claire fraîcheur d'autrefois, si lointaine, depuis si longtemps perdue, qu'il en jouissait avec ravissement, comme d'une exquise nouvelleté.

Et Bertille s'était levée; et tout s'était passé comme il l'avait prévu. Il n'avait pas bougé; il n'avait pas ouvert la bouche; il était resté au lit sans penser à rien, très loin seulement, comme étranger... « Eh bien, Rémi? » Bertille l'avait appelé, une fois, puis une autre fois; la seconde fois seulement, il avait été sûr qu'elle venait de l'appeler. Et c'est à ce moment qu'il s'était décidé, dans le temps même

qu'il lui répondait : il était malade; il ne pouvait les accompagner.

Il n'avait pas menti : en vérité, il ne pouvait pas. Il ne voyait rien au delà de cette certitude; elle s'imposait à lui, éclatante comme la lumière du jour : « Il faut qu'ils s'en aillent sans moi; il faut que je reste seul... »

Il était seul, dans la maison silencieuse. La cour était vide; la remise était vide; il ne passait personne dans la ruelle. Joyeux, il revêtit ses hardes de travail, ses souliers ferrés, sa cotte de toile rude, son bourgeron usé aux coudes. Il ne savait comment il occuperait sa journée : il n'avait pas eu le loisir d'y songer. Et maintenant qu'il le pouvait, il n'y songeait pas davantage. C'était assez qu'il sentît la journée devant lui, sous sa main, close encore, mais gonflée de promesses clémentes.

Sans hâte, il prépara un bol de café noir, tailla une tranche de pain très longue, et se mit à manger, assis de biais devant la table. Il mangeait avec lenteur, à la façon des paysans; il tenait ses yeux fixés à terre, le regard vague et doux comme celui d'un bœuf qui rumine. Lorsqu'il eut achevé, il recueillit les miettes au creux de sa paume, soigneusement, et se les lança dans la bouche. Puis il marcha droit vers l'armoire, fouilla sans hésiter derrière les piles de linge, et revint s'asseoir près de la fenêtre, avec un livre dans les mains.

Il ouvrit le livre, au hasard : les feuillets avaient jauni; des pointes de rouille les piquaient çà et là. Il lut :

> Ma blonde jeune fille, où courez-vous si belle,
> Sous le soleil de juin sans voile et sans ombrelle,
> Glissant comme un oiseau de sillon en sillon?

Un sourire effleura ses traits. Il tourna quelques pages, et lut :

> Parmi ces champs déserts, bergerette isolée,
> Qui gardes tes brebis au bord de la vallée
> Et files en chantant à l'ombre d'un buisson...

Souriant toujours, encore une fois il tourna les pages. Et il les retrouva toutes, Zélis, Elma, Célestine et Clarisse, Jeanne et Jeannette, et Zulmé l'Africaine, et la noble Ingelmonde, « rose blanche », fille du sombre Tho-Kéven.

« Espérance d'amour! Bonheur pur... » Elles passaient, apparitions naïves, avec des grâces surannées; elles abandonnaient au vent « les ondes de leurs cheveux blonds »; leur cou nu avait « la blancheur du lait », leurs épaules, entrevues sous un voile, « la suave fraîcheur des lis ». Comme elles avaient dormi longtemps, aux pages du livre délaissé!

Il lisait toujours, de çà, de là, sans s'arrêter jamais. Des mots le frappaient au passage, le secouaient tout entier d'émotions bouleversantes. Il lisait : « Le présent, comme un nuage épais, m'enveloppe... » Il lisait : « Cet aujourd'hui glacé qui n'a plus d'avenir... » Et puis une strophe s'éployait soudain, le soulevait, dormeur, les sens baignés de mollesse heureuse :

Et tout cela se mêle à ma vue indolente;
Je crois voir s'approcher, s'éloigner l'horizon,
Tout mouvoir, tout voler; et je sens le gazon
Me bercer, m'emporter dans une course lente...

Il retrouva la Loire, blanche et nacrée sous les brumes de l'aube, opaline et pure aux dernières lueurs du crépuscule. Il l'écouta murmurante, froncée de moires fugaces et bleues; il l'écouta, comblant la nuit de sa large et « grave harmonie »: une nuit douce; « une nuit où l'air tiède, effleurant le visage, — nous semble les baisers de ceux qu'on ne voit plus... »

Devant ses yeux, les lignes se brouillèrent. Il lui sembla que les douelles résonnaient, à grands coups bondissants et forts, que les douelles chantaient leur ancienne chanson, sous la batte du bon tonnelier. Et lui aussi chantait, en frappant sur les douves sonores, la vieille chanson des rives de Loire, le refrain des chalands, des cabanes et des toues qui cheminent sur le fleuve, de Roanne à la mer :

Vive la Loire et sa marine!
Sur terre il n'est rien de pareil:
En route au lever du soleil,
Vive la Loire et sa marine!

« Loire chérie... », disait-il. Et Rémi revoyait, dans la nuit tiède du souvenir, le haut front tourmenté, les lèvres glabres, un peu grandes et molles, et le pâle regard bleu auquel le sien ressemblait. Il y aurait bientôt vingt ans... Vingt ans

que son père était mort... Par le sentier du rio, un pêcheur revenait vers Portvieux : sa gaule flexible ondulait sur les rauches; sa boîte de châtaignier pesait à son épaule, pleine de chevesnes palpitants encore, flancs dorés, rouges nageoires sur la couche d'herbe fraîche. Il était las, en mal de sa maison déserte; et son cœur était lourd. Mais bientôt il souriait, songeant que la cabane du père Jude était proche, et que le père Jude l'aimait.

« Donne ton épaule, mon Rémi. Nous allons nous asseoir au bord de la Loire. » Sa blouse blanche l'enveloppait tout entier; il rejetait loin sur sa nuque son feutre brun aux larges bords. Il lui montrait la Loire glissant dans ses berges sinueuses, et lui disait : « N'est-ce pas que ceci est vrai? » Il lui disait encore, avec quelle ferveur profonde : « J'aime la Loire... » Grèves de Loire, galets roux, rauches sifflantes aux pointes fines, mouilles glauques, vives ablettes d'argent... La Loire s'animait, fabuleuse, aux paroles du vieux sauvage; la voix tremblante d'amour, il murmurait : « Sois la Loire. » Et la Loire, alors, était la Loire.

Le livre avait glissé sur les genoux de Rémi; un feuillet retomba, dans un frôlement léger. Il abaissa les yeux, et recommença de lire.

C'était un poème très simple, qui chantait l'Arbre de Marmin. Il se dressait « au détour de l'eau bleue », vieux peuplier géant, dont la cime arrondie semblait une nuée sur l'horizon. Et les hommes passaient; et la pluie mouillait les feuilles du peuplier, et ses feuilles frémissaient au soleil, et ses fortes racines plongeaient dans l'humus séculaire, profondément. Pauvres hommes aux vaines tendresses!... Pauvres hommes qui s'en allaient...

Les yeux de Rémi s'agrandirent; son cœur s'ouvrit, comme une blessure. Et les mots entraient dans son cœur : « La côte au flanc croulant... La muraille au soleil où se joue le lézard... Le sec chardon qui vole, semant sa graine aux caprices du vent... » A chaque image il tressaillait, frappé d'une blessure nouvelle; toutes le frappaient à la même place, avec la même violence implacable et sereine. Les bras inertes, il leur offrait son cœur douloureux : « Vous voyez bien, chardons de l'Herbe Verte, que je ne me défends pas... Vieilles murailles du

Château, lézards gris des pierres au soleil, faites de moi ce que vous voudrez... » Les images s'acharnaient, plus violentes. Il s'abandonnait à leurs coups; il essayait de lire encore...

Quelques mots encore; les plus simples; les derniers :

J'aimais pourtant ces eaux, ce ciel, cette campagne;
Comment ai-je pu les quitter?

Il s'était levé, la face toute blanche, les mains glacées. Les battements de son cœur résonnaient à chocs lourds, dans le grand silence de la chambre : il n'était plus qu'un cœur qui battait. Il murmura, saisi d'une brusque épouvante : « Qu'est-ce que j'ai donc? Est-ce que je suis en train de faire un mauvais coup? Est-ce que je suis un vaurien? » Il demeurait debout, épiant le silence des murs : la maison était vide; il ne passait personne dans la ruelle.

Alors il revint à l'armoire. Il y prit un grand mouchoir, et le déploya sur la table. Il pénétra dans la cuisine, monta sur une chaise, et décrocha du mur un carton noirci de fumée; on distinguait encore, dans le haut, de grosses lettres calligraphiées : *Maximes Phylosophiques.*

Par-dessus le livre, il posa le Tableau de Maximes, replia sur eux les cornes du mouchoir, les fixa de quelques épingles. Et quand ce fut achevé, il épia de nouveau le silence.

Son cœur battait toujours, avec la même force effrayante; la même pâleur couvrait son visage; le même froid lui glaçait les mains. Il reprit le mouchoir, et le glissa sous son bourgeron. Il traversa la chambre, très vite, en marchant sur la pointe des pieds; il traversa la cuisine obscure, ouvrit la porte du palier, et la referma derrière lui. Comme il descendait l'escalier, une marche craqua dans son dos, brutalement. Il s'arrêta, et dit à haute voix : « Qui est-ce qui court? » Personne... Le silence refluait. Il acheva de descendre, sans bruit.

IV

L'horloge de l'église sonna trois heures. Sur la place du port, devant la colonne de pierre noire, deux vieux fumaient leur pipe à l'ombre des marronniers. Rémi s'était assis du

côté du soleil, sur le banc opposé à celui des deux vieux; il ne voyait que leurs profils rasés, et leurs mentons bavards, qui s'agitaient.

Plus loin qu'eux, le soleil frappait en plein deux pignons jumeaux, crépis à neuf, d'une blancheur qui blessait les yeux. Sur le pignon de droite, l'enseigne de Jean Fouache s'étalait, repeinte, en lettres noires énormes soulignées d'un trait rouge : *Au Bon Coin.* Mais la branche de genévrier qui pendait sur le seuil, dépouillée, fanée, roussie, était sûrement la même qu'autrefois.

Devant l'autre pignon, des verveux séchaient sur le trottoir; une botte d'osier se tenait debout contre la porte à claire-voie, dans l'angle du mur. Il faisait chaud; des buveurs, chez Jean Fouache, cognaient leurs verres.

Rémi regardait sa maison, qui était à présent la maison du grand Barolet. Il le savait; le père Jude le lui avait dit, le dernier soir, près du brasier qui s'éteignait. Il n'en avait pas eu d'amertume : il fallait bien que la maison fût à quelqu'un, puisque Rémi l'avait quittée.

A cette heure, Barolet devait boire chez Jean Fouache. Il aimait s'attabler *Au Bon Coin,* chaque dimanche; c'était dimanche : sûr qu'il trinquait chez Jean, à son plaisir. « Lui, au moins... » se disait Rémi. Il ne lui en voulait pas d'être le maître en son ancien logis. Autant valait lui qu'un autre; et mieux qu'un autre, même : car ses grandes mains robustes, et qui ne lâchaient point ce qu'elles voulaient tenir, avaient été propices à la maison. A voir le pignon blanc éclairé du soleil, il éprouvait comme une humble fierté. S'il rencontrait Barolet, tout à l'heure, il n'aurait point de honte à lui dire merci.

Il le verrait; mais pas chez Jean, devant le monde. Il s'arrangerait pour l'aborder, le soir venu, quelque part au bord de l'eau : « Comment va la pêche, Barolet?... Je suis venu te souhaiter le bonjour. » Que dirait-il, le grand Arsène? Que ferait-il lorsqu'il reconnaîtrait Rémi?

Et si Rémi ajoutait, par hasard, comme une chose très simple à quoi il penserait tout à coup : « As-tu besoin d'un compagnon, des fois, pour la prochaine campagne aux aloses? » que répondrait le pêcheur de Guinand?

C'est une chose très simple, le long des sentiers minces qui s'accrochent à mi-pente, et se glissent sous les ronces, au clapotis lointain du flot; c'est une chose très simple, à Gabereau, sous l'ombre ronde du vieux cerisier, à la place même où chaque hiver, depuis des ans et des ans, les Moncelon plantent sur la rive les premiers pieux de leur barrage. On regarde la Loire couler au bord du pré, les mottes d'herbe pendantes sur la terre fauve des criques; et l'on se dit, sans même y songer : « Si j'allais m'offrir chez Arsène, pour la prochaine campagne aux aloses? »

La tête dans les mains, Rémi songeait. Quelque temps, il resta sans bouger; puis, relevant les yeux, il regarda, devant la maison, les verveux qui séchaient, la botte d'osier debout contre la porte.

Les deux bonshommes bavardaient toujours : deux vieux de l'hospice, bien sûr; mais lesquels?... Chez Jean Fouache, de gros rires roulaient, parmi les chocs tintants des verres.

Rémi quitta son banc et marcha vers le pont : à quoi bon réfléchir encore? A quoi bon se rappeler?... Il écoutait, au-dessus de chaque pile, le bruit d'étrave des pierres dans le courant; mais il passait sans s'arrêter, très vite, allant droit son chemin : venait-il pas de musarder en route? Il était temps de regagner les minutes perdues.

Lorsqu'il eut descendu les marches de la culée, une grande paix était en lui. Il n'y avait, devant ses pas, que le sentier des rauches; et tout au bout, bleus et légers dans l'air dansant, les acacias du rio.

Et c'était bien, cette fois, la plus simple des choses : il arriverait devant la cabane; il appuierait ses mains au cadre de la porte; il crierait : « Bonsoir, mon père Jude! »

Il arriva devant la cabane. La porte en était grande ouverte. Les mottes de gazon, le long du toit, dessinaient une frange de lumière. Il planait sur les champs un murmure monotone et vibrant, la chanson de l'air au soleil.

— Vous êtes là, mon père Jude?

Il n'y avait personne. Et Rémi eut un sourire : « C'est toujours même aventure; il n'est jamais chez lui lorsque je viens le voir... » La meule était à gauche, à la place accoutumée; il l'effleura du doigt, et fut surpris de la sentir très

sèche, d'une sécheresse aride, et comme souffrante. L'auge était sèche aussi, quatre planches grises et poussiéreuses.

« C'est qu'il est vieux, se dit-il. La pédale fatigue ses vieilles jambes... Elle ne serait point rude aux miennes, si je l'aidais. » Il respira, quêtant l'odeur ancienne, l'aigre odeur de suie qui rôdait sous les branches du toit. Il ne la retrouvait plus : rien qu'une odeur de terre et d'herbe chaude. « Bah! songea-t-il. L'été brûle : est-ce que je veux le faire griller dans sa maison? » Pourtant, une pensée lui vint : « Il lui faut bien du feu, pour que cuise sa *pitance*; » mais dans l'instant il l'écarta : « C'est dehors qu'il fait sa cuisine. »

Il n'éprouvait nulle inquiétude; tout lui semblait naturel et très simple. Depuis qu'il avait traversé le pont, une grande sérénité l'accompagnait : elle était sur lui, magnifique, comme l'ardente lumière sur les champs. Dehors, il chercha dans les herbes les pierres plates d'un foyer en plein vent. Il allait à pas flâneurs, sûr d'apercevoir, tout à coup, le rond de cendres fines autour des pierres calcinées.

Il cherchait encore, qu'il entendit marcher sur le chemin : quelqu'un venait, un jeune gars, semblait-il, très jeune, même, tant son allure était joyeuse et vive. Rémi eut un mouvement d'humeur : « Qu'il me parle, celui-là! Il verra comme je lui répondrai! » Le gars approchait, les yeux rieurs, une houssine feuillue à la main : il s'en fouettait les jambes en marchant, ou bien il cinglait au passage les tiges sveltes des tanaisies, faisait voler leurs fleurs éclatantes, comme une pluie de piécettes d'or. Il aperçut Rémi, et lui cria :

— Salut!

— Salut! — dit Rémi.

Il s'était ravisé : le gars devait venir d'Ouvrouer, ou bien d'une ferme des *Vallées*. Peut-être avait-il rencontré le père Jude, par là-bas.

— Hé donc, gars! — appela-t-il.

— A vot'e service, — dit l'autre.

Il riait toujours, la face rouge et poupine. Il avait de petits yeux clairs, des yeux candides et sans malice; quelques poils jaunes duvetaient ses grosses lèvres mouillées : il pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans.

— Beau soleil? — dit Rémi.

— Oui bien, — dit le gars. — Les jeunesses auront chaud, à danser le quadrille!

— Tu vas danser?

— Oui bien!

— C'est donc jour d'assemblée?

— Dame!

Les yeux du rustre clignotèrent, méfiants. Il regarda de biais cet inconnu aux souliers poudreux : quelque « trimardeur », sans doute, et qui ne « marquait » pas bien.

— Vous n'êtes pas du pays? — demanda-t-il.

— Non, — dit Rémi.

Le gars fit un pas de côté :

— Laissez, que je m'en aille au bourg.

Mais Rémi, des épaules, lui barrait le passage :

— Tu es du pays, toi?

— Faut crouère.

— Alors tu le connais, l'homme qui demeure dans cette cabane?

— Le vieux du rio?

— Je n'en sais rien... L'homme qui demeure dans cette cabane.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? — dit le gars.

— Tu le connais? — répéta Rémi.

— Des fouès...

— Et tu l'as rencontré?

— Des fouès...

— Aujourd'hui?

Le paysan se mit à rire :

— Malin! — dit-il. — Depuis trois ans qu'il est crevé...

Il obliqua de l'autre côté, passa derrière Rémi, et se sauva, presque courant.

Rémi l'avait laissé aller. Il le vit tout à coup, déjà loin, et se mit à courir derrière lui :

— Arrête!... Arrête donc!

— Et galope voir! — défia le gars.

Il gagnait de l'avance, en se jouant. De loin en loin il s'arrêtait, criait une moquerie à tue-tête, et recommençait à courir.

— Écoute... Écoute... — haletait Rémi.

L'autre prenait peur, à la longue. Il ramassa des cailloux dans l'ornière, se planta au milieu du chemin, menaçant :

— Avance encore!

Rémi continua d'avancer : une première pierre vola, en ronflant.

— Guette les autres! Je te ferai manger la terre!

Rémi fit encore quelques pas : une seconde pierre l'atteignit à l'épaule.

— Porte celle-là au vieux du rio! Et guette les autres, sorcier du diable!... La male fièvre te serre! Le feu du Bon Dieu t'écrase!... Tu crèveras! Tu crèveras aussi!

Rémi serra les poings, et courut de toutes ses forces : la troisième pierre le heurta en plein front. Il chancela, étourdi, tendit les bras, et tomba sur un genou. Ses oreilles sonnaient, une branle de grosses cloches bourdonnantes, à travers quoi il entendait pourtant le rire lointain du paysan, et les mots qu'il criait, comme du profond d'un songe :

— Pareil à l'autre, on te trouvera... Crevé depuis huit jours!... Les yeux mangés, les joues mangées par les bêtes des champs...

La voix s'éloigna davantage. Rémi porta la main à son front : son sang coulait, poisseux et chaud. Il se remit debout, et descendit à la Loire.

Le même vaste murmure vibrait sur les champs déserts, emplissait de vertige sa tête brûlante et lourde. Il traversa les rauches : et les rauches s'ouvrirent devant lui, fraîches, avec un lent sifflement.

Il trempa son mouchoir dans l'eau, et baigna son front meurtri. Des gouttelettes retombaient, rosâtres, entraînées par le courant. Chaque fois qu'il se penchait, il voyait son image trembler sur les galets du fond.

Son sang ne coulait plus : ce n'était rien, ce caillou qui l'avait frappé. Il tordait son mouchoir, et regardait les traînées roses s'en aller au fil de l'eau. Du côté de Port-vieux, parfois, des notes claires sautillaient sur les toits, retombaient à la Loire et glissaient vers le rio : ce n'était rien; le piston du ménétrier, là-bas, qui menait le quadrille.

Il remonta sur la berge, chercha l'abri d'une touffe d'osier, retira ses vêtements et mit une grosse pierre par-dessus.

Lorsqu'il fut nu, il entra dans l'eau. Elle coulait, glauque, avec des remous profonds. Il y plongeait jusqu'à la poitrine; son corps, soulevé par cette grande force douce, s'allégeait de plus en plus; sous ses orteils, des graviers roulaient. Il saisit une poignée de rauches, se laissa perdre pied : et il flotta, comme une chose légère.

Sous le soleil déjà bas, les vaguelettes dansaient à courtes flammes. Tout près, au bord du remous, l'eau *vive* tournoyait, clapotante. Il flottait, le poing lié aux rauches, avec l'abandon souple d'une algue. Il était bien; la blessure de son front ne le faisait plus souffrir.

Et les minutes coulaient; et le soleil baissait davantage. Une brise molle effleura les pointes fines des rauches; l'air fraîchissait aux approches du soir.

Alors il raidit son bras, retrouva, d'un coup de reins souple, l'appui solide des graviers, et lentement sortit de l'eau. Il en gardait sur tout le corps la tiède et fuyante caresse; il se vêtait, songeur, et ne sentait pas, sur son corps, le toucher las de ses vêtements.

Il se disait : « Te voilà donc... Te voilà encore, Rémi des Rauches... » Et cela lui plaisait, étrangement. Il ne pouvait pas être triste, et ne s'en étonnait point. Il se disait : « Je suis tout seul... Mais tous les autres, où sont-ils?... J'aurais pourtant voulu que ce petit devînt bon tonnelier... Tout cela, est-ce que ça compte? »

Il chaussait ses gros souliers, et se répétait à mi-voix, avec le même étrange plaisir : « Te voilà donc... » Il était là, devant la cabane du père Jude. Il revoyait, à son vouloir, la ruelle de l'*Ave Maria*, la remise et la chambre, Emmanuel qui sortait du portail, sanglé dans sa redingote neuve, les deux paniers au bout des bras. Et Bertille sortait derrière lui, tenant Désiré par la main... « Tous ces autres, où sont-ils?... » Il avait marché cinq heures, au bord de l'eau. Il s'était assis sur la place du port, près de la colonne de pierre noire; sur le trottoir, devant la maison, des verveux séchaient au soleil... Il avait pris le sentier des rauches, vers la cabane du père Jude; et Rémi des Rauches était là, vide la cabane, mort le père Jude.

Il savait bien, pourtant : un jeune gars s'en était venu,

faisant sauter sous sa houssine les fleurs rondes des tanaisies... Ce n'était rien, ce caillou qu'il lui avait lancé au front... Il lui criait que le vieux du rio était mort, qu'on l'avait trouvé mort, après huit jours, les yeux déjà rongés par les bêtes des champs... Que criais-tu, jeune gars des Vallées, qui t'en allais danser au bourg?

Rémi traversa le chemin, et gravit le tertre de gazon. Le soleil déclinait au ras de l'autre rive, derrière les arbres du Château. Le ciel et l'eau resplendissaient du même ruissellement d'or rouge; les feuilles et les branches étaient noires, sur l'opale fluide du zénith.

Il se tenait debout au seuil de la cabane, appuyé des deux mains aux rondins de la porte. Il se disait : « Je voudrais bien qu'il vienne, et qu'il me trouve devant chez lui. » Et il souriait, songeant à la joie du père Jude, si le père Jude était venu. Entre les branches et les feuilles, le ciel n'avait plus de couleur; une chauve-souris passait et repassait, de son vol titubant et velu; il entendait derrière lui, très loin, vers le pont de Portvieux, le pourchas strident des martinets autour des piles.

Et la nuit lente monta des terres. Il lui sembla, tout à coup, sentir une présence à son flanc, comme un regard posé sur lui; il se pencha, et vit à travers les branches Vénus briller sur l'horizon. « Tiens! se dit-il; c'est donc la *grosse étoile*... Il est l'heure du premier sommeil. »

Il fit un pas à reculons, et disparut dans la cabane.

MAURICE GENEVOIX

Châteauneuf-sur-Loire, 1920-1921.

UNE AME MODERNE

LE JOURNAL DE BARBELLION

En mars 1919 a paru à Londres la première édition du *Journal d'un homme déçu*, avec une préface par H. G. Wells. Le Journal était donné comme posthume et se terminait par la mort de l'auteur W. N. P. Barbellion, le 31 décembre 1917. Le nom, tout à fait inconnu, était un pseudonyme, et l'ouvrage signalé par M. Wells eut un tel succès qu'on alla jusqu'à douter de l'existence du nouvel écrivain et à supposer que M. Wells lui-même avait bien pu faire paraître sous ce nom ce qui aurait été sans aucun doute la plus extraordinaire création de sa féconde imagination. L'auteur, cependant, avait bien existé, il vivait même encore à l'époque de la publication de son Journal et put lire les premières critiques. Il ne mourut qu'en octobre 1919. Son nom véritable a été publié depuis, mais pour nous il sera toujours Barbellion [1].

Le *Journal d'un homme déçu* a été appelé le document humain le plus extraordinaire du siècle. Nous aussi, nous trouvons que ce n'est pas trop dire qu'affirmer que depuis vingt ans nous n'avons vu paraître aucune œuvre, œuvre vécue et non

1. Journal of a disappointed Man 1919.
Enjoying life and other Literary Remains 1919.
A last Diary 1920.
(London, Chatto and Windus.)

œuvre de fiction, qui éclaire aussi vivement la tragédie de l'âme moderne aux prises avec les problèmes de la vie et de la mort.

Les éditions du livre se sont succédé en Angleterre. La curiosité du public réclama autre chose de l'auteur, qui n'avait publié que des articles de zoologie et quelques essais littéraires et philosophiques. On en a rassemblé un second volume. On a publié le Journal de la dernière année. Peut-être une publication complète du Journal tenu depuis l'âge de treize ans jusqu'aux derniers mois de la vie de Barbellion est-elle impossible, mais nous ne serions pas étonnés si de nouveaux extraits en étaient donnés. Barbellion est si bien l'homme de sa génération, il exprime avec une telle intensité la passion de notre époque, le désir effréné de jouir de la vie avec l'obsession de la mort et de la misère humaine, qu'on verra probablement un jour dans cet individualiste forcené une figure aussi caractéristique du XXe siècle que Pascal l'est au XVIIe, Rousseau au XVIIIe, Amiel au XIXe.

Son livre est affreux et délicieux, il fait penser à Baudelaire, à Edgar Poe, et à Maurice de Guérin. Il est comme un désert d'intelligence, aride et subtile, avec des oasis d'humour, de sentiment, de volupté.

L'œuvre est écrite dans un ton suraigu, on l'aimera si on aime ce qui est intense et fort, on la lira jusqu'au bout si on a du courage, car elle est cruelle, on la laissera si on préfère la littérature confortable et les solutions nettes, car Barbellion n'en propose aucune, il cherche seulement en gémissant un salut impossible.

La vie moderne, en même temps que des tourments nouveaux, nous a apporté des anesthésiques de l'âme. Qu'ils soient privés des consolations qu'apportent les religions par l'agnosticisme ou par la croyance déterminée qu'il n'y a rien pour eux au delà de la mort, les modernes résolvent le plus souvent le problème en n'y pensant pas. La vie d'aujourd'hui, avec sa hâte, son absence de loisir, son mépris pour les méditations d'autrefois, arrive ainsi à se passer de toute espèce de métaphysique, même matérialiste. Elle ne fait pas oraison, même scientifique. On est stupéfait de voir combien la mort y tient peu de place.

Mais supposez une âme dévorée de la fièvre d'agir, de connaître et de jouir, et qui sent que tout va lui échapper, trop lucide pour se reposer dans le moment présent, que va nous donner dans cette âme la présence constante de l'idée de la mort, imposée continuellement par une maladie devinée d'abord, puis clairement reconnue par une intelligence de savant?

C'est ce que nous trouverons dans le *Journal d'un homme déçu* du naturaliste Barbellion. C'est l'agnostique brisé contre le mur de la prison où il est enfermé, l'incroyance, tragique comme un calvinisme où tous seraient condamnés, la mort vécue quotidiennement comme par un chrétien, dans une âme sans patience et sans renoncement parce qu'elle attend tout de ce monde. Le Moi est tout seul et sait qu'il va périr. A celui-ci cent ans de vie n'auraient pas suffi, et tout lui a été enlevé avant trente ans. Ce n'est qu'une destinée entre des millions d'autres, mais on n'oubliera plus, quand on l'aura entendu, le cri de détresse.

***

Dès l'âge de treize ans, quand il commença son Journal, Barbellion était Naturaliste. La première ligne c'est : « Je suis en train d'écrire un Essai sur la vie des insectes, mais j'ai abandonné l'idée d'écrire sur ce sujet : Comment les Chats passent leur Temps [1]. »

Les études scientifiques de Barbellion furent toujours pour lui, en même temps qu'une satisfaction intellectuelle intense, un plaisir, un amusement passionné. Les naturalistes sont chez nous le plus souvent des spécialistes, des Scarabées, comme les appelle Barbellion, qui poursuivent leur chemin et qu'on laisse à leur carrière. Avant que Fabre fût devenu un classique français, nous n'avions guère l'idée des passions et des plaisirs d'un naturaliste. Mais l'histoire naturelle a été beaucoup plutôt vulgarisée en Angleterre que chez nous. Elle a plus d'adeptes convaincus dans le grand public. Là-bas on déniche les oiseaux,

1. Barbellion fait un usage particulier des majuscules, dû en partie à ses habitudes de naturaliste. Nous reproduisons cette particularité dans nos traductions.

on capture les insectes, on herborise dès l'enfance. Chaque maison de campagne bien montée a ses livres, ses collections d'histoire naturelle. Comme on les connaît davantage, on aime plus les animaux et les plantes, on sait leurs noms et leurs habitudes. S'il est plus dénicheur, parce qu'il est collectionneur d'œufs, l'Anglais est moins tueur d'oiseaux, il aime mieux les observer, les reconnaître à leur chant. Il vit plus au grand air, aimant la pluie et le vent. Il a toute une littérature que nous ne connaissons guère, les *Nature-books*, la *Nature-poetry*, intermédiaire entre la science et la poésie, dont nous retrouvons l'influence dans les descriptions toujours si précises des grands écrivains. Poètes et romanciers anglais paraissent presque tous plus familiers avec la nature que ne le sont les auteurs français et leurs lecteurs le sont aussi. Il y a en Angleterre toute une atmosphère intellectuelle qui entoure en Barbellion, non seulement le naturaliste, mais l'amoureux de la nature; celui-ci sentait qu'il serait compris dans le pays qui a produit Richard Jefferies, pour ne citer qu'un de ces extasiés qui seraient peut-être ridicules en France, parce que nous ne savons pas assez.

Barbellion aima tout ce qui a vie; et les grands domaines de la vie, le ciel, la montagne et la mer, il les aima pour avoir vécu dès son enfance une vie presque animale dans sa passion de guetter les animaux.

A dix-sept ans il écrit :

« C'est la première fois que j'ai été sur la bruyère d'Exmoor. Ma première expérience de ces bruyères a été comme une explosion en moi, une avalanche d'idées, d'impressions et de voluptés. Je ne puis pas décrire ma vie d'aujourd'hui. Cela me prendrait trop de temps et mon esprit est comme un méandre de palpitations. J'ai tant de choses à noter que je ne puis en noter une seule. Peut-être le mieux serait-il de faire un inventaire de choses vues et entendues, puis de me fier à ma mémoire pour ajouter les détails quand à l'avenir je me reporterai à cette date. Trop de joie, comme trop de douleur, m'annihile, tout simplement. Cela blesse mon organisme. C'est trop. J'essaierai d'oublier tout cela aussi vite que possible de manière à pouvoir me remettre à collectionner des œufs et à guetter des oiseaux en observateur calme et sans

passion. Et cependant, ces chères vieilles collines ! Comme je les aime ! Je ne puis pas les laisser sans un mot d'amitié. J'aimerais être un berger ! »

Ici, il résiste encore à sa passion dans le désir juvénile d'être un savant austère, plus tard il deviendra un mystique de la Nature, plongé sans scrupules dans une contemplation bienheureuse quand il entrevoit la Vie à travers les brins d'herbe, comme un simple poète, dans ce passage qu'il a intitulé :

Le printemps dans les bois.

« Parmi les jeunes taillis de Chênes nous semblions enveloppés comme dans un nuage de couleur verte. Les grandes herbes vertes faisaient des traits de lumière verte sur la jeune verdure des Chênes et des gouttes de soleil n'arrivaient que par endroits à percer le feuillage. Des troupes de campanules bleues, toujours balancées, poussaient par places au milieu de l'herbe. Au-dessus de nos têtes, dans les Chênes, j'entendais les murmures secrets des feuilles, ces petits bruits qui ne font pas de bruit. Les oiseaux, les arbres et les fleurs avaient leur secret, leur mystère, comme une maternité future, qui attend. Toutes les choses vivantes complotaient ensemble, travaillant à la même grande œuvre. Hors du bois, dans les prairies ensoleillées, il y avait une autre atmosphère. Là, tout était gai, vif, irresponsable. Le ruisseau bavardait comme une pensionnaire étourdie. Les Soucis d'eau avaient mis leurs chapeaux d'un jaune de flamme pour aller au soleil et jouaient à faire des rondes... »

En même temps qu'il sentait la nature comme un artiste, il mettait la même passion à la comprendre en savant. La dissection, l'analyse, au propre comme au figuré, furent la moitié de la vie de Barbellion. Il possédait une double nature et il en avait conscience, ce qui compliquait encore sa personnalité. Jamais il n'a renoncé à sentir la beauté ni à connaître la vérité de l'être ou du sentiment.

« Quoique ce soit un beau résultat que d'avoir ajouté une once, un rien à la somme du savoir humain il est plus beau encore d'y avoir ajouté une pensée. Ce qui vaudrait le mieux pour un homme c'est essayer d'être à la fois poète et natura-

liste, ne pas être trop naturaliste pour ne pas laisser échapper la beauté des choses, ou trop poète et manquer ainsi à les comprendre ou même à percevoir ces beautés cachées qui ne se révèlent qu'à l'observation attentive. »

Aussi l'anatomie d'un Mollusque, d'un Oursin, le plonge dans les mêmes extases que la vue des oiseaux et des fleurs. Comme un véritable savant, rien ne l'ennuie, rien ne le rebute et le dégoût lui est inconnu. Il regrette seulement de n'avoir pas des yeux qui lui permettent de lire ou d'observer, de disséquer sans interruption. Il avait la patience, l'adresse dans les préparations, l'endurance dans les séances d'observation, le long des estuaires maritimes où il allait guetter les oiseaux de mer et d'où il revenait couvert de boue, dans les mines abandonnées où il risquait de se perdre en cherchant à surprendre les chauves-souris. Il était véritablement un professionnel à l'âge où l'on est encore un écolier et il avait tout appris seul, à ses moments perdus Pour aider sa famille à vivre il était forcé à seize ans de se faire reporter sténographe dans la petite feuille de province où son père était rédacteur, il était obligé à renoncer à faire de la science sa carrière. Les revues spéciales accueillirent de très bonne heure ses observations d'histoire naturelle, parfois il eut des correspondants, des visiteurs qui vinrent le consulter et s'étonnèrent de voir qu'il n'était qu'un enfant. Mais cet enfant n'avait jamais eu qu'une ambition, être un grand ou au moins un savant naturaliste. Dévoré d'ambition, il croyait comme ses maîtres qu'il avait devant lui une brillante carrière s'il pouvait seulement travailler dans un entourage scientifique. Sa foi en lui-même était ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans sa personnalité. Elle s'impose, il nous fait partager continuellement sa pensée : quel génie va périr. Il n'y a pas à dissimuler que dès sa première jeunesse son égotisme est entier. Quoiqu'il ait dû sacrifier son Moi à sa famille, cela n'a jamais été sans une impression d'être diminué, sans compensation, parce que rien ne pouvait valoir le développement d'une personnalité comme la sienne.

Il n'a rien du reste de l'égoïsme satisfait. S'il est pressé, c'est qu'il va mourir, il l'a toujours cru. De très bonne heure, il connut la souffrance physique. Des palpitations, des inter-

mittences du cœur lui faisaient croire, comme à beaucoup de jeunes gens, que sa vie était menacée. Il était né avec un lourd fardeau sur les épaules, pas de santé et point de fortune.

« Je réfléchissais aujourd'hui que je suis en somme un mortel bien mécontent de son sort. J'ai des accès de la manie que j'appelle : A quoi bon toutes choses? Je me demande incessamment jusqu'à ce que la répétition de la question m'épuise : A quoi bon courir la campagne en naturaliste, à quoi bon travailler si dur? Comment tout cela finira-t-il? cela me mènera-t-il à quelque chose? »

Ceci a été écrit à quinze ans, et qu'un homme présentant d'aussi bonne heure des symptômes d'usure nerveuse ait pu arracher à sa courte vie un labeur aussi intense, cela est encore plus merveilleux que la subtilité de son intelligence, qui n'est pas rare chez les plus atteints moralement. Mais nous verrons jusqu'à la fin son énergie dominer tous ses maux.

Cela est comme une joie de découverte personnelle et un éblouissement de ressentir la variété et la complexité de sa sensibilité, comme lui-même en disséquant quelque organe merveilleux. Tout en regrettant de le voir se disperser en feu d'artifice on s'étonne de voir un homme déjà mené par une passion dominante, l'amour de la nature vivante, déjà contraint par une profession, vibrer à toutes les impressions, à toutes les lectures, perdu dans une petite ville et sachant y ressentir toutes les pulsations du cœur lointain de l'Intelligence. Plus on a fréquenté les Intellectuels, plus on a trouvé dans la plupart d'entre eux des Scarabées suivant chacun l'instinct qui les ramène à leur plante originelle ou à leur proie désignée, sans conscience du reste du monde. Rien n'est plus rare, si rien n'est plus déraisonnable qu'une magnifique curiosité universelle comme celle de Barbellion.

« Quel tas de choses à faire et comme le temps pour les faire est court. L'appétit de savoir est susceptible de nous entraîner comme tout autre appétit, si on ne le contient pas. Souvent je me tiens ici au centre de la Bibliothèque et je pense avec désespoir combien il est impossible de posséder jamais toutes les richesses de faits et d'idées qui sont contenues dans les livres qui m'environnent de toutes parts. Je prends un volume à sa place et je sens que c'est comme si je donnais un

petit coup de pioche dans une énorme carrière. Le Gardien passe ses jours dans la Bibliothèque, veillant scrupuleusement sur cette catacombe de livres, passant entre les rayons sans donner la moindre attention à ce murmure de désir presque audible, le désir qu'a chaque livre d'être pris et lu, de vivre, de venir à l'existence dans l'esprit de quelqu'un. Le Gardien vous passe les volumes par-dessus le bureau, il va les chercher à leur place assignée ou les rapporte sans s'apercevoir qu'un livre est une Personne et non une Chose. Cela me fait frémir de penser que les Essais de Charles Lamb peuvent être véhiculés dans des chariots comme si c'étaient des marchandises. »

Après cette jolie impression du monde des livres, qu'il devait fréquenter presque autant que le monde vivant, n'oublions pas de lire les lignes qui suivent immédiatement : « Dissection d'une Anguille. L'Histoire Naturelle de Cassell dit que la vessie natatoire est divisée, mais celle que j'ai ouverte n'était pas ainsi. » Il travaillait alors frénétiquement pour tenir son travail personnel à jour avec l'obligation quotidienne du reportage. Sténographie, dactylographie, allemand, classes de chimie, conférences d'électricité, zoologie (avec dissections), observations dans les champs, tel était son programme à dix-huit ans. Il se levait à six heures du matin pour disséquer dans son grenier.

Est-ce seulement un beau cas d'ambition et de passion scientifique, compliqué d'amour de la nature, d'une folie de lecture, d'une curiosité intellectuelle immense? Beaucoup de très jeunes gens sont ainsi. Cela ferait déjà une personnalité assez riche, mais qui aurait pu finalement ne donner qu'un spécialiste à vues larges, aimant son métier, s'il avait pu être un homme heureux. Mais Barbellion est bien plus complexe. Son avidité de savoir est décuplée par l'ambition personnelle, par l'amour, car c'est un sensuel, et par la passion de s'analyser. Barbellion est encore un très jeune homme avec ces gaietés folles du jeune Anglais, qui se prolongent beaucoup plus que chez nous, et qui alternent chez lui avec les plus noires mélancolies, qu'il est déjà affolé par l'idée de la mort, parce qu'il veut mettre trop de choses dans sa vie.

Sa passion de l'analyse, il ne la porte pas seulement sur les objets de la science et de la pensée, il ne lit pas seulement

Berkeley et Bergson, Darwin et Romanes, les zoologistes et les philosophes, les poètes et les prosateurs, les vieux livres « enterrés vivants » et les livres du jour, Thomas Hardy et Meredith, il adore la société, la conversation, les femmes, il aime à discuter, à briller, à étonner, il aimerait à plaire. Il aime et il méprise avec une fureur qui n'a rien de l'eunuque intellectuel. Il ne veut être dupe de rien ni de personne. Avec une logique ibsénienne, avec l'horreur du renoncement, il veut tout ce qu'il aime.

Il ne reconnut qu'à la fin de sa vie à quel point cette passion de vivre, de s'assimiler le monde extérieur était un besoin instinctif d'échapper à l'analyse destructrice de son Moi. C'était comme un va-et-vient continuel du dedans au dehors. A mesure que le monde ou les hommes lui sont plus connus, il porte davantage en eux sa faculté de voir au delà, et le monde l'accable davantage de son infinité. En se dispersant ainsi, il ne sent pas qu'il est toujours ramené à lui-même par une impuissance qu'il ne veut pas s'avouer dans son fol orgueil intellectuel. Chez Barbellion, la perception, l'intelligence même est une absorption. Il dévore, puis il est dévoré, il se perd. Ce sera le drame de toute sa vie, et jusque devant la mort il voudra comprendre.

*
* *

En 1912, le père de Barbellion étant mort, son fils n'est plus obligé de rester dans sa province, attaché à cette profession de journaliste qu'il détestait. Il est admis à la suite d'un concours, et le premier, à une place de préparateur de zoologie au *British Museum of Natural History* (South Kensington). Il a vingt-deux ans et va pouvoir se livrer sans entraves à sa passion scientifique. Le premier moment de bonheur est immense. Au Muséum d'Histoire naturelle de South Kensington il est impressionné comme un croyant dans une église. Le bâtiment est trop magnifique. Un vieux zoologiste pourrait aller y prier, mais non y gagner sa vie. Il part cependant avec sa confiance ordinaire en lui. Quoique la maison et les collègues l'intimident en fait, en théorie, dans le secret de sa petite chambre de pension, il sent qu'il y a là peu d'hommes

qui soient à sa hauteur. Sa santé est toujours très mauvaise, il lui semble qu'il vit sur la force immense de l'élan qui l'a amené jusque-là, qui l'a arraché de sa province par ses propres forces, mais que la machine se ralentit peu à peu.

Au moins, dans sa petite ville, ayant toujours la nature près de lui, ne connaissant presque rien des autres joies de la vie, il n'avait pas de désirs trop difficiles à satisfaire, il n'était pas consumé par l'envie et la passion de tout essayer. Il est transporté maintenant dans la plus grande ville du monde, qui l'accable de tout le poids de la civilisation. On connaît le vertige des grandes villes, qui offrent tout. Personne n'a exprimé ce vertige avec plus de puissance que Barbellion.

Ce n'est pas une ivresse positive, la pensée reste maîtresse d'elle-même, personne ne se rend mieux compte que lui qu'il « demande la lune », qu'il reste toujours le préparateur adjoint au Muséum d'Histoire naturelle à qui on confie les travaux sur les Vers et les Cœlentérés parce qu'ils sont moins demandés et qu'il est nouveau venu. Mais cela ne l'empêche pas de tout désirer et parce qu'un désir est déraisonnable, il n'en est pas moins intense ; on dit même : un désir fou.

Aujourd'hui, c'est le portrait d'une beauté aristocratique dans un journal illustré. Quel homme, se dit-il, pourrait bien oser demander, demanderait même peut-être, sans grande appréhension, la main d'une divinité pareille? Et ce Julien Sorel devient jaloux de l'heureux homme sans même considérer le fait qu'il ne pourrait jamais être son rival.

Demain, il ira voir danser Anna Pavlova et il sera encore bouleversé non pas tant par sa danse que parce qu'une femme étrange et délicate, souple et spirituelle, mène cette vie inconnue, insoupçonnée de lui, une vie faite, croit-il, de danse et d'applaudissements et du plaisir de ravir tous les soirs une foule nouvelle.

« Oh, comme je sympathise avec l'enfant qui répète constamment à sa mère : « Je veux être soldat, je voudrais bien être mécanicien sur une locomotive, je veux me faire acteur. » C'est seulement quand nous sommes grands que nous sommes assez imbéciles pour suivre notre chemin, bien contents de notre petite vue bornée. Pendant une soirée ou deux j'ai voulu être Anna Pavlova. J'ai voulu être orateur et jouir du silence

qui pèse sur un auditoire pendant que l'orateur attend un instant avant de continuer. J'ai envié Pasteur sortant de son laboratoire en criant : « Tout est trouvé. » J'ai rêvé à ce que sent un homme de génie au moment splendide où il écrit *Finis* au bout d'un livre qu'il sait bien, avec l'intuition du génie, être un chef-d'œuvre [1]. »

A Londres, il apprend à connaître la Musique et l'Art, il se plonge dans ces nouveaux océans, il peut se passionner pour la *Cinquième Symphonie* de Beethoven, pour la *Symphonie Inachevée* de Schubert ou pour *le Baiser* de Rodin, les eaux-fortes de Whistler et de Brangrwyn ou les tétradrachmes de Syracuse au British Museum. Il devient un de ces intellectuels comme il ne s'en peut rencontrer que dans les très grandes villes, les quelques capitales où, disposant de ressources inconnues dans le reste du monde, orgueilleux d'être si riche, on apprend à tout aimer, au moins en imagination. Barbellion n'avait guère besoin de se disperser davantage, mais il ne pouvait rien sacrifier.

« Pour moi, je ne m'ennuie pas, et je ne suis pas content de moi, ni résigné. Je suis un plongeur. Je ne peux pas soupirer timidement : « Que votre volonté soit faite. » Il vaut mieux sûrement mourir étouffé sous une pile de vains espoirs écroulés qu'avec le sourire écœurant et imperturbable de la personne confortable. Il vaut mieux avoir espéré en vain que de n'avoir pas espéré du tout. »

En pratique, Barbellion à Londres concentra très vite ses espoirs sur son Journal, l'analyse de son Moi. Ce livre devait être l'Unique, lui seul pouvait contenir toutes ses aspirations, tous ses désirs, tout ce qu'il aimait. Il l'écrivait avec passion. Il craignait de le perdre, de le voir brûler dans un incendie. C'était son âme et son trésor, sa seule chance d'être apprécié, son chef-d'œuvre, et sa vengeance. C'est avec lui qu'il voulait forcer les portes de la gloire. Avec lui il n'a pas de pudeur, ni cette timidité qui le paralyse devant tous ceux qui ne sont pas comme lui, devant les riches, les bien portants, les beaux hommes. Là au moins, il est seul, et il fait rentrer là tout ce que la vie lui apporte, le bien et le mal, la joie et la souffrance.

1. Crying for the Moon.

Il connaît tous ceux qui ont voulu faire comme lui : Amiel, les Goncourt, Maurice de Guérin, les Souvenirs de Tolstoï et Dostoiëvski, et cela exaspère sa manie d'analyse. Il veut faire *plus vrai*. Il a découvert Marie Bashkirtseff, l'admire et la déteste, car elle l'a devancé. Elle lui ressemble trop. Comme ils se seraient haïs s'ils avaient pu se rencontrer! Mais comme elle est morte avant la naissance de Barbellion, celui-ci est tenté de croire qu'elle revit en lui. Jamais du reste, la jeune fille russe n'a poussé l'audace aussi loin que le naturaliste anglais. Chose curieuse, que Barbellion ait reconnu plusieurs fois ainsi une certaine affinité de sa pensée avec la pensée russe, sans doute son réalisme excessif, la passion de s'analyser et de se confesser en public.

En province, « il avait des œillères, il ne voyait que la Zoologie », à Londres, il ne croit presque plus à sa carrière. Il a acquis des facultés de sensibilité nouvelle, maintenant il lui faudrait tout. C'est alors que se produisit l'événement qui orienta définitivement la pensée de Barbellion vers la mort, précipita sa course par la terreur.

***

En 1913, il eut une légère attaque d'hémiplégie (la maladie dont était mort son père) avec paralysie du côté droit, troubles du langage, vertiges, appréhensions de tomber. Il dut prendre deux mois de congé pour maladie, et les passa surtout en compagnie de l'idée de la Mort. Autrefois elle le terrifiait, il la haïssait, maintenant elle l'ennuie seulement. Pourquoi ne l'emporte-t-elle pas de suite, pourquoi met-il un temps si inconcevablement long à mourir? C'est l'humiliation de disparaître, de n'être plus rien, qui fait toute l'amertume de cette mort qu'il ne craint plus maintenant qu'il l'a vue présente partout !

« Le temps était merveilleux, le soleil resplendissait. Certainement j'avais quelque pitié pour moi-même à l'idée de quitter tout cela. Mais je me suis ceint les reins et je me suis enveloppé un moment du manteau d'un plus noble sentiment, j'ai plaint les autres aussi, les deux voituriers bronzés qui suivaient la route avec une charrette de bois, les deux vieilles

filles dans mon compartiment qui tricotaient des chaussettes, les Hirondelles si jolies qui filaient comme des traits au-dessus du ruisseau, le lapin qui grignotait dans la fougère comme nous passions — eux aussi allaient quitter tout cela. »

On entend bien dans ce passage l'accent caractéristique de Barbellion, la voix juvénile. Il aimait tant la vie, il aurait tant aimé rire, il riait si souvent encore que ses souffrances nous touchent davantage, parce qu'elles sont des souffrances de jeunesse.

Outre ses souffrances physiques, outre sa crainte de la mort, qui rebuteront peut-être ceux qui craignent trop pour eux-mêmes la souffrance et la mort, qui donc a aussi bien connu que lui, décrit plus vivement les noirs chagrins de la jeunesse, ses souffrances morales d'amour-propre, de timidité, d'orgueil, tous les excès et toutes les bizarreries de la personnalité en formation qui s'exagère ses maux et se torture elle-même par imagination? C'est au moment où les portes de la maison du Savoir s'ouvraient, alors que ses facultés de jouir de la vie étaient multipliées par le séjour à Londres qu'il fut ainsi frappé. La mauvaise santé continuelle qui affaiblissait, croyait-il, jusqu'à son intelligence et sa mémoire, sa vue encore troublée qui lui faisait craindre de devenir aveugle alors que les autres phénomènes d'hémiplégie avaient à peu près disparu, la pensée même de la mort subite toujours présente, tout cela ne l'empêchera pas de devenir quelqu'un. Il ne veut pas finir méchant entomologiste désappointé, morbide et prétentieux, dans une pension de famille de West Kensington. Il serait trop dur de n'être pas quelqu'un même dans la mort. Sûrement il ne va pas mourir. D'ailleurs il a rencontré l'Amour, il a fini par aimer cette jeune fille « capable de tragédie » qu'il connaît déjà depuis longtemps, il a repris une confiance passionnée dans le succès de son livre, une fièvre de hâte de le finir avant le Congé Définitif. Comment pourrait-il donc mourir?

Mais s'il a pu exorciser pour un temps le démon de la Mort, il ne peut pas exorciser le démon de la Maladie. Nous sommes en 1914, il est arrivé à sa vingt-quatrième année et il compare sa vie à celle d'une bête traquée. Il a eu des moments d'espoir et bien plus de torture. C'est l'excitation continuelle qui le

fait vivre, c'est l'angoisse même qui le soutient dans sa course :

« Aujourd'hui, j'ai fait l'examen de ma situation avec soin, complètement. J'ai regardé dans tous les coins de ma vie, j'ai passé la revue de tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai vu me donne la nausée. Je ne puis pas trouver un rayon d'espoir dans ce que j'ai fait ou dans ce que je pourrais faire. Ma vie semble avoir été un désert peuplé d'efforts sans résultat. Je suis parti à faux dès le commencement. Au moment même de ma naissance, je venais au monde ailleurs qu'il n'eût fallu et dans de mauvaises conditions. Pourquoi donc chercher à surmonter des difficultés initiales aussi colossales? Dans cet état d'esprit, je fais le procès de mon hérédité, de mes parents, de toutes mes tares mentales et physiques... Cela doit être une forme de folie commençante. »

Il n'y a guère de doute qu'il y avait en lui de l'hypocondrie assez explicable par ses souffrances continuelles. Les alternatives de joie et de désespoir par où il passait suivaient toujours exactement les hauts et les bas de sa misérable santé. Dans les plus mauvais moments sa fatigue nerveuse allait jusqu'à l'impuissance intellectuelle, on lui recommandait de cesser tout travail et c'est alors que se levaient dans le cerveau surexcité les rêves les plus magnifiques. Le travail, à vingt ans, avait été sa passion, sa maîtresse la plus aimée, avec la nature, Il était ascète, alors, et désirait ardemment la réclusion monastique du savant, il aurait voulu mener la vie d'un héros de Balzac. Il ne désire plus cela, maintenant, empoisonné par la volupté. De tous ces vertiges de sa pensée dont il souffrait encore, aucune joie ne peut plus sortir. La Nature seule est encore là :

Un Pin d'Écosse.

« Je me suis senti très bas ces derniers temps, mais hier, j'ai vu un beau Pin d'Écosse, sur le bord de la route, grand et droit comme une colonne du Parthénon. Sa vue m'a rendu mon courage, elle a eu un effet tonique. Tout à fait inconsciemment, j'ai redressé la tête et les épaules et j'ai marché devant moi en renouvelant mes serments de ne plus jamais flancher. C'est un arbre superbe. Il a la force d'un géant et cependant il est bienveillant, ses branches pendent gracieu-

sement vers vous, c'est comme un bon géant qui tendrait les mains à un enfant. »

On ne peut s'empêcher de penser à l'arbre de M. Taine, dans *les Déracinés*. Mais Barbellion n'était ni un philosophe, ni un professeur, ni un vieillard, et l'arbre ne pouvait lui enseigner le renoncement.

L'Amour attendait qu'il eût souffert un peu plus encore pour le décider à se « plonger dans la vie » encore une fois. Malade comme il l'était, condamné même à bref délai comme il croyait l'être, on comprend qu'il ait hésité à se marier. Mais probablement la seule pensée qu'il y aurait eu prudence à s'abstenir contribua à le décider. L'amour l'avait bouleversé profondément, comme il tord les grands égoïstes, stupéfaits un jour de penser avec tendresse à un autre qu'eux-mêmes. Quand il cherchait à se distraire avec d'autres, c'était comme celui qui sent déjà qu'une seule existe. Quand il lui trouvait des petits défauts, c'était qu'il sentait trop vivement son charme et cherchait à le fuir :

« J'ai essayé de mon mieux, j'ai fait tous les détours possibles pour échapper à la conviction que ses pouces sont, avouons-le, lamentables. Je suis sincèrement désespéré, car je l'aime bien. Personne ne serait plus heureux que moi si ses pouces étaient faits autrement. Pauvre chérie, comme je l'aime, c'est pour cela que je me préoccupe tant de ses pouces. »

Et puis, la guerre est venue, mais il n'en est presque pas question dans le Journal de Barbellion. On pourrait croire qu'elle ne l'intéresse pas, mais c'est qu'elle est arrivée en même temps qu'une nouvelle crise de sa maladie. Barbellion n'ira pas à la guerre, il sait qu'il doit mourir d'une autre manière, sa vie est plus dangereuse que s'il partait pour le front.

« Ma vie a été une lutte continuelle contre ma mauvaise santé et mon ambition, et je n'ai pu être le maître ni de l'une ni de l'autre. J'essaye de me rassurer, de me persuader que cette mauvaise santé ne nuira pas à ma carrière. Je fouette ma volonté dans l'espoir de gagner la course à la fin. Cependant au fond de mon esprit il y a toujours la conviction que je ne vivrai pas assez pour réaliser mon être. Il y a bien longtemps

que mon espoir s'est réduit à durer assez longtemps pour convaincre les autres de ce que j'aurais pu faire — si j'avais vécu. Ce serait quelque chose. Mais pour cela même je ne crois pas avoir trop de temps devant moi. Je n'ai jamais vécu avec un sentiment de sécurité. Je ne me suis jamais senti établi de façon permanente dans cette vie — je n'ai rien été de plus qu'un *locum tenens* fantomatique, une volute de brouillard qui peut disparaître à n'importe quel moment. »

C'est dans cet état d'esprit qu'il alla à celle qu'il aimait. Alors l'ambition et une illusion de santé lui revinrent à la fois. Il a un programme :

Il faut qu'il se marie, qu'il la rende heureuse et qu'il vive dignement.

Il faut qu'il publie son Journal et des Essais.

Il veut vivre encore au moins un an.

Quelques jours après avoir fait sa demande et avoir été accepté, il a eu un dernier sursaut d'égotisme, il est allé secouer sa fiancée par les épaules avec colère et lui demander : « Pourquoi est-ce que je vous aime? Dites-le moi. » Mais elle a eu seulement un doux sourire, elle a répondu : « Je n'en sais rien. »

Il est certain qu'il ne devrait pas l'aimer ni l'épouser, tous les présages sont funestes. Il est plein d'amour de lui-même, Malvolio intellectuel fier de son intelligence et d'un air de distinction. Il est passionné, polygame, hanté par le souvenir de tous les enthousiasmes auxquels il a survécu déjà. Il n'aime presque plus son métier, la zoologie, c'est la musique qui l'emporte maintenant. Autrefois il ne voyait que la zoologie, mais à Londres il a pris le mors aux dents de sa bouche de fer, il veut faire sa course avant que la Mort ne l'abatte.

C'est le roman d'amour de l'Intellectuel, le plus naïf de tous, car s'il a l'intelligence, pourquoi s'est-il laissé prendre au piège de l'amour? Mais pourquoi l'Aristote de la tradition du moyen âge, à quatre pattes, porte-t-il sur son dos une femme, sinon parce qu'Elle l'a voulu? Barbellion confie tout à sa fiancée et veut lui faire partager tous ses goûts. Nous ne savons pas si Aristote eut réellement des amies et s'il leur faisait lire les Analytiques Postérieurs, si Descartes expliquait les Méditations à la femme dont il eut un enfant, mais Barbellion

faisait passer à sa fiancée des examens sur les oiseaux et leurs différents cris, le Journal en témoigne et tous deux riaient dans les bois comme des enfants.

A partir du moment où il fut fiancé, une période d'ivresse dura jusqu'au moment où la guerre qu'il voulait ignorer vint le chercher. Pourquoi se soucier de la guerre? On lui dit que si l'Allemagne la gagnait, la civilisation serait retardée de cent ans, mais qu'est-ce qu'un siècle quand on est en 1915, qu'on va se marier, et qu'on pense mourir dans un an ou deux, répond l'égotiste. Barbellion laisserait bien le monde aux Boches, comme on disait alors, pour voir ce qu'ils en feraient, mais il faudrait qu'ils lui laissassent la vie tranquille.

Or, les Zeppelins et les Gothas viennent et reviennent sur Londres, les intermittences du cœur et tous les troubles nerveux de Barbellion le reprennent. Il est décidément difficile d'ignorer la guerre. L'important serait d'être toujours ivre, a dit, paraît-il, Baudelaire. Barbellion a été en coquetterie avec la Mort si longtemps, que sa préoccupation est de jouir du moment présent et cela est difficile. Le cynique reparaît en lui. Il se plaint que ses parents lui laissent faire un mariage qui a toutes les mauvaises chances contre lui. Il se demande s'il pourra continuer son Journal étant marié. C'est en effet comme s'il avait une liaison secrète de l'ordre le plus sentimental, puisqu'il lui confie tout, pourvu que ce soit une impression vraie, effectivement éprouvée, autochtone de son esprit. Il ne veut pas abandonner cette vieille maîtresse, la Vérité. Tout ce qui est inexorablement vrai, quelque désagréable et peu recommandable que cela soit, lui paraît empreint de quelque dignité.

Aussi désire-t-il que sa femme connaisse tout ce qui le concerne et s'il ne peut pas être aimé pour lui-même, tel qu'il est sûrement, il ne veut pas être aimé pour ce qu'il n'est pas. Sa femme lira donc son Journal.

Elle verra que son moi véritable, sa vie intérieure si différente de la suite d'événements si ordinaires et décolorés qui composent sa vie extérieure est infiniment meilleur et pire qu'il n'apparaît, car il a tous les instincts, bons et mauvais, il est capable de tout, en pensée du moins, et ne fait rien, qu'étudier les poux et autres parasites de l'homme et des animaux

connus depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il passe ses jours à mesurer les antennes et les pattes des poux :

« Il semble presque nécessaire qu'un incurable dilettante comme moi gagne sa vie à mesurer les pattes des poux. J'aime à penser qu'une manière de vivre si bizarre convient à mon incurable frivolité. »

***

La tragédie de la vie de Barbellion devait avoir un dénouement bien plus cruel que la mort subite à laquelle il avait si souvent pensé. Le dernier acte se prolongea interminablement. Connaissant sa sensibilité d'écorché, comment imaginer une fin aussi atroce pour lui qu'une paralysie progressive le privant peu à peu de tout ce qui lui rendait la vie supportable, laissant intacts seulement le cœur pour souffrir et l'intelligence pour multiplier sa souffrance.

Telle fut sa destinée et si nous avons le courage de suivre le Journal jusque dans ses dernières années, nous le verrons notant impitoyablement les phases de son mal, à la fois Inquisiteur et victime écrivant ses aveux après chaque séance de torture.

A ce point de vue le Journal est sans doute unique. Barbellion nous parle de régions presque inconnues de l'âme humaine, celles qui sont sur les limites de la mort. Ceux qui ont souffert comme lui généralement se taisent, de peur de n'être pas compris. La souffrance extrême, exprimée littérairement, inspire de la défiance. Il faut un ton particulier pour faire admettre certaines confessions. Il faut que nous soyons bien convaincus que l'homme qui parle a passé par les chemins qu'il décrit, et alors il nous fait peur. Mais il y a l'indéfinissable simplicité du vrai dans toutes les confidences de Barbellion.

Tout ce qui retient un homme et l'empêche de parler, la religion qui lui inclinerait la tête et lui défendrait la révolte, l'orgueil, le préjugé national qui lui dirait qu'il n'est pas anglais de livrer ainsi le secret de ses souffrances, tout cela n'existe pas pour lui. Ses Confessions sont sans pudeur, il l'a dit lui-même et nous en a donné l'explication. Le motif n'est

pas moral, mais intellectuel. Ce sont les comptes rendus d'une exploration systématique d'un Moi qui souffre. C'est un cas. Il sait que ce Journal sera considéré avec horreur par quelques-uns. Sa publication même est le signe qu'il a été vaincu par la vie, qu'il n'a pu arriver à se faire connaître autrement. C'est un substitut pour la gloire. Mais il sait aussi que d'autres le comprendront mieux, le prendront pour ce qu'il est et se rappelleront qu'avec une vie plus longue, de même qu'il aurait pu mieux faire intellectuellement, il aurait pu être aussi meilleur. « Donnez-moi votre amour, si vous pouvez, je vous aime tous et parce que je vous aime, donnez quelque réconfort à mon désespoir en pensant qu'il put y avoir quelque chose de bon en moi. »

Il est difficile de ne pas lui accorder la sympathie qu'il demande, surtout quand on connaît l'évolution dernière, la dernière révélation de ce Moi qui, rebelle entre tous à s'abandonner, finit cependant, après toutes ses ironies et toutes ses bravades, par l'oubli de lui-même, dans l'amour.

***

En août 1915, Barbellion, en vacances au Pays des Lacs, fait une chute, il a un ébranlement de la colonne vertébrale qui cause ou occasionne le retour de sa maladie de 1913, paralysie du côté gauche cette fois, avec les mêmes phénomènes angoissants. C'est quinze jours avant son mariage. Il va voir son médecin qui ne lui dit rien, mais ne lui interdit pas de se marier parce que « douze mois de bonheur en vaudraient bien la peine ». Il se marie donc après avoir envoyé sa fiancée pour conférer avec le docteur qui doit lui dire toute la vérité. En novembre, Barbellion à son grand amusement, doit passer un conseil de révision et se présente muni d'un certificat médical sous enveloppe fermée. Il n'a pas besoin de le montrer car il est déclaré inapte à tout service aussitôt qu'il a été ausculté. En revenant chez lui, il veut lire le certificat par curiosité, il apprend ainsi le nom de sa maladie, qu'il avait ignoré jusque-là. Quoique ce nom ne lui dise rien, qu'il ne sache même pas si c'est une maladie du cœur ou du cerveau qu'il désigne, il déchire le papier avec désespoir, puis court

chercher une Encyclopédie médicale qu'il n'ose pas ouvrir. La puissance ennemie de Barbellion, son intelligence, allait torturer pendant ses dernières années un homme qui, ignorant ou crédule, aurait peut-être espéré jusqu'au bout.

Son principal tourment, car après tout cette révélation n'est que la confirmation de ce qu'il a toujours pensé, qu'il est incurable, c'est de se demander si sa femme connaît la vérité par son médecin, s'il l'a involontairement trompée et unie pour la vie à un infirme, ou si elle a fait par amour un sacrifice merveilleux.

« Je me demande si elle sait. Je crois que oui, mais je n'ose pas en parler, au cas où elle ne saurait pas. Je crois qu'elle doit savoir, sans cela elle s'inquiéterait davantage de ma jambe, et quand je suis allé au bureau de recrutement, elle ne semblait avoir aucune crainte que je fusse pris. Plusieurs fois par jour, au milieu d'une conversation, d'un repas, d'un baiser, ce problème m'éblouit l'esprit comme un éclair. Je la regarde, mais je ne trouve pas de solution. »

Cette situation se prolongea longtemps; et, chose presque incroyable, pendant une grande partie de l'année 1916, Barbellion ne parle presque plus de ses souffrances. Il abandonne même son Journal pendant un mois.

« Mon silence, comme d'habitude, est signe de bonheur. J'ai passé une succession de jours calmes et heureux, me promenant dans les bois avec ma bien-aimée ou faisant un peu de jardinage pas fatigant, en revenant à la maison le soir. La guerre, alors, était vieille de plusieurs siècles. Mes seuls ennemis sont une cheminée qui fume et un chien qui aboie la nuit. Sûrement, je suis arrivé au port après la tempête, et ce n'est pas trop tôt. »

Il entend de la musique à Londres quand il veut, il écrit des Essais près de sa grande fenêtre d'où il aperçoit des champs et des bois, entendant des appels de Linottes, de Verdiers, de Coucous.

« Oui, je suis au port, enfin. Je serais le dernier à le nier, mais je ne puis croire que cela dure. Cette existence tranquille est trop merveilleuse pour durer au milieu de la grande guerre. C'est seulement un peu de soleil d'avril trompeur et c'est tout. »

Comprend-t-on bien son calme? Quand on a accepté l'idée de la mort, chaque moment de vie paraît un don gratuit que la mort même ne pourra vous enlever et ce sont aussi de grandes joies inconnues de la santé, c'est une volupté que la simple sensation de ne plus souffrir.

« Depuis le fatal 27 novembre (date de la révélation du hasard sur sa maladie) ma vie est devenue entièrement posthume. Je vis maintenant dans la tombe et je m'occupe à la décorer de joies posthumes. J'accepte ma destinée avec satisfaction, mon ambition autrefois sans repos est endormie maintenant, cette manie furieuse d'autrefois, affirmer mon Moi, est anesthésiée par la guerre. La guerre et la découverte que j'ai faite sur ma santé m'ont opéré de ce cancer, l'obsession du moi. Je suis heureux et affairé comme une Marmotte qui fait ses provisions pour l'hiver. Car je suis presque résigné à ce qui doit arriver sachant qu'un jour quelqu'un saura, quelqu'un comprendra et, pouvoirs immortels ! sympathisera même, cœur vivant reprenant de la vie au cœur qui sera mort. »

Mais il serait incompréhensible qu'un renoncement de ce genre fût sans rechutes. L'ambition se réveille en lui toutes les fois que sa santé est un peu meilleure, il fait alors de nouveaux projets scientifiques. L'amertume revient aussi. Avant la guerre, il était un malade intéressant, maintenant il est un heureux coquin, parce qu'il doit mourir dans son lit. Il est difficile de s'habituer à ce nouveau rôle. Lui, il sent que la guerre a tout détruit, même son égotisme, que le système entier du monde a changé, et si l'on voit quelques-uns se raccrocher encore à des épaves de l'ancien régime qui a sombré, cela est plus comique que tragique. Ainsi, lui, écrit toujours son Journal, se demande toujours s'il a fait ou non une œuvre remarquable, s'il est enfantin ou non de vouloir être apprécié et connu, si l'ambition n'est pas une maladie de l'âme.

Véritablement, il mène une double existence. Dans le monde, il passe pour complaisant, aimable, poli, quoique vaniteux. Dans son Journal il est encore arrogant, méprisant, mécontent, il a le tempérament aigri jusqu'au fond de l'homme déçu par la vie. Et il a conscience de cette double existence.

Mais la plus noble partie de son Moi se dégage. Il connaît

l'amour désintéressé, il y croit. Il est père d'un enfant maintenant et son tourment n'est plus en lui-même c'est le sentiment d'entraîner deux existences chéries dans le malheur de la sienne. Il sait maintenant que sa femme l'a épousé malgré l'avis du médecin, n'ignorant rien de son état. Elle est pleine de courage et l'aide beaucoup à supporter ses souffrances. Parfois, ils pleurent ensemble, mais rarement.

Si seulement il pouvait être sûr que son Journal sera traité avec soin et tendresse après sa mort, comme son enfant! Il serait cruel que ses efforts continuent d'être inconnus, il va s'occuper lui-même de la publication, il a hâte de la voir faite, de lire la préface de H. G. Wells, on dirait qu'il s'agit de l'œuvre d'un autre, qui serait mort. Et c'est un autre, en effet, maintenant, qui parle, voyant par delà la mort !

« Votre amour, bien-aimée, imprègne mon cœur d'une vie calme, au fort battement, et quand je suis avec vous, j'oublie que je suis un homme qui va mourir. Il est trop difficile de croire qu'un amour vrai, comme le nôtre, disparaît avec les corps. Ma propre expérience me fait sentir que l'amour humain est un gage de la grande réunion des âmes après la mort, en Dieu qui est amour. Quand je n'étais encore qu'un enfant, je pliais le genou devant Haeckel, et les mots « Dieu est amour » ne m'intéressaient guère. J'en sais plus long, à présent. Ne croyez pas que je sois cependant autre chose qu'un athée (comme disent les hommes d'église) — j'aurais horreur d'être pris pour autre chose qu'un athée — et vous ne devez pas vous étonner qu'une personne aigrie, furieuse, haineuse comme moi, puisse croire à l'Évangile de l'Amour. Je suis aigri parce que mon désir intense d'aimer a été bien souvent trompé par mon esprit idéaliste, et trop analytique. J'ai voulu aimer les hommes aveuglément et je les ai toujours reconnus pour ce qu'ils sont, et le désappointement glace le cœur. De là viennent ma méchanceté, mon venin, ne vous y trompez pas, ma bien-aimée. »

L'explication vaut-elle? Barbellion qui n'est ni religieux, ni patriote, ni social, est-il confiné dans son moi, dont seul l'amour de la nature, puis l'amour d'une femme a pu le faire sortir, par sa sensibilité même, qui se heurte et s'exaspère à tout ce qui n'est pas comme il le souhaite, qui finit par la

misanthropie à force d'avoir été désappointée. Je ne le crois pas, et il me semble que Barbellion a été toujours et avant tout un égotiste. Ce qu'il attend des hommes, de la science, de la nature c'est l'élargissement à l'infini, l'émancipation complète de sa personnalité. La contradiction n'est pas tant entre le monde, entre les hommes et lui qu'en lui-même, qui même et surtout seul, trouve à redire à lui-même. Cent passages du Journal le montrent joyeux, facile à vivre, en société. C'est rentré en lui-même qu'il se plaint et de lui-même et des autres, c'est la dissection de son Moi qui le tue.

Dans cette personnalité effroyablement compliquée où le sentiment du Moi avait pris une profondeur extraordinaire, comme une mine creusée par lui depuis l'enfance, dans les galeries obscures de laquelle il se perdait, tout prenait une intensité heureusement inconnue à l'humanité ordinaire.

Ce qui étonne le plus peut-être, c'est l'abondance de ces effusions. Qu'un homme qui a tant souffert n'ait jamais pu se priver d'écrire tout ce qu'il souffrait, pour le relire ensuite et souffrir davantage, c'est comme le vice intime des auteurs de mémoires et je crois bien qu'il se rattache à ce désir de survivre, à cette passion pour la perpétuité que Barbellion lui-même a si bien analysée dans un de ses Essais. Elle est bien plus exaspérée encore chez celui qui n'est arrivé que bien tard à une conception de l'Au-Delà. Le phénomène est donc bien dérivé de son agnosticisme. D'autre part c'est seulement la dissolution de l'égotisme par l'amour, encore plus que par la souffrance, qui lui fait espérer un Au-Delà. Ce fut l'œuvre des deux dernières années. En mars 1917, il écrivait encore :

« Je me demande : quelles sont mes vues sur la mort, sur l'autre monde, sur Dieu? Je regarde dans mon esprit et je découvre que je suis trop une marionnette (*a mannikin*) pour en avoir aucune. Quant à la mort, je ne suis qu'une petite masse gélatineuse, frissonnant dans l'attente. Je suis préparé à n'importe quoi, mais je suis le parfait agnostique : simplement je ne sais rien. Pour avoir des vues, une foi, il faut avoir une épine dorsale. Ce grand brutal d'univers m'écrase. Les étoiles me font peur. Je suis intimidé par l'immensité qui entoure ma propre petitesse. Il est futile et présomptueux pour moi d'avoir une opinion quelconque sur l'autre monde. Mais *j'espère* quel-

que chose de plus libre et de plus heureux après la mort, l'émancipation de l'esprit, et avant tout l'effacement de ce misérable moi, de ce petit furet traître et rusé. »

Une puissance de volonté inouïe l'empêcha de mourir avant d'avoir dit tout son secret, qu'il ne voulait pas emporter dans la tombe. C'est cette conscience orgueilleuse de son génie qui lui faisait terminer son premier Journal par ce morceau de bravoure :

« Vous voulez bien avoir pitié de moi, n'est-ce pas? Je suis solitaire, sans le sou, paralysé et je viens d'avoir vingt-huit ans. Mais je fais claquer mes doigts à votre figure et avec la même arrogance que vous, c'est moi qui ai pitié de vous. J'ai pitié de votre bonne chance uniforme et de la sécurité de votre âme, mare stagnante. Je préfère mon propre tourment. Je suis mourant mais vous êtes déjà un cadavre. Vous n'avez jamais réellement vécu. Votre corps n'a jamais été écorché, dans sa vie palpitante, par le désir désespéré d'aimer, de connaître, d'agir, de créer. Je ne vous envie pas, absorbés dans les misérables soucis d'une existence banale.

» J'ai seulement vingt-huit ans mais j'ai télescopé dans ces quelques années une vie assez longue : j'ai aimé et je me suis marié, j'ai une famille; j'ai pleuré et j'ai joui, j'ai lutté et j'ai vaincu et quand l'heure viendra je serai content de mourir. »

C'est le thème de Rousseau, mais si l'on considère l'ensemble du Journal on est étonné de la supériorité morale et intellectuelle de Barbellion. Celui-ci nous paraît encore un esprit équilibré en comparaison de Rousseau. Il semble qu'avec son énergie il ait dompté jusqu'à la maladie mentale qui aurait pu venir. Rien ne peut faire soupçonner dans ses Essais scientifiques ou littéraires la misère physiologique et morale que nous voyons étalée dans le Journal. C'est une vie double qu'il a menée, mais il en a eu conscience et c'est ce qui nous empêche d'y voir un phénomène pathologique comme ces doubles personnalités qu'étudie la psychologie des anormaux. Par moments nous sommes sur la limite de ce qui peut s'exprimer, mais c'est ce qui donne cet éclat merveilleux, cette intensité de douleur à quelques pages où Barbellion, comme Hercule sur son bûcher, devient immortel par la vertu de son supplice.

Car le Journal n'est pas seulement un document, c'est un chef-d'œuvre. Combien y a-t-il eu pendant la guerre d'hommes qui ont souffert comme Barbellion. Beaucoup, peut-être, parmi les martyrs d'hôpital. Celui-ci les fait arriver à la conscience de l'humanité par la beauté de son œuvre. Le sentiment de la beauté, auquel il revient jusqu'à la fin, c'est encore ce qu'il y a de plus intime dans cette existence si cruelle, finissant par la réclusion et le silence. Par là Barbellion dépasse les autres analystes du moi. Quand même on refuserait sa sympathie à l'égotiste, on ne peut rester insensible à l'enthousiasme du savant et de l'artiste. Barbellion n'est pas seulement ultra-moderne, il annonce le futur, il nous fait pressentir les souffrances d'une humanité nouvelle qui, après la foi, aura encore perdu l'illusion.

Nous avons eu l'occasion de faire remarquer, après Barbellion lui-même, l'affinité de sa pensée avec la pensée russe. Comme Barbellion appartient à la même famille intellectuelle que H. G. Wells, est-il sans intérêt que la ressemblance entre la nouvelle génération anglaise et la russe, ait été notée par le romancier dans son œuvre si curieuse *Joan and Peter*? Rapprochement qui aurait étonné tout le monde, et M. Wells le premier, il y a vingt-cinq ans. Mais il faut des intransigeants comme lui pour faire apparaître à tous l'immensité du mouvement qui a transformé, depuis un quart de siècle environ, l'âme anglaise jusque dans ses profondeurs. Il n'est pas indifférent que Barbellion soit un naturaliste, car ce sont les naturalistes, Huxley, Darwin et ses successeurs qui ont le plus contribué à cette évolution. Mais elle n'est pas arrivée à son terme et il serait vain de prophétiser.

JOSEPH AYNARD

LE SALON

DE

MADAME AUBERNON

J'ai été présenté par Alfred Mézières à madame Aubernon au commencement de l'année 1878 : j'ai fréquenté chez elle sans interruption pendant près de vingt-deux ans. Sauf deux ou trois mois de villégiature annuelle dans mon village de Franche-Comté, il ne se passait pas de semaine où je n'allasse plusieurs fois me réchauffer à ce foyer de conversation, toujours allumé comme celui des hauts fourneaux. Pendant les premières années, le foyer était même double, car madame de Nerville et madame Aubernon avaient chacune leur salon, dans le même hôtel; on commençait par la première, et on continuait par la fille. Le contraste entre les deux dames ne laissait pas d'être assez frappant. Madame de Nerville, classiquement belle, donnant tout à fait la sensation d'une grande dame du XVIIIe siècle, ayant à peine subi l'injure de l'âge, plus contenue, plus pondérée que sa fille, adorait la musique, — Beethoven, Mozart étaient ses dieux. — Elle donnait en leur honneur de beaux concerts organisés par son ami le violoniste Sauzay, l'auteur du *Sicilien*, des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, homme d'esprit, bon écrivain musical, presque aussi goûté pour sa causerie que pour son talent, des concerts où elle nous étonnait tous par la sûreté de son doigté, — et elle avait quatre fois vingt ans; bref un composé de la marquise de Lambert

et de cette maréchale de Luxembourg qui avait des mots cinglants d'ironie hautaine. Madame Aubernon rappelait plutôt madame Geoffrin et madame Necker. Je ne quittais jamais le *rond* de madame de Nerville — pour parler comme au temps de l'hôtel de Rambouillet — sans avoir entendu plusieurs traits dignes d'être retenus, et qui, hélas! s'évaporaient en la quittant. Elle a connu une foule de gens célèbres, entre autres M. Thiers, dont, disait-elle non sans crânerie, elle regrettait de n'avoir pas agréé les hommages; et elle peignait leurs physionomies morales et littéraires avec des coups de pinceau élégants, appuyés à propos, le plus souvent glissés, en femme d'autrefois qui se préoccupe peu de perdre son esprit ou même celui des autres, pousse le temps de l'épaule, et considère presque comme une indiscrétion la trop grande inquiétude de l'au-delà. Elle eut pour maximes, qu'après tout la vie vaut la peine d'être vécue, que les qualités du monde paient largement la rançon de ses défauts, qu'il faut cultiver l'élite, toutes les élites, laisser de côté les troupeaux innombrables des médiocres, se dire qu'un être idéal vaut mille philistins, de même qu'un grand homme, un grand général, à certaines heures, vaut un peuple, une armée. Comme sa fille, elle était admirablement désintéressée, je veux dire qu'elle ne demandait à ses invités que d'aimer l'art, la poésie, la littérature : et cela est plus rare qu'on ne croit, en un temps où la moindre snobinette, après et même avant une mauvaise tasse de thé, se croit en droit de diriger sur le consommateur une escopette pleine de billets de loterie et d'indiscrétions variées. Ceux qui ont connu madame de Nerville sont aujourd'hui très clairsemés; je voudrais qu'ils eussent aussi la pensée de lui adresser l'hommage de leur souvenir reconnaissant.

La conversation féminine la plus savoureuse peut-être, que j'aie entendue, est celle de madame Aubernon qui, avec sa mère, tint salon pendant plus d'un demi-siècle, et dont la mort a laissé un vide profond dans la société parisienne; car elle fut excellente maîtresse de maison, ayant presque au même degré la bonté, l'esprit d'éloquence et l'esprit de trait, le talent de mettre en relief ses causeurs, l'art des fêtes rares. Son salon fut un des plus intéressants de Paris,

celui où les hommes supérieurs, les femmes intelligentes, élégantes et spirituelles affluaient de préférence. On dira : le salon de madame Aubernon, comme on dit : le salon de madame de Tencin, le salon de madame Récamier; elle aura ses historiographes, et je regrette que le temps me manque pour lui consacrer tout un volume. Comment donner une idée de sa causerie, de l'intérêt passionné qu'elle portait à tous les grands sujets? Je me rappelle qu'un jour, entre autres, elle analysa, dans une sorte de parallèle, le talent de Jules Lemaître et celui d'Anatole France : cela dura dix minutes environ, et c'était une vivante improvisation où il n'y avait pas un mot à retrancher. Comment peindre cette verve, cet enthousiasme, cette abondance d'arguments, ce rayonnement généreux de la pensée?

Sa réputation commença de bonne heure. Je lis dans le *Journal d'Eugène Delacroix* (23 nov. 1853) : « Dîné chez Boissard avec Arago, et une petite dame Aubernon qui fait de l'esprit, et qui en a. » D'ailleurs les mots de madame Aubernon, si nombreux cependant, ne rendent pas le meilleur d'elle.

Je dois en rappeler quelques-uns, mais les mots, isolés du milieu, des circonstances où ils sont éclos, perdent les trois quarts de leur prestige : c'est la différence du discours prononcé avec le discours imprimé. Elle disait, à propos d'une charmante femme qui faisait le vide dans la causerie par des mots personnels et brillantés : « Elle coupe le fil de la conversation avec des ciseaux d'or. » Nous causions un jour de la manière dont les femmes s'aperçoivent qu'elles vieillissent : « Moi, dit-elle, c'est bien simple : je m'en suis aperçue quand les hommes ne m'ont plus parlé de ma figure, et ne m'ont plus parlé que de mon esprit. » Comme elle avait beaucoup d'indulgence dans ses actions, elle continuait de recevoir cinq ou six vieilles dames mal arrangées ou trop arrangées, fardées ridiculement, des legs de sa mère; elles faisaient tache dans son salon, on le lui dit, et elle répondait plaisamment : « Que voulez-vous? J'ai mes monstres sacrés comme j'ai mes pauvres. » D'un auteur dont les mères ne permettent point la lecture à leurs filles, à moins que ce ne soit les filles qui n'autorisent point leurs mères

à le lire : « La morale est suspendue pendant qu'on le lit. » De madame X..., dont la fade conversation l'horripilait : « Quand on l'entend, il semble qu'on mange de la terre. » Ce conseil à une jeune femme qui voulait, elle aussi, tenir salon : « Vous n'arriverez pas; cela exige trop de sacrifices : ainsi, moi, pendant vingt ans j'ai bravé le ridicule. » Et elle dit à une autre imitatrice : « Vous avez un corsage trop capiteux pour établir chez vous une conversation générale. » Elle nous confessa son souci pendant un dîner donné en l'honneur de G. d'Annunzio, qui n'était pas en *beauté d'esprit* ce soir-là : « A certain moment, j'ai ressenti l'angoisse d'un grand capitaine de la conversation, d'un Napoléon à Marengo ou à Eylau. » Camille Bellaigue entrant un jour chez madame Aubernon, qui lit *Ibsen*, est accueilli par cette exclamation grandiose : « Ne me dérangez pas, je suis en train de me faire une âme norvégienne! » Une de ses maximes était : « Je ne m'occupe pas de l'éducation de mes petits enfants : il faut bien que l'intelligence serve à quelque chose. »

Elle développait souvent, toujours avec force comparaisons ingénieuses, sa théorie de la vanité, et ne se gênait guère pour la servir devant les personnes qu'elle visait plus ou moins directement, définies par elle dans l'intimité : des diseurs et diseuses de riens, incapables d'écouter, ennuyeux de grand chemin, bruyants et vides comme le tambour, n'ayant même pas l'esprit des sots, celui du silence circonspect. « La vanité, déclarait-elle, est l'écume, la maladie de l'orgueil qui, lui, est une vertu, en tout cas le ressort des grandes actions; beaucoup de mondains n'ont jamais passé par lui pour arriver à elle : ce sont de véritables vibrions pour la causerie qu'ils corrompent, paralysent et déshonorent. Ils sont inguérissables, et pourtant comme ils gagneraient dans l'estime des gens de goût, s'ils entraient dans les voies de la modestie! Mais allez donc leur enseigner l'A B C. de l'art de plaire! La conversation est une symphonie, une musique. Un grand talent, qui est aussi un causeur de premier ordre, représente la ronde; un lettré moyen, excellent causeur, la blanche; un homme du monde qui n'écrit pas, et se contente de causer avec charme, la noire : j'ai connu beaucoup de ces derniers, et qui méritaient la comparaison de la

blanche. Ensuite viennent les croches, doubles, triples, quadruples, et, s'il y en avait, les décuples croches. En arithmétique musico-mondaine, une ronde vaut deux cents décuples croches et plus; la visite *d'une ronde* est deux cents fois plus précieuse. Que les *croches* apprennent à raisonner de cette façon-là, à se montrer reconnaissantes des attentions de la ronde. Je dois convenir que mon calcul perd de son exactitude en certains cas où l'échelle des valeurs se trouve modifiée : c'est lorsque l'amour, la gourmandise, ou simplement le besoin de fuir la solitude, d'échapper à soi-même, interviennent et compliquent la situation. Autrement ma thèse est incontestable. Je reçois beaucoup, et tâche d'avoir de l'esprit, du bon sens, de l'indulgence, de me faire pardonner mon âge. Combien je regrette de n'avoir pas plus de disciples! Mais qui sait se peser, faire la part de ses mérites et de ses démérites? Oui, décidément, la vanité est un grand ennemi social. »

Elle était, depuis 1848 je crois, séparée de son mari, qui habitait Antibes, qu'elle ne voyait jamais; tous deux, à distance, vivaient en excellents termes, ce qui lui fit dire : « Nous célébrerons bientôt les noces d'or d'une séparation sans nuages. » Ils avaient donc l'*absence délicieuse*, comme le président Hénault, quand il était loin de madame du Deffand. On conta malicieusement qu'une amie, se mariant à la Madeleine, avait été saluée, dans la péroraison du sermon nuptial, par une phrase débutant ainsi : « Et quand viendra l'heure de la séparation inévitable... » L'auditoire sourit, et fit au mot un succès que l'orateur ne prévoyait guère. N'est-ce pas madame Aubernon qui inspira un joli dialogue, — musique, de Claude Terrasse, — très finement détaillé chez mon ami Gustave Berly par Le Lubez et madame Vaucaire, fille du littérateur Redelsperger? Ce qui est certain, c'est qu'à l'un de ses dîners, elle nous fit, en se jouant, la théorie du péché mortel et du péché véniel. Prendre une maîtresse à son ami : péché mortel; lui prendre sa femme : péché véniel.

Elle avait au Cœur-Volant une petite pièce d'eau où se prélassaient de beaux canards qui lui coûtaient fort cher, car elle était grugée à journée faite par ses serviteurs, et ne cal-

culait pas mieux dans le grand que dans le petit, bien qu'elle se crût très pratique. Cependant elle se consolait des mémoires exorbitants de son jardinier, en constatant comiquement : « Mes canards me coûtent aussi cher que des enfants naturels.» Et encore : « Une maison qu'on loue, c'est comme une femme qui a un amant; elle est déshonorée. — Ce qui fait la quiétude de la vie, c'est d'avoir aboli le souvenir. — Il faut que j'aime bien la campagne pour la supporter. » Quelque temps après la mort de sa mère, qu'elle adorait cependant : « Oui, je la regrette souvent, mais très peu à la fois. »

Après sa brouille avec Alexandre Dumas, madame Aubernon remarque : « Je croyais qu'il aimait mon cœur, il n'aimait que mon esprit. » Et comme quelqu'un posait cette question ambiguë : « Dumas a créé une morale. Qu'en reste-t-il? — L'autre, répond-elle simplement. » Et encore, « Dumas, ne pouvant plus être homme, s'est fait Dieu. » C'est la contrepartie du mot de madame du Deffand sur d'Alembert, qu'un admirateur proclamait un dieu : « Allons donc! s'il était dieu, il commencerait par se faire homme! » Alexandre Dumas! J'eus la très grande joie de l'entendre souvent à l'hôtel de Messine; je crois bien qu'il se souciait plutôt d'être admiré, idolâtré, que d'être aimé, et j'avoue que, de 1878 à 1885, le prestige de son esprit, de son génie, m'avait séduit au point de m'enlever vis-à-vis de lui toute clairvoyance. Comme le dieu avait parfaitement l'intuition du sentiment de ses fidèles, mon enthousiasme plaisait à son orgueil, si bien qu'il dit un jour à madame Aubernon : « Personne ne m'écoute comme fait ce jeune homme (car j'étais jeune alors, il y a de cela plus de quarante ans); vous pourriez l'inviter, je pense, à nos petits dîners de quinzaine. » Dumas dînait à peu près tous les samedis en cérémonie chez son amie, et, en plus, tous les quinze jours, le vendredi, il venait tirer pour elle seule un feu d'artifice de sept heures et demie à onze heures et demie. Ai-je besoin de dire combien j'étais fier en apprenant cette grâce? Le roi n'était pas mon cousin. Je dînai donc sept ou huit fois en tiers, et fis de mon mieux pour trouver au grand homme encore plus d'esprit qu'il n'en avait, ce qui d'ailleurs était impossible, et aussi pour mettre un peu de bois dans le foyer de la causerie, par des

questions capables de déclencher de nouvelles fusées. Les hommes supérieurs ont besoin, à certains moments, de ces petites secousses qui vont chercher dans les chambres obscures de la mémoire les faits sur lesquels leur fantaisie brode de charmantes arabesques, et qui attendaient un geste imprévu pour s'épanouir en fleurs parfumées, parfois même pour faire jaillir l'idée créatrice de l'œuvre durable. Le prince de Metternich, après 1848, se comparait à un dictionnaire toujours prêt à répondre aux curieux du passé; mais il était surtout une manière de prophète à rebours, bien qu'il prétendît superbement que l'erreur n'avait jamais approché de son esprit. Les hommes semblables à Alexandre Dumas fils, sont des dictionnaires, et pour le passé, et pour le présent, et pour l'avenir; ils poétisent la vie, même quand ils l'habillent en noir, ils colorent ses méandres, et portent un fanal dans les labyrinthes les plus inextricables; leurs erreurs, même très graves, traînent avec elles une voie lactée de petites vérités lumineuses. et mettent les âmes de plain-pied avec l'idéal. Madame Aubernon me sut gré de ma collaboration, qui, cette année-là, me mit en faveur auprès d'elle, et aurait fait bien des envieux, si nous avions divulgué nos petits rendez-vous littéraires.

Dans l'un d'eux, Alexandre Dumas nous conta une aventurette galante, où certain aspect de son caractère se révèle d'une manière assez crue. Et je ne sais pourquoi me revient à ce propos le mot de Henri Heine sur Dumas père : « J'aime ce nègre; son imagination me repose de la mienne. » Or donc, Dumas fils avait entendu dire qu'une jeune étourdie, — nous disons aujourd'hui une snobinette, — déblatérait contre lui, le traitant d'homme mal élevé, spirituel d'ailleurs, avec qui on pouvait tout au plus passer une heure. Comme Panurge, il était rancunier, et résolut de se venger. Et donc, ayant su que la dame passait une saison à Trouville, que son maître et seigneur n'y venait que du samedi au lundi, par le train des maris, il s'installe dans le même hôtel, au même étage, fait une cour assidue, et, au bout de trois jours seulement, — les jours à la mer ou à la montagne comptent pour des semaines — obtient un rendez-vous. Bref, il entre dans la chambre de *l'innamorata* à onze heures précises, et, à minuit

tapant, il se lève, fait une profonde révérence, accompagnée de ce compliment : « Madame, vous avez dit que monsieur Alexandre Dumas était un homme mal élevé, avec qui on pouvait passer une heure seulement : l'heure est expirée, j'ai bien l'honneur de vous saluer. » Et sans autre explication, il regagna son appartement. Nous philosophâmes plus d'une fois, madame Aubernon et moi, sur l'incident; je crois bien que, malgré notre fanatisme, nous trouvâmes que le vengeur s'était montré trop dur, et contre la pécheresse, et pour lui-même.

Une autre année, comme j'étais au Tréport chez ma tante la baronne d'Alcochete, Alexandre Dumas m'invita à passer une journée à sa villa de Puys, dans les environs de Dieppe, avec les Jacques Normand. Certaines difficultés d'accès m'ayant forcé d'arriver dès neuf heures du matin, j'eus la grande joie de rester seul jusqu'à midi avec mon hôte. Et ce furent trois heures ensoleillées, des heures à marquer d'un caillou blanc. Après avoir fait avec lui le tour du propriétaire, admiré le point de vue, les tableaux, je rentrai dans le cabinet où Dumas causa, ou plutôt discourut avec autant d'entrain et d'éclat, ma foi, que s'il avait eu devant lui une nombreuse compagnie de lettrés. Il avait de ces coquetteries-là, peut-être pour racheter certains silences orageux d'où il ne sortait que pour lancer un coup de boutoir, un coup de corne, disait-on de Dufaure, comme le jour où il rembarrait un général indiscrètement curieux de l'entendre : « J'attends que vous ayez tiré le canon. » J'éprouvai une sensation d'éblouissement comparable à celle de Chênedollé, la première fois qu'il vit Rivarol à Hambourg, pendant l'émigration. Oui, Dumas parla de tout, passant du grave au doux, du plaisant au sublime, des salons et de leurs contrefaçons, des mondains et des bohèmes, de son père, de Victor Hugo qu'il n'aimait pas et dont il savait quatre mille vers par cœur, des grandes dames et des actrices, que sais-je encore? Il me lut aussi vingt-cinq ou trente lettres de cette Desclée, grande artiste, grande passionnée, qui le prenait pour confident de ses misères de cœur, de ses rechutes, et lui écrivait un jour : » Je crains le passant! » Desclée qui, sans doute, eût été une autre Lespinasse, si elle n'avait traîné le boulet théâtral. Il ne détestait pas les anecdotes rabelaisiennes, et, comme il

connaissait mieux le présent que le passé, j'eus la chance de le divertir en lui récitant certains couplets gaillards de Boufflers, entre autres les quatrains de *la Jeune Isabelle* et des deux *coquetiers*; je dus même lui en donner copie : « ils amuseront Lavoix et Chéramy, dit-il, sans compter Rivière, et plusieurs dames qui adorent ces péchés de paroles, peut-être pour se consoler de ne plus commettre les péchés d'action. »

Il n'était pas toujours charitable dans ses jugements, mais il faut lui tenir compte d'un tempérament littéraire peu sensible aux considérations mondaines, d'une éducation à la billebaude, d'opinions libres penseuses, et ne pas perdre de vue qu'il avait rendu beaucoup de services, rencontré beaucoup d'ingrats. D'où le goût des formules générales, si souvent démenties par les aits, des mots à l'emporte-pièce qui passaient de son théâtre dans sa causerie, et réciproquement. C'est ainsi qu'il fustigea un quémandeur, à qui il avait plusieurs fois prêté de l'argent; celui-ci le rencontre sur le boulevard, et lui tend la main : « Il n'y a rien dans la mienne, lance Dumas. » Plus tard, apprenant qu'un auteur le déchire à belles dents, il remarque avec hauteur : « Il se pose en chef d'école, me soutire trois mille francs, et se venge en me griffant! » Au temps de la lune de miel de l'amitié, où madame Aubernon était devant lui comme la duchesse de Duras devant Chateaubriand, notre amie donna, à l'hôtel de Messine, une soirée costumée où elle eut la fâcheuse inspiration de s'habiller en Gloire de Dumas : une réduction du buste de celui-ci par Carpeaux en guise de casque, de grandes banderoles descendant de son corsage, chacune portant le nom d'une pièce de son héros : et elle vint lui réciter des vers composés par Arthur Baignères sur ce thème : je suis coiffée de Dumas. Or le physique de l'enthousiaste ne se prêtait nullement à un pareil travestissement, qu'une femme très jeune et très jolie eût à peine fait accepter. Nous étions consternés, les moqueurs professionnels ou occasionnels s'en donnaient à cœur joie, Alexandre Dumas ne dissimulait pas sa mauvaise humeur, et, quand j'allai le saluer, il me tint ce propos qu'il répéta à plusieurs autres : « Faut-il que j'aie les reins solides pour ne pas succomber sous le ridicule? » Il me garda avec lui une grande demi-heure, et je jouai le rôle du confident des

tragédies classiques, essayant tout de même de plaider les circonstances atténuantes en faveur de la coupable par excès de zèle. « Monsieur Dumas, vous savez que l'admiration est cousine germaine de l'amour, qui, vous l'avez montré en perfection, ignore la mesure, va droit à l'impossible, et par delà l'infini... » Mais ici l'amitié était en conflit avec l'orgueil, et l'orgueil de Dumas était immense. Il me promit cependant de punir avec des fleurs : ces fleurs consistèrent, un jour que nous étions chez madame Arman de Caillavet, dont le frère allait épouser Colette Dumas, à écouter, après dîner, la lecture d'une plaquette sur *l'Ami des Femmes*. Quand ils rentrèrent au salon, elle paraissait fort déconfite, et Dumas me chuchota dans l'oreille : « Je viens de lui offrir un bouquet de bons conseils qui se résument en celui-ci : n'écrivez plus, vous n'avez pas le don, je vous rends un grand service en vous détournant de cette tentation; contentez-vous d'avoir de l'esprit parlé, n'ayez pas d'esprit publié. Vous verrez qu'elle ne m'écoutera pas. » En effet, elle n'écouta pas du premier coup, et nous le regrettâmes vivement, car ses essais littéraires étaient quelconques; il suffisait qu'elle prît la plume pour n'avoir plus d'esprit, comme dans les contes de fées. Ses lettres manquaient de verve, de coloris, et hélas... elle écrivait matériellement comme un chat : nous nous mettions à trois pour déchiffrer ces hiéroglyphes.

L'impair du bal costumé fit naître un léger brouillard dans l'azur de cette noble et touchante amitié; il y eut d'autres nuages, celui par exemple de la *Princesse de Bagdad*, superbe four dramatique, qui mit à une rude épreuve la sensibilité de Dumas. Quelques jours avant la répétition générale, Dumas avait donné la pièce à lire en primeur à son amie. Elle la lut, relut pendant toute une nuit, et, le lendemain, la retourna avec une lettre commençant par cette phrase : « Je suis éperdue d'admiration et d'effroi... » Elle craignait ce qui devait arriver, et, avec bien des précautions, émettait quelques timides réserves. « Dumas lui en sut mauvais gré, il n'admettait guère que la foi pure et simple de la part de ses croyantes. Madame Aubernon m'emmena à la répétition générale et à la première... le public ne ratifia que trop ses appréhensions.

La brouille, la cruelle brouille éclata en 1885. J'en connus tous les incidents, par deux au moins des intéressés, et je ne puis les raconter, parce que l'un d'eux vit encore. Madame Aubernon essaya, pendant des mois, de négocier une transaction; elle aurait dû se douter que le caractère de Dumas ne s'y prêterait pas. Elle pleura beaucoup, le jour où elle reçut une lettre annonçant que son ex-ami et ses enfants ne la verraient plus. Et puis elle se consola petit à petit, pas complètement, en recevant beaucoup de félicitations pour n'avoir pas sacrifié ceux dont on exigeait l'holocauste.

Presque seul alors parmi les intimes, j'eus la franchise de déclarer qu'elle aurait mieux fait de passer sous les fourches caudines. « Pour l'éclat, la gloire de votre salon, un Dumas vaut cinquante personnages de talent; vous ne le remplacerez pas non plus comme grand ami que vous voyiez sans cesse, à qui vous rapportiez vos pensées les plus élevées; peut-être ne vous donnait-il pas une affection égale à la vôtre, mais vous ne la lui demandiez pas, et il vous apparaissait dans un nimbe éclatant, dépouillé de ses travers. Il n'est pas rare qu'un protestant, un israélite, se fasse catholique; il est bien plus rare qu'une ferveur d'admiration succède à une autre. J'ai d'autant plus de mérite à vous parler ainsi, que vos clients sont mes amis. » Ainsi pensais-je, ainsi je pense encore; et je fus vertement rabroué par les autres familiers, par madame Aubernon qui s'indigna, et me reprocha de méconnaître son héroïsme. J'ai lieu de croire qu'elle le regretta plus tard, mais en attendant j'eus le sort de tous les Cassandres. Je commis alors une seconde faute diplomatique. Très reconnaissant des multiples marques de bonté dont j'étais l'objet de la part de madame Aubernon, je me crus obligé moralement de prendre fait et cause pour elle, malgré mon blâme intime : insensiblement, je cessai donc de fréquenter chez A. Dumas qui m'avait si bien accueilli, tandis que deux de ses commensaux, Lavoix père, Chéramy, plus adroits, continuaient de cultiver les deux ateliers. Madame Aubernon en fut enchantée, car elle s'imaginait qu'elle pourrait, grâce à eux, jeter les bases d'une réconciliation, et elle caressa cet espoir jusqu'au bout. Et donc, si j'avais imité ces diplomates, elle m'en eût voulu d'abord,

et elle m'eût ensuite considéré comme un troisième atout dans son jeu. Le dévouement est souvent méconnu, et doit se résigner à trouver sa récompense en lui-même : on sait cela en théorie, mais en pratique? Bah! quand je passe la revue des déceptions qui ont suivi mes excès de zèle, j'évoque, en guise de consolation, le joli couplet de Labiche sur les jobards dans la *Cigale chez les fourmis*.

Le salon de madame Aubernon fut le premier pour la comédie d'amateurs, le premier pour l'originalité, le choix des pièces, la persévérance, l'intensité de la volonté. On y a joué beaucoup de pièces de Molière, d'Alexandre Dumas, d'Octave Feuillet, de Sardou; *la Parisienne* de Becque; plusieurs pièces d'Ibsen, entre autres *Maison de Poupée* et *Borkmann*, que madame Aubernon nous apprit à aimer, et qui furent ensuite représentées sur divers théâtres; pour *Borkmann* notamment, les répétitions durèrent quinze mois; il y en eut cent seize. Madame Aubernon acceptait les contretemps avec une résignation souriante, nous disant : « Il faut savoir faire son métier de maîtresse de maison; il a aussi ses déboires. » Elle eut des comédiens amateurs de tout premier ordre : madame Trousseau, MM. Henri Borel, Royer, Raquez, Robert de Flers, Marcel de Germiny, Pierre Despatys, Le Lubez, Sautereau, Bermingham, Félix Marchand; son fils et sa belle-fille figuraient agréablement dans sa troupe, elle-même joua avec succès *la Comtesse d'Escarbagnas*. Le plus étonnant peut-être, c'est que, grâce à la discipline sévère de l'impresario, les acteurs étaient religieusement écoutés de dix heures et demie à une heure du matin. Et sans doute, voilà bien de l'esprit perdu, bien du beau perdu! Tandis que le dialogue se déroule sur la scène, les figures des femmes se composent, celles des hommes se raidissent, les sourires des uns se figent, les pensées des autres voyagent, pas bien loin sans doute, puisque tant d'objets attrayants enveloppent chaque spectateur. On regrette parfois que de telles forces intellectuelles sommeillent, que la politesse enchaîne ces lèvres éloquentes. Patience! Elles auront leur tour : les langues captives prendront leur revanche dans un tournoi d'esprit autour du buffet.

Dans *Borkmann*, Sautereau jouait le rôle du jeune pre-

mier qui enlève l'héroïne. Un de ses amis lui prête une magnifique pelisse, qu'il endosse le jour de la répétition générale. Mais le metteur en scène la fit supprimer, parce qu'elle attirait trop l'attention des spectateurs : il n'y en avait plus que pour elle, et les commentaires admiratifs se manifestèrent par des clignements d'yeux, des chuchotements qui troublaient l'harmonie de l'ensemble. Par ce petit détail, on juge avec quel soin la pièce fut montée.

Un autre mérite des fêtes de mesdames de Nerville et Aubernon : *tous les hommes étaient assis.* Chose capitale : tout le monde y trouve son compte, les hommes d'abord, qui, au lieu d'être préposés aux embrasures des fenêtres ou des portes, peuvent pendant les entr'actes déployer leur verve galante; les femmes qui, se sentent plus belles, étant plus et mieux admirées dans ces conditions; la maîtresse de maison qui, de son côté, attire, retient plus facilement ses invités, et les empêche de causer entre eux. Mais aussi chaque grande pièce était précédée d'une répétition générale et jouée deux fois; seuls, les très intimes amis étaient conviés aux trois représentations; on invitait les autres par séries.

Madame Aubernon se proclamait justement : une participante, une rayonnante. Avec la fougue et la sincérité qui la caractérisèrent, elle ne se contentait pas des succès de son salon, contribuait à la réussite des pièces, presque toutes inédites, qu'on représentait chez sa jeune amie Madame de Saint-Victor, en assistant à leur ultime répétition à huis clos, à la répétition générale, à la première, en y donnant les marques d'une approbation énergique et autoritaire.

En 1894, madame A. Trousseau et H. Aubépin jouèrent *Entre six et sept* de M. A. Godfernaux, jeune professeur de philosophie.

En 1895, *le Point*, brillant début de M. E. Sée. Et puis *l'Impasse*, où se révéla Marcel de Germiny, donnant la réplique à mademoiselle Suger : « Mon cher, s'écria madame Aubernon, je vous engage. Vous serez la comète de ma troupe! » Peu de temps après, en effet, il créa chez elle, d'étonnante façon, dans *Jean-Gabriel Borkmann*, le rôle touchant de *Foldal*, le vieux poète que tout accable, et dont rien ne trouble la sérénité. Lorsque Lugné-Poé, alors direc-

teur du théâtre de l'*Œuvre*, monta cette pièce, il pressa Germiny de ne pas se laisser arrêter par les préjugés mondains, et de reprendre le rôle chez lui. Vainement, bien entendu.

Et je me rappelle avoir encore, aux côtés de madame Aubernon, applaudi chez madame de Saint-Victor d'autres pièces qui avaient pour auteurs des littérateurs chers au public : Tristan Bernard, Abel Hermant, Albert-Émile Sorel, Paul Acker, André de Lorde. Notre grande amie avait amené ses intimes, devenus aussi ceux de la fille de l'auteur d'*Hommes et dieux*. C'est là que je vis pour la première fois le comte Robert de Flers qui brûlait les planches dans *Je vais m'en aller* et *le Vrai courage* de Tristan Bernard : mon ami Gaston Arman de Caillavet et lui n'allaient pas tarder à donner travail, réputation aux professionnels de mainte scène, à fournir les plaisirs les plus vifs, les plus délicats, à des millions de spectateurs des cinq parties du monde.

« On peut juger un homme public, mort ou vivant, avec quelque rudesse; mais il me semble qu'une femme, même morte, quand elle est restée femme par les qualités essentielles, est un peu notre contemporaine. » Cette pensée de Sainte-Beuve, qui semble plus vraie encore quand il s'agit d'une amie, ne saurait empêcher de mêler quelques ombres au tableau. Un portraitiste qui loue sans cesse semble aussi suspect que celui qui critique à jet continu. D'ailleurs il y a des défauts aimables, des défauts presque nécessaires, — on ne pardonne qu'aux saints la perfection — des défauts encadrés de qualités charmantes qui les font oublier, pardonner, du moins attestent la vie, sa flamme, la communion intime avec l'humanité palpitante et saignante. Défauts et travers, je crois avoir le droit et le devoir d'y faire allusion, pour d'autres comme pour madame Aubernon. Et donc, ayant le défaut de ses qualités, elle poussa jusqu'à l'extrême le goût de la parole, un besoin inextinguible de formuler son avis sur toutes choses et sur toutes personnes, qui faisait plus d'honneur à sa franchise qu'à sa prudence. Un jour, je l'accompagne chez madame Z... qui venait de perdre son mari ; après les compliments de condoléance, elle demande : « Avez-vous des enfants, chère madame? — Oui,

madame, deux fils et une fille. — C'est bien incommode pour se remarier, repart madame Aubernon. » Une autre fois, elle entame un éloge pompeux d'un article d'Arvède Barine, et termine par ce parallèle : « Quelle différence avec celui de X... sur le même personnage! Il y a autant d'écart entre l'un et l'autre qu'entre une dinde truffée et du bœuf bouilli. » Or l'auteur du bœuf bouilli était là qui me regardait en souriant, et se gardait bien de protester, tandis que le reste de la compagnie écoutait la tirade avec étonnement. J'en passe et des meilleurs. Madame Aubernon défendit intrépidement ses amis, au point d'arrêter net deux immortels qui, dans un dîner, commençaient à se gausser des travers d'un autre immortel. Et, en même temps, elle ne pouvait s'empêcher de faire son *Sainte-Beuve verbal,* d'analyser les mérites et les démérites de ses meilleurs amis comme s'ils étaient morts depuis deux cents ans. Que de fois ne m'arriva-t-il pas de paraphraser devant elle l'axiome de Doudan : « Il ne faut rien concéder sur ses amis! » Si l'on ne doit que la vérité aux morts, on ne doit pas toute la vérité sur les vivants aimés. Ce n'était pas son avis : elle m'accusait de philintisme, et je lui reprochais tout doucement de mieux défendre ses amis contre les autres que contre elle-même. D'ailleurs ces poussées d'alcestisme littéraire disparaissaient dans un large courant de sympathie réelle : on sentait que les critiques partaient, non de son cœur, mais de son esprit, d'un tempérament d'auteur qui n'avait pas trouvé son emploi; et la plupart des intéressés pardonnaient si les mots piquants arrivaient à leurs oreilles : « Elle est si bonne, disaient-ils. » Rien de plus vrai, et je veux noter ici deux traits de bonté intelligente que beaucoup de maîtresses de maison auraient besoin de méditer : elle ne pouvait souffrir les gens qui venaient lui rapporter les épigrammes qu'on se permettait à son endroit, et elle ne quêtait jamais les gens de lettres, estimant justement que c'est là une très coupable indiscrétion.

Quelques-uns cependant, plus susceptibles, lui gardaient rancune des coups de langue, répétés, souvent avec des fioritures, et sans les tempéraments qui adoucissaient la pointe; ils se brouillaient, ou bien, faisant passer leur plaisir avant leur agacement, ils continuaient de cultiver un salon

si agréablement original, comme si le secret n'avait pas été fidèlement trahi. Mais ils se dédommageaient en daubant à distance, et accueillant avec empressement les commérages de journalistes plus désireux d'amuser, que de se montrer équitables, de candidats refusés et jaloux. Et c'étaient toujours les mêmes rengaines : elle n'a pas d'amis, elle n'a que des convives, considère ses habitués comme le matériel vivant de son salon, les aime comme une parure qui met en valeur ses grâces, les presse comme des citrons, quitte à en jeter le zest lorsque tout le suc est exprimé. Tout cela était faux, archifaux, mais il est si facile de trouver la petite bête, de faire bon marché de vingt qualités majeures en donnant à un défaut les proportions de l'Himalaya, de prêter à la calomnie une apparence spécieuse. Le procédé est vieux comme le monde; les avocats le pratiquent couramment, et aussi les courtisans des rois absolus, et ceux des peuples cent fois plus absolus et capricieux que les tyrans les plus tyranniques.

Elle eut des passions d'amitié, et aussi des passionnettes, qui ne lui permirent guère de demeurer dans la divine mesure prônée par madame de La Fayette; cela ressemblait, en miniature, au sentiment très pur, automnal et touchant, bien qu'intempestif, de madame du Deffand pour Horace Walpole, *l'Homme de fer*. Une de ses amies, poussée par le démon de la raillerie, lui dit : « Vous avez des engouements. » Elle fut très froissée qu'on usât d'un tel mot pour définir des amitiés noblement exaltées. « Vos engouements durent, continua l'impitoyable moqueuse, mais ce sont des engouements, parce qu'ils vous conduisent à des exagérations. » Madame Aubernon compta ainsi, comme favorites cérébrales : mesdames de Gévrie, Arman de Caillavet, Harold Fitch, de Saint-Victor, de Pierrebourg, Blanc-Bentzon, Arvède Barine, mademoiselle Charles Roux; comme favoris platoniques : Alexandre Dumas, du Tillet, Renan, Jules Simon, Becque, le docteur Pozzi. Avant Becque, il y eut un interrègne de quelques années, où les principaux intimes se disputèrent la succession d'Alexandre. Comme les grandes dames du XVIIIe siècle avaient leur abbé, leur médecin, leur académicien, elle avait son philosophe, Victor Brochard, qui

lui inspira une confiance absolue par ses aimables et solides qualités, et qui, invité de fondation aux dîners du mercredi et du samedi, formait entre les convives un lien sympathique, étant aimé de tous. Hélas! Cet ami rare fut frappé, l'année même où mourut madame Aubernon, par cette cécité qu'il voyait venir depuis longtemps, et qui lui a donné l'occasion de nous montrer que sa sérénité héroïque et spirituelle était à la hauteur de sa science et de son enseignement à la Sorbonne. Ne pensait-il pas à son dur calvaire, lorsqu'il nous répétait cette douloureuse maxime : « La résignation est pour le philosophe ce qu'est pour le croyant la soumission aux volontés de Dieu? »

A propos de certaines personnes qu'elle voyait l'hiver, mais ne recevait pas à sa maison des champs, *Au cœur Volant*, Madame Aubernon remarqua gaiement : « Nous sommes en été, je les ai mis chez le fourreur. » A Louveciennes, cette infatigable *causeuse* recevait des amis le dimanche matin, d'autres amis pour le dîner, et, toujours alerte, l'esprit lucide et en éveil pour son compte, elle expliquait ainsi sa méthode : « Mes gens d'esprit du matin seraient fourbus, et ont besoin de renfort; j'en attends d'autres à six heures : il faut bien que je remette du charbon dans ma locomotive. » Il est vrai qu'elle ne marchait guère : dix minutes, un quart d'heure par jour. Du charbon dans la locomotive! Elle en remettait de toutes les sortes, du tout-venant, du criblé. du vieux, du neuf, du gras, du moyen, du petit. Comme toutes les directrices de grands salons, elle avait un penchant décidé pour les gens célèbres, mais se contentait fort bien des gens de mérite; les beautés professionnelles, les charmeurs étaient aussi accueillis; une admiration intelligente, un mot placé à propos, servaient de passeports et de cartes d'introduction. Et, comme elle avait le juste orgueil de son cénacle, elle ne craignait pas d'inviter cinq ou six fois de suite un lion de la politique ou de l'art, jusqu'à ce qu'il acceptât : « Il viendra, disait-elle crânement, ou il dira pourquoi. » Et c'eût été peine perdue de chercher à la détourner de cette tactique envahissante. On essayait donc les nouveaux convives, on les passait au crible; notre amie aimait surtout les causeurs brillants, les remueurs de paradoxes

hardis; les autres, elle les estimait, les écartait insensiblement, ou les gardait pour les petites agapes à trois ou quatre personnes. J'eus l'honneur de lui amener deux académiciens, Charles de Mazade et Victor Cherbuliez; ils ne plurent pas, et ne s'y plurent pas; Cherbuliez était un incomparable causeur d'intimité. Elle me demanda de lui présenter le duc de Broglie et le prince Roland Bonaparte, qui me témoignaient beaucoup de bienveillance; je fus très perplexe, car je sentais que les affinités électives s'accrocheraient difficilement. Le duc de Broglie et le prince Roland ne vont pas au-devant de la conversation, me disais-je, ils attendent qu'elle vienne à eux; ça n'ira pas du tout. Pour sortir d'embarras, je lui proposai de la faire dîner avec eux; elle fut enchantée, ils acceptèrent, elle causa très longtemps avec le duc de Broglie, et, par dérogation à ses habitudes, elle ne partit qu'à minuit et quart; sa curiosité était satisfaite, elle ne reparla plus de son projet.

Elle eut des demi-déceptions avec Guillaume Guizot, E. Montégut, J.-J. Weiss, Étienne Lamy. Les trois premiers disaient certes des choses dignes d'être retenues, mais ils les disaient lentement, avec des temps, n'aimaient pas être interrompus, et à l'hôtel de Messine on préconisait l'escrime verbale, rapide, ailée, celle qui glisse et n'appuie point; on tenait pour la conversation train express, la patache de nos aïeux semblait rococo en pareille matière. A ses protagonistes, madame Aubernon fut plus d'une fois tentée de répéter le mot de madame Geoffrin au comte de Coigny dînant pour la première fois, et embarqué dans une histoire interminable, tandis qu'il découpait un poulet avec un petit couteau : « M. le comte, je dois vous avertir que dans cette maison on aime les longs couteaux et les histoires courtes. »

C'est encore à l'hôtel de Messine qu'un soir J.-J. Weiss lança et développa avec une verve subtile ce paradoxe fantaisiste : « Il n'y a qu'un homme qui ait compris quelque chose à la Révolution de 1848, c'est le cardinal de Retz. »

J'ai noté trois dîners, celui du 30 juin 1886 entre autres, où figura Étienne Lamy, qu'un article politique dans la *Revue des Deux Mondes* avait mis en lumière, au point de faire dire à plusieurs immortels : « S'il en écrit un second de

cette force, il entrera tout droit à l'Académie. » Tant qu'on parla politique, Étienne Lamy, républicain catholique, ne se fit point prier pour exposer ses idées; et il s'en acquitta dans un langage précis, souple, coloré, où l'on reconnaissait le disciple de Chateaubriand, l'émule de Montalembert, Lacordaire, Falloux. Comme on le questionnait sur les princes d'Orléans, il déclara sans ambages : « Ils ont une cour avant d'avoir un parti... Je ne vois pas comment arriverait M. le Comte de Paris, ni comment on le renverserait. » Les choses se gâtèrent lorsqu'un convive libre penseur, pour amuser la compagnie, voulut amener Lamy sur le terrain d'une discussion dogmatique. Celui-ci replia aussitôt ses ailes, se déroba, déclarant poliment que les questions de foi étaient à ses yeux au-dessus et en dehors de tout débat : ce fut dit avec une telle autorité courtoise, que, non seulement l'agresseur remit son épée au fourreau, mais que personne ne se présenta pour relever le défi. Afin de dissiper le léger malaise produit par l'incident, le sénateur Denormandie, qui mimait certaines histoires avec une verve désopilante, digne des meilleurs comiques du Palais-Royal, esquissa le portrait d'un de ses parents, original *di primo cartello*, jetant des louis dans la Seine pour se punir de ses péchés, et ne pas faire une charité agréable, cachant des billets de mille francs dans ses livres, et habitant, quai de l'École, un cinquième, dont l'escalier avait autant de marches qu'il y eut de rois de France.

Madame Aubernon tenait pour la conversation générale à table : les Grecs, les Romains, saint Louis, Marguerite de Navarre, madame de Tencin, madame Suard, etc... lui fournirent d'illustres précédents. Eh quoi? saint Louis? Oui, saint Louis en personne. Pour se faire pardonner un dîner où Pailleron et lui avaient eu des passades d'indiscipline, Gaston Pâris lui apporta un curieux passage copié, dit-il, dans les *Mémoires* de Joinville. Le pieux roi donnait un gala, et sans doute ses voisins ne l'intéressaient guère, ou peut-être désira-t-il détourner la conversation. Quoi qu'il en soit, avisant Robert de Sorbon et Joinville qui causaient à mi-voix, et semblaient y prendre plaisir, il les interpelle : « Si vous parlez au mangier de choses qui doyent nous plaire,

si dites haut; ou si ce n'est, ci vous taisez. » Si vous avez quelque chose à dire qui puisse intéresser la compagnie, parlez tout haut; sinon, taisez-vous. » Madame Aubernon fut tellement ravie, qu'elle fit graver en lettres d'or sur vélin, et encadrer les précieuses paroles : le cadre figurait à la place d'honneur dans la salle à manger, et on invitait les nouveaux convives à lire l'inscription comminatoire. Et, le 1er janvier suivant, la maîtresse de maison reçut, présent anonyme, une élégante sonnette en argent, servant de piédestal à la statue de saint Louis : les paroles de celui-ci couraient le long de cette sonnette qui rappela souvent à l'ordre les francs-tireurs de la causerie, et qui remplaça celle qu'avait jadis offerte A. Dumas. Une seule personne parlant à la fois, point d'aparté, point de causerie parasite, les duos renvoyés après le dîner, voilà le principe. C'était l'imprévu discipliné : le système consternait ou agaçait fort les timides, les amoureux de liberté absolue, les causeurs intimes comme Victor Cherbuliez, qui finit par se retirer, et appelait cela : *le pensum*. Je me souviens que la belle madame Gautreau éprouva un sentiment de terreur à la pensée qu'elle pourrait être interrogée, et obligée de parler devant onze personnes. « Pour ne pas m'affoler, me dit-elle tout bas, je touche de temps en temps mon chapelet, et récite un *Ave Maria*. » Eugène Labiche, qui était l'homme de ses comédies, plein de bonhomie, de grâce et de malice, n'eut aucune émotion le jour de son début à l'hôtel de Messine. Il venait d'être reçu membre de l'Académie Française, Alexandre Dumas le présenta, et, voulant le tâter, la maîtresse de maison, dès le potage, lui demanda si les académiciens touchaient un traitement : « Oui, madame, sourit-il, 1 200 francs, *et nourri*. » C'est lui encore qui, au cours de ce dîner, fit la fameuse réponse des petits pois. Quant aux timides, ils finissaient par s'aguerrir, et la plupart ne demandaient qu'à revenir : il est vrai que madame Aubernon ne réclamait en général que l'esprit du silence, l'art d'écouter, et que la concurrence était grande parmi les professionnels de la causerie. Et puis, que d'habileté, que de verve, quelle adresse à mettre sur le tapis le sujet propre à faire briller tel convive, que de tempéraments dans l'application d'un système absolu, tandis

que d'autres observent maladroitement un système libéral! Avec quel art elle groupait les hommes éminents, quelle stratégie dans la composition et la conduite de ses dîners! Presque toujours un ou deux grands ténors de conversation, quelques rôles à manteaux, des Dugazon, des personnages muets par modestie. Elle avait encore une manière originale de qualifier ses dîners : elle nous les annonçait du nom du principal convive : il y avait le dîner Dumas, le dîner Caro, le dîner Renan, le dîner Jules Simon, le dîner Gaston Boissier, le dîner Brunetière, le dîner Becque, etc.

Deux ou trois fois l'an, elle invitait un certain nombre de jolies femmes à la mode, auxquelles étaient adjoints des hommes aimables, lettrés, mais point transcendants. « Je vous ai organisé un dîner frivole », dit-elle un jour à une invitée, qui parut ne pas goûter beaucoup une attention soulignée de la sorte. A l'un de ces dîners, je citais cette définition de Pailleron, dans *Petite Pluie :* « L'Amour! Des grands mots avant, des petits mots pendant, des gros mots après! » Une jeune femme, très belle, à l'esprit gavroche et fanfaron, s'écrie avec une étourderie peu sincère : « C'est drôle! moi, je n'ai jamais connu que les gros mots! » Et de rire, car chacun était bien convaincu du contraire. A parler net, les jolies femmes manquaient un peu trop aux autres agapes, quelques-unes seulement trouvaient grâce à cause de leur docilité, et les grands hommes s'en plaignaient. Madame Aubernon tint bon jusqu'à la fin. « Je donne à causer, affirmait-elle, je ne donne pas à aimer. » Elle prétendait que les jolies femmes détournent leurs voisins des devoirs collectifs pour les asservir à des objets particuliers, que, même involontairement, elles désagrègent la conversation générale, l'empêchent de monter jusqu'aux sommets, ou l'en font trop vite descendre.

Une petite cérémonie qui se renouvelait de temps en temps, c'est ce que nous appelions *la colle du questionnaire.* Lorsqu'on avait plus ou moins épuisé uu sujet théâtral, littéraire, moral ou amoral, il arrivait que madame Aubernon ne se trouvait pas encore assez documentée, et elle demandait aux onze convives leur avis personnel à tour de rôle. Une variante du quart d'heure de Rabelais! Et pour les gens de

médiocre mémoire, ou d'esprit peu rapide, quelle angoissante perspective! Si l'on commençait par eux, ils n'avaient pas le temps de se préparer. S'ils étaient interrogés à la fin, ils pouvaient craindre que les premiers ne prissent leur réponse; et quel désastre! Comme j'étais assez bien outillé, il m'arriva plusieurs fois de passer sous la table à une voisine embarrassée une réplique griffonnée sur le menu, et qu'on trouvait meilleure que la mienne. Après avoir recueilli les onze opinions, madame Aubernon ne manquait jamais de formuler la sienne, et je soupçonne que ces improvisations-là étaient arrangées dans le silence du cabinet; je le soupçonne d'autant plus, qu'elle laissait parfois traîner sur ses guéridons certains carnets consignant des maximes et galéjades tirées de ses lectures, destinées sans doute à suppléer aux improvisations authentiques que l'esprit ne fournit pas toujours à point nommé. Ainsi faisait, et d'une manière bien plus complète, madame Necker pour la préparation de ses dîners; le marquis de Chastellux l'a raconté de la façon la plus piquante. D'ailleurs madame Aubernon avait plusieurs cordes à son arc, le jaillissement imprévu, le trait concerté ou emprunté, la maxime laconique et la période abondante : tout cela produisait le plus pittoresque amalgame du monde.

A côté des interrogations collectives, il y avait les interrogations individuelles. Elle demanda un jour : « Quelle est votre opinion, Monsieur X... sur Shakespeare? » Réponse : « Est-ce pour un mariage? » Rire général. Une question faite à un grand causeur servait souvent de point de départ à toute une discussion où d'autres solos étaient tour à tour applaudis. Sur certaines colles les spécialistes seuls se hasardaient : « Que pensez-vous de la transsubstantiation, monsieur Fuchs, dit-elle brusquement? » Fuchs demanda la permission de se recueillir, et quelques instants après, il nous servit une savoureuse petite conférence *ad usum delphini*, c'est-à-dire à l'usage des profanes.

VICTOR DU BLED

AU-DESSUS DES NUAGES

La connaissance de l'atmosphère terrestre est un des problèmes capitaux de la science; l'intérêt qu'elle éveille est d'ordre pratique aussi bien que théorique, et nos idées sur le rôle qu'elle joue ont singulièrement évolué depuis un quart de siècle. La masse de notre atmosphère n'atteint pas la millionième partie de la masse terrestre, mais son influence sur les destins de notre humanité n'en est pas moins prépondérante. Dans le domaine qu'elle occupe, qui s'étend verticalement sur plusieurs centaines de kilomètres au-dessus de nos têtes, la partie inférieure, épaisse de 10 à 12 kilomètres, est, *en apparence*, la seule qui nous intéresse directement : elle contient, à elle seule, les quatre cinquièmes de la masse totale des gaz, toute la vapeur d'eau et presque tout le gaz carbonique; c'est dans son sein, rembourré de nuages, que s'élaborent le vent, la pluie, la neige, les orages, en un mot tous les accidents météorologiques auxquels notre existence est asservie; enfin, cette atmosphère inférieure est devenue directement accessible à l'homme, et les progrès de l'aviation nous en ont donné, depuis dix ans, une connaissance directe et approfondie.

Mais il faudrait se garder de croire que les couches, de plus en plus raréfiées, qui s'étendent au-dessus de l'atmosphère météorologique jouent dans la vie terrestre, un rôle effacé qui ne serait que le prolongement atténué du rôle joué par les couches inférieures. C'est l'honneur de la science moderne

d'avoir établi que l'atmosphère supérieure remplit, dans l'économie de notre planète, une fonction spéciale, comme elle a une constitution particulière; cet honneur revient surtout à un savant français, Teisserenc de Bort, aussi modeste que désintéressé, et qui, comme Piron, « ne fut rien, pas même académicien », mais qui reste le modèle de ceux qui ne cultivent la science que pour la joie de connaître et la satisfaction de servir. Tandis que, dans les divers pays, les services météorologiques, asservis à une tâche étroitement limitée, se bornaient à assurer l'observation du temps en risquant de timides prévisions, Teisserenc de Bort comprit que les problèmes d'en bas trouveraient leur solution en haut, et se fit l'explorateur de la haute atmosphère. L'observation méthodique des nuages, poursuivie méthodiquement à son modeste observatoire de Trappes (Seine-et-Oise) lui avait fait connaître le mouvement des couches d'air jusqu'aux régions où flottent les fines aiguilles de glace des cirrus; mais c'est plus haut qu'il voulait pousser son enquête; à cette fin, il appliqua résolument l'emploi des *Ballons-sondes*, mis en œuvre pour la première fois, en 1893, par l'aéronaute Hermite; à partir de 1898, de nombreux sondages aériens furent accomplis par lui ou à ses frais à Trappes, en Danemark et jusqu'en Laponie et dans la zone équatoriale; ils établirent sans contestation les différences essentielles entre l'atmosphère inférieure, ou *troposphère*, et l'atmosphère supérieure, ou *stratosphère*; ainsi c'est par un double hublot, fait de deux verres superposés, que notre planète ambulante est séparée du vide interastral.

L'intérêt de cette grande découverte fut mieux compris à l'étranger qu'en France. Alors que Teisserenc de Bort ne trouvait pas, chez nous, les concours nécessaires pour développer ces premiers résultats, l'Allemagne à Munich et à Strasbourg, la Belgique à Uccle, l'Italie à Pavie, livraient à l'espace des ballons-sondes de plus en plus puissants et perfectionnés; en même temps, des congrès périodiques, réunissaient les spécialistes de la haute atmosphère; c'est là que se préparaient les campagnes futures pour l'exploration des couches supérieures, et que s'élaboraient tous les perfectionnements dans la technique du sondage.

Teisserenc de Bort préparait économiquement ses ballons en papier verni, et le procédé n'était pas si mauvais puisque l'un d'eux, lancé à Trappes en 1907, s'éleva jusqu'à 28 kilomètres. Mais il est préférable d'employer une enveloppe de caoutchouc, gonflée à l'hydrogène; au départ, le diamètre de la sphère est compris entre 50 centimètres et 2 mètres, mais il s'accroît rapidement à mesure que l'aérostat s'élève dans un air plus raréfié; il double chaque fois que l'aérostat s'élève de 15 kilomètres, et cet accroissement n'a d'autre limite que la résistance élastique de la gomme; un moment vient où la chétive bulle, à force de s'enfler, crève brusquement; si on n'a pour but que d'observer la vitesse des courants aériens aux différentes altitudes, c'est-à-dire si le ballon fonctionne comme *ballon-pilote*, cet accident n'a d'autre conséquence que de mettre fin à l'observation faite d'en bas. Mais si on a en vue un véritable sondage de la haute atmosphère, il faut que le ballon emporte avec lui des appareils enregistreurs, dont les plus importants sont un baromètre et un thermomètre; ces instruments, qui inscrivent automatiquement l'altitude atteinte et la température correspondante, sont installés et suspendus élastiquement dans une minuscule nacelle d'osier suspendue à un parachute qui se déploie, lorsque le ballon crève, de façon à conduire doucement le précieux colis jusqu'au sol. L'opération comporte, évidemment, certains risques; le vent peut conduire le parachute jusqu'à la mer, ou l'égarer dans les forêts; la chute peut être, en dépit des précautions, trop brutale; il arrive pourtant que ce voyage aérien s'achève sans encombre et que l'observatoire ambulant, recueilli à l'atterrissage, apporte des nouvelles de la haute atmosphère. Parmi ces aventuriers, le plus heureux fut lancé, le 17 décembre 1912, à Pavie, par le professeur Gamba : il s'éleva presque verticalement jusqu'à 37 700 mètres et retomba doucement sur le sol, à 39 kilomètres de son point de départ.

Il n'est pas impossible que ce record soit dépassé par des ballons-sondes plus puissants et mieux équipés; mais il est douteux qu'il le soit de beaucoup. En revanche, il est possible que la balistique moderne nous offre de nouveaux moyens d'atteindre la haute atmosphère; les obus projetés par la

« Bertha » allemande contre la population parisienne, s'élevaient verticalement à une trentaine de kilomètres, et on nous laisse entendre que des progrès notables ont été réalisés depuis lors; puissent-ils ne servir qu'à des fins scientifiques, et par exemple à nous apporter des échantillons d'air captés à divers niveaux atmosphériques!

***

Tenons-nous-en aux résultats acquis; le plus important se rapporte aux variations de la température avec l'altitude. Lorsqu'on s'élève à partir du sol, le thermomètre éprouve tout d'abord des variations fort irrégulières; il fait souvent plus chaud au sommet de la Tour Eiffel qu'au niveau des rues; mais à partir de 3 kilomètres, la décroissance de température s'affirme et devient plus régulière; les variations accidentelles, locales ou saisonnières n'arrivent pas à masquer une baisse qui se poursuit en raison d'un degré, environ, par 120 mètres d'ascension. D'ailleurs, ce phénomène n'a rien de mystérieux; il est conforme aux lois les plus formelles de la physique, car une masse d'air qui s'élève, se dilate et, en conséquence, se refroidit; or ce refroidissement, qu'on peut calculer, est très voisin de celui qu'on mesure aux différents niveaux de notre atmosphère.

Cet accord de l'observation et de la théorie va-t-il se continuer jusqu'aux confins de l'atmosphère? A raison d'un degré par 120 mètres, il ne faudrait que 32 kilomètres pour que la température s'abaissât de 273 degrés, et atteignît le zéro absolu, limite imposée aux plus basses températures. C'est pour cela que les savants ont cru longtemps que l'atmosphère était beaucoup moins épaisse qu'elle ne l'est en réalité; Biot lui attribuait généreusement 21 kilomètres, et livrait l'espace vide situé par delà aux rigueurs du zéro absolu. Les ballons-sondes nous ont appris que les choses se passaient tout différemment : à partir de 10 ou 12 kilomètres, le thermomètre ne subit plus que de faibles variations, cette constance de la température caractérise la *couche isotherme*, qui se prolonge, au minimum, jusqu'à 40 kilomètres d'altitude,

sans que nous sachions encore si elle ne s'étend pas beaucoup plus loin.

Bien entendu, nous ne retenons ici que les grandes lignes du phénomène; certains sondages ont révélé des températures particulièrement basses, — 80 degrés à 11 000 mètres et même — 85 degrés à 9 700 mètres; mais ces anomalies paraissent confinées à la zone de transition qui sépare la troposphère de la stratosphère; au-dessus, la température se stabilise au voisinage de — 55 degrés, avec des variations dont l'amplitude totale ne dépasse pas une dizaine de degrés.

A la réflexion, ce fait nouveau s'interprète aisément : il prouve que les couches d'air de la haute atmosphère sont privées de ces mouvements de haut en bas ou de bas en haut qui produisent, par compression et par détente, les variations de température constatées dans la troposphère; et cette différence essentielle tient elle-même à l'absence complète de la vapeur d'eau dans l'atmosphère supérieure. C'est en effet cette vapeur d'eau qui, par ses condensations brusques, provoque le brassage vertical des couches d'air inférieures; c'est l'eau qui est, en bas, le grand facteur des troubles atmosphériques; où elle manque, les couches d'air, de plus en plus diluées, se superposent et glissent horizontalement les unes sur les autres sans se mélanger.

Ainsi se manifeste la profonde différence entre la troposphère, vouée à toutes les convulsions de la météorologie, et la stratosphère, domaine de l'éternelle sérénité; aussi n'est-ce pas sans une secrète prescience que les peuples modernes y ont placé la demeure de leurs dieux, tandis que l'antique Hellade avait établi les siens sur les sommets de l'Olympe, battus par la tempête.

Cette différence bien établie entre les deux parties superposées de l'atmosphère va maintenant nous en expliquer une autre. La composition de l'atmosphère inférieure est fixe, au moins en ce qui concerne ses deux constituants essentiels, l'azote et l'oxygène; Regnault l'a établi le premier par l'analyse d'un millier d'échantillons, apportés des quatre coins du globe : qu'on prenne l'air à l'Équateur ou sur le cercle polaire, au niveau du sol où à plusieurs kilomètres de sa surface, toujours on trouve mélangés 79 volumes d'azote

avec 21 volumes d'oxygène. De fait, on aurait peine à comprendre que des différences notables de composition puissent s'établir dans la troposphère incessamment brassée par les vents et la condensation de vapeur. Mais il en va différemment de la stratosphère, où le régime normal est l'indépendance des couches superposées. L'équilibre qui doit s'y établir, au cours des siècles, est le même que dans une atmosphère absolument calme, et chacun des gaz mélangés doit finalement se répartir en hauteur suivant les règles imposées par la pesanteur. L'acide carbonique, plus lourd que tous les autres, est aussi celui qui monte le moins haut : sa pression doit diminuer de moitié chaque fois qu'on s'élève de 3 620 mètres; pour raréfier dans le même rapport l'atmosphère d'oxygène, il faudrait une dénivellation de 5 010 mètres, et 5 690 mètres pour l'azote, qui est un peu plus léger que l'oxygène. Il résulte de là que la constance de composition ne peut plus se maintenir en altitude, et que les gaz plus légers doivent, à mesure qu'on s'élève, devenir prédominants.

Le raisonnement que nous ne faisons qu'esquisser a été développé par le météorologiste Hann, qui a calculé ce que devrait être la composition centésimale de l'air aux différentes hauteurs. Je reproduirai ici une partie de ce tableau, qui nous suggérera de nouveaux moyens d'enquête sur la haute atmosphère, en nous apprenant le nombre de centimètres cubes des différents gaz qui doivent être contenus dans 100 centimètres cubes d'air, aux différentes altitudes :

Altitude.	Azote.	Oxygène.	Argon.	Gaz carbonique.	Hydrogène.	Hélium.
—	—	—	—	—	—	—
10 kilomètres.	81 cc. 2	18 cc. 2	0 cc. 56	0 cc. 015	0 cc. 035	0 cc. 0
20 kilomètres.	84 cc. 2	15 cc. 2	0 cc. 31	0 cc. 006	0 cc. 15	0 cc. 0
50 kilomètres.	79 cc. 2	7 cc. 0	0 cc. 03	0 cc. 0	13 cc. 6	0 cc. 1
100 kilomètres.	0 cc. 1	0 cc. 0	0 cc. 00	0 cc. 0	99 cc. 4	0 cc. 4

Si la réalité répond à ce calcul, on voit que la proportion d'oxygène dans la stratosphère doit diminuer rapidement, et devenir pratiquement négligeable au-dessus de 80 kilomètres. L'azote, étant plus léger, « se défend » un peu plus longtemps, mais lui aussi a disparu au-dessus de 90 kilomètres; c'est à peu près là que s'arrête l'atmosphère « nor-

male ». Au-dessus, la pression est extraordinairement réduite et comparable à celle que nos pompes à vide laissent subsister dans les tubes radiographiques ou dans les ampoules des lampes à incandescence. Mais, en outre, ce résidu raréfié ne serait plus de l'air normal; il serait constitué presque entièrement d'hydrogène, avec des traces d'hélium, et cette atmosphère d'hydrogène s'étendrait sur plusieurs centaines de kilomètres.

***

On aimerait à appuyer cette suggestion théorique sur des analyses chimiques; à défaut de cette certitude, on peut du moins faire appel aux vraisemblances.

En premier lieu, la présence de l'hydrogène dans l'air est incontestée, bien que le dosage rigoureux en soit difficile; et si quelque chose doit nous étonner, ce n'est pas que l'atmosphère contienne ce gaz, mais plutôt qu'elle en contienne si peu; les éruptions volcaniques en vomissent des quantités formidables, et même, en dehors de ces paroxysmes, la terre dégage continuellement des gaz dont l'hydrogène fait partie; certaines fermentations en produisent également et, si tout calcul est impossible, on pressent cependant que ces phénomènes, continués depuis l'origine des temps géologiques, suffisent largement à expliquer l'existence d'une atmosphère d'hydrogène, très diluée mais très étendue, autour de notre planète; il se pourrait même que le trop-plein de cette atmosphère fût capté à mesure par l'attraction solaire; un savant anglais, Johnstone Stoney, a développé ce point de vue dans une séduisante théorie, et, après tout, notre planète, qui a dérobé jadis l'atmosphère lunaire, ne saurait trouver mauvais qu'on lui rendît la pareille.

D'autre part, l'existence en altitude d'une atmosphère d'hydrogène prend une singulière vraisemblance lorsqu'on envisage certains phénomènes comme les étoiles filantes et les aurores polaires.

Les étoiles filantes sont, comme on sait des fragments très petits de matière cosmique formés généralement de fer,

qui « s'enflamment » en traversant l'atmosphère. On peut déterminer leur altidude, au cours de leur trajectoire, en les photographiant de deux stations suffisamment éloignées; ces clichés, où les étoiles fixes forment des points de référence, ont permis de constater que l'inflammation commence entre 155 et 113 kilomètres, et que l'extinction se produit entre 80 et 95. On expliquait jadis la lumière produite en admettant que le grain de matière cosmique s'échauffait à son entrée dans l'atmosphère par frottement contre les couches d'air et que, lorsque la température atteinte était suffisante, le fer brûlait dans l'oxygène atmosphérique; je ne sache pas que cette explication ait jamais été appuyée sur des calculs précis; elle se heurte, en tous cas, à des objections de bon sens qui la rendent peu vraisemblable : la densité de l'air, à 100 kilomètres d'altitude, est cent dix mille fois plus faible qu'au niveau du sol, et la proportion d'oxygène y est douze cent mille fois moindre; on pourra s'étonner, dès lors que le frottement contre une atmosphère aussi raréfiée puisse porter un grain de fer à 7 ou 800 degrés, et en permettre ensuite l'oxydation; on s'étonnera plus encore que ce phénomène s'arrête au moment même où il devrait s'accuser davantage.

Les choses deviennent, au contraire, parfaitement claires si on accepte l'existence d'une atmosphère d'hydrogène; il suffit de considérer le fonctionnement des petits allumoirs automatiques de gaz qui sont fournis, comme on sait, d'un grain de matière poreuse, mousse de platine ou amiante platinée : dès qu'on ouvre le robinet, l'hydrogène (qui forme 60 p. 100 du gaz d'éclairage) est violemment absorbé par la matière poreuse, et sa brusque condensation dégage assez de chaleur pour amener le grain à l'incandescence. Pareillement le fer qui forme la poussière céleste est une matière poreuse et très avide d'hydrogène; rien d'étonnant dès lors à ce qu'elle l'absorbe jusqu'à devenir incandescente, et à ce que sa trajectoire de feu s'éteigne lorsque l'étoile pénètre dans l'atmosphère d'azote, qui forme la transition entre l'hydrogène supérieur et l'air atmosphérique normal.

Cette explication se confirme par l'examen des météorites ces cailloux célestes ont même origine et même structure

que les grains, gros comme une tête d'épingle, qui donnent naissance aux étoiles filantes, et il est probable qu'ils ont suivi les mêmes avatars. Mais ces pierres ont pu être recueillies et analysées; la plupart d'entre elles sont ferrugineuses et, gonflées d'hydrogène; il n'est pas téméraire de supposer qu'elles viennent témoigner de la constitution de l'atmosphère supérieure; comme les étoiles filantes, elles forment souvent des bolides incandescents, et il arrive fréquemment qu'elles fassent explosion en abordant des couches moins élevées, à moins de 45 kilomètres du sol; or, cette explosion s'explique aisément par une réaction violente de l'oxygène atmosphérique et de l'hydrogène dont leurs pores sont saturés; ainsi, tous les phénomènes dont nous sommes témoins reçoivent une explication satisfaisante.

Mais on peut encore trouver une autre vérification de notre hypothèse par l'analyse spectrale. Bien que les étoiles filantes n'apparaissent qu'un instant, « le temps de faire un vœu », pourtant deux observateurs très habiles, Pickering et Blejko, ont pu en saisir la lumière fugitive, l'analyser dans un spectroscope et photographier le spectre ainsi obtenu; les épreuves montrent, sur un fond éclairé qui est dû évidemment à la matière solide incandescente, des raies plus brillantes, dont quatre appartiennent indiscutablement à l'hydrogène.

Toutes ces présomptions ne valent pas une preuve; mais leur accumulation n'est pas inutile, puisqu'elle accroît la vraisemblance de notre supposition. Aussi n'est-il pas superflu d'interroger un nouveau témoin. Je n'ai pas à reprendre aujourd'hui l'étude de l'aurore « boréale », de cet admirable phénomène qui illumine les nuits polaires et de incendie parfois les nôtres; l'origine en a été éclaircie par les travaux de Villard, de Birkeland et de Störmer; elle se trouve dans le rayonnement cathodique émané du soleil; vomis par l'abîme sombre des taches solaires, les électrons qui forment ce rayonnement arrivent aux confins de notre atmosphère comme une pluie fine et régulière; leur choc contre les premières molécules matérielles produit, dans les couches supérieures, une illumination faible et à peu près régulière, qui est la « lueur polaire »; en arrivant plus près du sol, les électrons sont saisis et canalisés par le magnétisme de notre

globe et forment ainsi, autour de l'aimant terrestre, des gloires, tendues comme une panoplie de lumière, ou encore des draperies blanches, jaunes ou roses, qui s'arrêtent brusquement par en bas et paraissent suspendues dans l'espace; et cet arrêt tient lui-même à ce que les couches inférieures à une soixantaine de kilomètres sont impénétrables au rayonnement cathodique.

Un premier renseignement nous est fourni par les photographies de ces diverses apparences, faites simultanément de deux postes assez distants, ce qui permet, une détermination d'altitude; on a constaté, par ce procédé, que les rayons et les draperies s'étendent à des niveaux compris entre 60 et 220 kilomètres; quant aux lueurs polaires, elles se tiennent bien plus haut encore, et malgré l'incertitude qui tient au flou de leurs contours, on peut en fixer l'altitude au voisinage de 400 kilomètres.

Un pareil résultat laisse peu de place au doute : à 400 kilomètres, notre atmosphère « normale » d'oxygène et d'azote serait tellement raréfiée que la pression n'y vaudrait plus qu'un milliardième de milliardième de millimètre; il n'y a aucune vraisemblance pour qu'une illumination électrique puisse se produire dans un vide aussi parfait. Au contraire l'hydrogène, qui se raréfie seize fois moins vite, posséderait encore une pression de deux centièmes de millimètre à l'altitude de ces lueurs polaires, et toutes les expériences de laboratoire montrent que cette pression coïncide avec une facile illumination du gaz.

Enfin, l'étude spectrale des aurores polaires nous apporte à son tour d'utiles confirmations; en bas, à la limite des draperies et des rayons, le spectre de l'azote prédomine largement; le spectroscope y découvre aussi un certain nombre de raies qui paraissent appartenir à l'hydrogène; mais il s'en trouve aussi quelques-unes qu'on a essayé vainement de mettre au compte des divers gaz connus, y compris, bien entendu, les gaz rares de notre atmosphère; d'ailleurs, à part l'hélium, ces gaz rares sont lourds et on serait étonné de les rencontrer aux altitudes où apparaissent ces illuminations célestes. Ainsi la science, habile à ménager ses effets, ne résout un problème qu'en en posant un nouveau. Quelle

est l'origine de ces raies inconnues? Beau sujet pour les faiseurs d'hypothèses.

On ne peut moins faire que de rappeler à ce propos que l'analyse spectrale de la couronne solaire, faite à l'occasion des éclipses totales, a conduit à admettre que cette extrême atmosphère solaire serait constituée par un gaz, non encore isolé, qui a reçu le nom de *coronium*; ce gaz serait évidemment plus léger que tous les gaz connus, puisqu'il s'étend plus loin autour du soleil; des considérations, tirées de la table périodique de Mendeleef, lui attribueraient une densité cinq fois moindre que celle de l'hydrogène. Et alors, on peut se demander, avec Wegener, si le coronium ne constitue pas, autour de la Terre, une dernière atmosphère, ultime zone de transition entre notre planète et le néant interastral.

L'avenir jugera sans doute ce qui n'est aujourd'hui qu'une fragile hypothèse. Car nous sommes encore loin d'avoir épuisé les moyens d'information que la nature met à notre disposition. En particulier, les phénomènes optiques de l'atmosphère, comme la coloration du ciel, la mystérieuse lumière zodiacale et surtout la lueur crépusculaire, nous fourniraient des données intéressantes si nous pouvions les interpréter; on sait seulement que les dernières lueurs du crépuscule, ou les premières de l'aube, nous parviennent lorsque le soleil est à 17 ou 18 degrés au-dessous de l'horizon, ce qui attribuerait à la couche réfringente de l'atmosphère une hauteur voisine de 75 kilomètres. Mais ces résultats sont loin d'être définitifs; des études photographiques ont établi que la « pâle clarté » des nuits sans lune ne provient pas uniquement des étoiles; d'autre part, M. Durand Gréville avait signalé jadis que l'*aube* colorée était précédée par une *albe* blanchâtre qui provient peut-être de l'illumination de couches gazeuses plus élevées; et on doit espérer que l'observation méthodique de ces phénomènes permettra une connaissance plus parfaite de la haute atmosphère.

***

Nous avons donc acquis, sur la composition et l'état de la stratosphère, un certain nombre de notions, les unes

assurées, d'autres vraisemblables, et les dernières purement hypothétiques. Il nous reste à déterminer le rôle joué par cette atmosphère supérieure dans l'équilibre mobile des régions où le destin a localisé la vie. Comme la stratosphère renferme un cinquième environ, de la masse atmosphérique totale, on pourrait estimer qu'elle intervient tout simplement pour un cinquième dans les phénomènes météorologiques; mais cette proportionnalité n'explique rien. La stratosphère joue un rôle spécifique, que le météorologiste anglais Dines a mis en évidence, en montrant que ses variations d'épaisseur et de température sont en relation étroite avec la carte des pressions barométriques; c'est donc en haut que s'élabore le temps, beau ou mauvais, que nous constatons en bas.

Malheureusement, la météorologie n'est pas encore assez avancée pour préciser ces relations qu'elle ne fait que pressentir; mais il y a deux cas particuliers où notre science est moins courte. Le premier se rapporte au rôle joué par l'ozone dans la stratosphère.

L'ozone est, comme on sait, une modification « allotropique » de l'oxygène; autrement dit, c'est une condensation formée par l'union de trois atomes, tandis que la molécule d'oxygène n'en renferme que deux. L'oxygène peut donc se transformer en ozone, et l'ozone en oxygène; or, on sait aujourd'hui que l'agent de cette double transformation est la lumière, ou plus exactement, cette partie invisible de la lumière solaire qu'on nomme l'ultra-violet[1]; les rayons *fabricateurs* d'ozone ont une longueur d'onde égale à 0,165 microns (ou 0,165 millièmes de millimètre), tandis que les rayons *destructeurs* ont 0,26 microns pour longueur d'onde moyenne. Ces deux rayonnements sont émis par le soleil; par conséquent, il n'est pas extraordinaire qu'il se forme de l'ozone dans l'air, mais comme ce gaz est, en même temps, fabriqué et détruit, l'expérience peut seule nous faire connaître en quelle proportion il existe réellement dans notre atmosphère.

Or, l'expérience nous répond que l'air ambiant n'en ren-

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1921 : les Idées modernes sur la réaction chimique.

ferme que des traces infinitésimales; les dosages effectués depuis de longues années à l'observatoire de Montsouris, ceux qui ont été exécutés à 3 000 mètres d'altitude par M. de Thierry, enfin les mesures optiques réalisées en 1918 par R. J. Strutt, concordent absolument sur ce point. Mais s'il est absent des couches inférieures, l'ozone n'en existe pas moins dans l'atmosphère; la meilleure preuve, c'est que les rayons destructeurs et fabricateurs manquent dans le spectre solaire qui nous parvient à travers cette atmosphère; ils manquent, bien qu'ils aient été émis par le soleil, parce qu'ils ont été absorbés, les uns pour faire de l'ozone avec l'oxygène, les autres pour décomposer cet ozone; on a pu même fonder sur la mesure de cette absorption une détermination assez précise de la quantité d'ozone contenue dans l'atmosphère : si on rassemblait tout cet ozone en une couche unique, à la pression de 76 centimètres, cette couche aurait, en tout, 3 *millimètres d'épaisseur*! En réalité, l'ozone est mélangé à l'air, et il n'est pas malaisé de déterminer les régions où il doit se trouver : on ne peut pas le situer plus haut que 80 kilomètres, puisque son générateur, l'oxygène, ne s'étend pas au-dessus de ce niveau, ni au-dessous de 40 kilomètres, car les rayons fabricateurs d'ozone sont absorbés par l'air et ne pénètrent pas plus avant dans notre atmosphère.

C'est donc dans une zone d'une quarantaine de kilomètres, appartenant à la stratosphère, que l'ozone doit exister à l'état d'extrême dilution. Mais le rôle qu'il joue est, pour les êtres vivants, d'une importance capitale. S'il est transparent pour la lumière visible, en revanche il est parfaitement opaque pour l'ultra-violet. L'ozone atmosphérique s'étend comme un écran protecteur entre le soleil et nous; c'est à lui que nous devons d'être préservés des radiations dangereuses et même, à la longue, mortelles pour les organismes vivants. Que cette mince et fragile pellicule vienne à disparaître, et la vie, telle que nous la connaissons, deviendrait impossible à la surface de la Terre. Si les philosophes du XVIIIe siècle avaient connu cette propriété, ils se seraient sans doute extasiés devant une si merveilleuse harmonie; la science moderne pense, plus modestement, que la vie

s'est adaptée aux conditions imposées par le milieu extérieur.

Il n'est pas moins vrai qu'on se prend à frémir, quand on songe combien est fragile la trame du masque protecteur qui nous défend contre les « coups de soleil ». L'épaisseur de ce voile dépend de l'équilibre qui s'établit entre les rayons fabricateurs d'ozone et les rayons destructeurs; or il est certain que les facteurs de cet équilibre résident dans la haute stratosphère et dans le soleil lui-même, et ces facteurs sont variables : nous avons éprouvé sur nous-mêmes qu'il y a tel jour où la lumière solaire est particulièrement agressive, alors qu'on pourra s'exposer impunément, un autre jour, à des rayons plus chauds ou plus brillants. Ces différences, dont notre épiderme devient ainsi le révélateur, sont en relations avec les variations de l'ozone atmosphérique.

***

Toute aussi importante est l'action des poussières suspendues dans la stratosphère. C'est une chose presque invraisemblable, et pourtant réelle, que la présence de ces poussières à de telles altitudes, et surtout que leur persistance. Il en faut chercher l'origine dans les éruptions volcaniques.

Celle des 26 et 27 août 1883, où l'île de Krakatoa s'effondra dans la mer, fut une épouvantable catastrophe; l'éruption qui l'accompagna fut assez violente pour produire un « raz atmosphérique », une vague aérienne qui fit sept fois le tour du globe; mais son action s'exerça surtout dans le sens vertical : l'explosion des gaz intérieurs entraîna les cendres vomies par le sol jusqu'à 32 kilomètres de hauteur, où elles s'épanouirent en un panache épais; peut-être même des cendres plus fines furent-elles poussées jusqu'à 50 kilomètres. Cette poussière volcanique se répandit sur toute la haute atmosphère avec une rapidité prodigieuse; pendant plusieurs mois, en Europe comme en Australie, elle ensanglanta les crépuscules et fit croire d'abord à l'apparition d'aurores boréales; un an après l'éruption, ce voile solide était encore suspendu à une quinzaine de kilomètres, et les dernières cendres du Krakatoa ne disparurent de l'atmosphère qu'en 1886; elles restèrent donc, trois années durant, suspendues

dans l'espace, où leur action se traduisit, sur toute la Terre, par une diminution sensible du rayonnement solaire.

Voilà des faits incontestables; il s'agit d'expliquer cette longue suspension des cendres volcaniques; or, celles-ci, examinées au microscope, sont apparues comme de véritables bulles, dont la paroi, très mince, est formée de pierre ponce, et dont l'intérieur est probablement rempli d'hydrogène; ceci explique leur extrême légèreté, et par conséquent, la lenteur de leur chute; la vitesse de cette chute paraît être voisine d'un demi-millimètre par seconde, c'est-à-dire de 18 kilomètres par an, dans l'air raréfié de la stratosphère; elle se ralentit, bien entendu, à mesure que les cendres tombent dans un air plus dense, et par suite plus résistant; mais dès qu'elles pénètrent dans la troposphère, elles sont vite balayées : elles servent de noyaux aux gouttelettes d'eau ou aux cristaux de neige, qui les entraînent rapidement vers le sol.

N'allez pas croire que l'éruption de Krakatoa soit un phénomène unique; on en connaît d'autres exemples, et bien d'autres cataclysmes, advenus loin des pays civilisés, ont dû échapper à notre observation : ce n'est que par hasard qu'on a connu, en 1912, l'éruption formidable du volcan Katmaï, situé au cœur de l'Alaska, dans une région couverte de neiges presque éternelles, et éloignée de 700 kilomètres des placers du Yukon, qui forment la seule partie habitée de ces terres désolées. Nous n'aurions rien su de cette éruption sans la présence fortuite, à 150 kilomètres du Katmaï, du steamer *Manning*. Le capitaine Perry, commandant du navire, rapporte que, le 6 juin 1912, vers quatre heures du matin, il aperçut vers le sud-ouest un nuage de forme particulière, qui s'avançait rapidement. Les cendres commencèrent à tomber à cinq heures et leur chute continua sans interruption jusqu'au 7 juin au matin, où elles formaient sur le pont du navire une couche épaisse de 12 centimètres; la précipitation recommença à midi et continua jusqu'au lendemain 8 juin; les cendres déposées sur le rivage avaient alors 30 centimètres d'épaisseur; puis la lumière reparut peu à peu, laissant au ciel un voile rougeâtre, qui persista pendant plusieurs mois.

Un savant américain bien connu, C. G. Abbot, et W. T. Humphreys, directeur du Bureau météorologique de Washington, ont procédé à une étude méthodique de ces cataclysmes et de leurs conséquences, en confrontant les Annales des observations et celles du volcanisme; ils ont pu constater ainsi, depuis un siècle et demi, de curieuses coïncidences entre les éruptions et les périodes de froidure, mais c'est surtout à partir de 1870 qu'on peut obtenir des renseignements précis sur l'intensité de la radiation solaire, l'abondance des taches, la température et les éruptions volcaniques. La comparaison de ces données conduit à des conclusions intéressantes; elle montre que les variations générales de la température terrestre dépendent de deux facteurs, dont l'un est périodique, et l'autre accidentel.

La cause périodique tient au soleil lui-même : tous les onze ans, à peu près, la surface rayonnante de l'astre passe par un état de paroxysme, qui se traduit par l'abondance et le développement des taches. Ces pustules noirâtres sont en réalité de gigantesques tourbillons dont la giration écarte le voile brillant de la photosphère en nous montrant l'abîme sombre des régions intérieures. Les maxima des taches coïncident avec une exaspération du rayonnement solaire, et, si ce phénomène agissait seul, il produirait une variation undécennale régulière de la température terrestre. Mais cette régularité est souvent masquée par les éruptions des volcans terrestres, phénomène sur lequel on n'a pu, jusqu'à présent, établir aucun pronostic. Celles de ces éruptions qui chargent la stratosphère de poussières persistantes ont pour effet de la rendre plus opaque pour le rayonnement solaire; et c'est ainsi qu'on peut établir entre les éruptions volcaniques et certaines périodes particulièrement froides, les relations inscrites au tableau de la page suivante.

Le lecteur admettra peut-être les corrélations suggérées par Abbot, mais il aura sans doute plus de peine à comprendre l'influence d'un abaissement de température qui est, dans presque tous les cas, inférieur à un degré centigrade; une baisse d'un degré au thermomètre nous affecte à peine, et nous sommes pourtant les êtres les plus sensibles au chaud et au froid. Mais on ne saurait comparer des températures

moyennes, résultant de nombreux calculs, aux indications momentanées de nos thermomètres. Il n'y a, pour en juger, qu'à considérer les cartes d'isothermes qui figurent dans tous les atlas; malgré leur irrégularité, elles laissent entre elles un écart moyen de 250 kilomètres par degré de température; c'est d'une bande de cette largeur qu'on verra reculer, dans les années froides, la culture du blé, ou celle de la vigne, tandis que Paris prendra momentanément le climat de Rotterdam.

Années.	Abaissement de température au-dessous de la normale.	Éruptions concomitantes.
1782-1788	1°,6	Asama, 1782. Skaptar, 1784. Vésuve, 1785.
1799-1800	0°,5	Fuego, 1799.
1812-1818	1°,2	Soufrière, 1812. Mayon, 1814. Tomboro, 1815.
1835-1842	0°,9	Coséguina 1835.
1872-1876	0°,3	Vésuve, Mérapi, 1872. Jokull, 1875.
1882-1887	0°,6	Krakatoa, 1822. Tarawera, 1886.
1912-1915	0°,3	Katmaï 1912.

On peut juger, par ces exemples, de l'intérêt, pratique aussi bien que scientifique, offert par l'étude de la stratosphère; cette étude est à peine amorcée, parce que nous ne savons pas comprendre tous les signes qui sont dans le Ciel. Il y a place dans cette voie, entre la météorologie et l'astronomie, pour une belle science, peut-être même pour un « Institut Teisserenc de Bort » consacré à la haute atmosphère; notre pays trouverait là une belle occasion de collaborer au progrès humain en continuant l'œuvre d'un des hommes qui ont le plus aimé la science, et qui l'ont le mieux servie.

L. HOULLEVIGUE

LA SEMAINE DE LA MONNAIE

ET LES EXPÉDIENTS INFLATIONNISTES

Plus d'émissions anormales, plus d'inflation, telle est la conclusion à laquelle nous a conduit l'analyse des conséquences du désordre monétaire, des causes qui l'ont déterminé, de la série des réactions qui l'ont porté au point où nous l'avons vu au printemps de 1920[1]. C'est vraisemblablement à cette même conclusion qu'aboutira la *Semaine de la Monnaie.*

Cette *Semaine* doit réunir, au mois de mai prochain, en Congrès corporatif, pour discuter le problème monétaire dans son ensemble, les grands groupements industriels et commerciaux.

La présidence en a été offerte à M. Raphaël-Georges Lévy, sénateur, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Le rapport général a été proposé à M. François-Marsal, ancien ministre des Finances. L'un et l'autre ont accepté. Leur nom est un programme et on peut, d'ores et déjà, prévoir que les vœux qui seront présentés au Congrès par la Commission chargée des études préparatoires, affirmeront une volonté d'orientation persévérante vers le rétablissement graduel de la saine monnaie.

1. Voir notre numéro du 15 mars 1922 : *La question monétaire.*

Ces vœux se référeront à la question de l'inflation, à celle de la déflation et du change, à la politique financière, car il nous paraît impossible qu'on la laisse de côté si vraiment on veut envisager tous les aspects du problème.

Mais seront-ils tous ratifiés?

Il est bien difficile de faire des pronostics à cet égard. Qui peut dire ce qui sortira finalement de cette Babel? Les promoteurs de la *Semaine* ont convié à se réunir, pour un effort commun, des personnes et des groupements dont les conceptions, en ces matières, ne paraissent pas précisément en parfaite harmonie. Il est donc possible que la lutte soit chaude, à certains moments, entre les principes et les intérêts.

Nous souhaitons, quant à nous, que la victoire reste aux principes; seuls, ils nous paraissent en conformité avec l'intérêt général. Dans tous les cas, en ce qui concerne l'inflation tout au moins, il est permis d'espérer que le Congrès sera unanime à la condamner; qu'il se déclarera nettement opposé à toute reprise des émissions anormales. Nous avons assez souffert des troubles de toutes sortes que ces émissions ont engendrés. La crise que nous subissons et dont l'inflation est une des causes principales, sinon la principale, ne nous permet pas d'oublier ses désastreuses répercussions.

Dans le domaine économique : déséquilibre de la production, constamment bouleversée dans ses prévisions, ses éléments, ses débouchés; exacerbation de l'esprit spéculatif, encouragé par le gain facile, par les surprofits résultant de ce que l'accroissement de la demande des produits devançait sans cesse l'accroissement de l'offre; multiplication des intermédiaires « marrons » jouant sur l'insuffisance des approvisionnements et sur les variations de valeur du signe monétaire.

C'était le triomphe du *mercanti*, le fléchissement progressif de la moralité commerciale et, du côté des producteurs, l'oubli de la prudence la plus élémentaire, de la notion de concurrence et de prix de revient.

Dans le domaine des finances publiques : gabegie, impossibilité de dresser un budget, tellement étaient instables dépenses et recettes. C'était la course aux indemnités, aux augmentations de crédits pour les dépenses d'administration et de matériel, tandis que, parallèlement, l'incertitude

et l'insuffisance des rendements fiscaux obligeaient d'imposer de nouvelles charges aux contribuables.

Dans son rapport général pour le budget de 1922, M. Chéron a très justement remarqué que, « en période d'inflation, les *impôts arrivent toujours trop tard*; leur augmentation ne peut suivre, d'un pas assez rapide, la progression des prix et des revenus nationaux qu'entraîne la dépréciation monétaire Au moment où s'effectue leur recouvrement, ils ne représentent déjà plus qu'une fraction de la charge contributive que le législateur a entendu imposer. »

L'observation est surtout vraie pour les impôts directs : *l'inflation, c'est la faillite de l'impôt direct.* Pour corriger, au moins en partie, les conséquences de la dépréciation monétaire sur les recettes du budget, le législateur est contraint de recourir toujours davantage aux impôts de consommation, malgré leurs inconvénients reconnus, malgré l'injustice de leur répartition, malgré leur incidence paralysante sur l'activité de la production et des affaires.

L'inflation, c'est encore le découragement de l'épargne, le déclassement des portefeuilles, la généralisation de la manie du jeu.

C'est la démoralisation de toutes les classes sociales, les unes parce que recueillant trop de profits, les autres parce que subissant trop de souffrances. C'est le mécontentement des travailleurs qui voient fondre dans leurs mains la rémunération de leur travail et réclament toujours de plus hauts salaires; c'est l'énervement des classes moyennes qui, elles aussi, voient leurs revenus se rétrécir comme la peau de chagrin, au point de ne plus leur assurer un minimum d'existence honorable.

Il n'est pas besoin d'insister sur les conséquences politiques d'une telle situation : on les devine.

Encore une fois, nous sommes convaincu que la *Semaine de la Monnaie* affirmera résolument sa volonté de résister aux sirènes qui chercheraient à nous rejeter, par des voies indirectes, dans cet état d'anarchie.

Il n'est pas impossible qu'elle soit saisie de l'un ou l'autre de ces nombreux projets qui tendent à résoudre la crise économique et financière actuelle en recourant à une inflation

plus ou moins dissimulée sous des apparences inoffensives. Il lui suffira d'appliquer à ces projets le critérium qui permet de reconnaître si une émission est normale et saine ou si, au contraire, elle est anormale, malsaine et susceptible, par suite, de troubler l'équilibre des prix et du change.

Ce critérium, nous le rappelons d'un mot : il réside dans l'examen de la *nature* du gage sur lequel repose l'émission. Elle n'est bonne que si elle correspond à un versement *préalable* de richesses dans le patrimoine de la communauté. Sinon, elle est mauvaise.

Le billet de banque est essentiellement une monnaie de remplacement. Lorsqu'on en fait une monnaie de superposition, il devient un papier-monnaie qui porte en lui-même le germe de tous les désordres que nous venons de rappeler.

Si le billet de banque n'est pas destiné à remplacer, dans la circulation, des espèces métalliques que les porteurs sont venus échanger aux guichets de l'Institut d'émission, on ne doit le créer que pour remplacer des effets de commerce représentant des valeurs existantes et engagées effectivement dans les échanges.

Les effets de commerce pourraient faire directement office de monnaie. Il arrive d'ailleurs souvent qu'ils sont l'objet de transferts successifs, lesquels liquident la dette de celui qui opère le transfert envers celui au profit de qui le transfert est effectué. On ne les remplace par des billets de banque que pour faire disparaître certaines incommodités qui s'opposent à ce qu'ils aient une circulation courante.

Le billet de banque présente l'avantage d'être fractionné en coupures usuelles, de porter une signature connue et jouissant d'un grand crédit, enfin, d'avoir cours légal. Mais il ne faut jamais oublier qu'il remplace l'effet de commerce et qu'il tire sa valeur et sa bonne qualité de cette situation de remplaçant. Il emprunte à l'effet, auquel il se substitue, ses garanties; il a comme gage monétaire les valeurs que le tireur de l'effet a préalablement versées dans le patrimoine de la communauté.

C'est pourquoi son émission ne saurait troubler, dans ce cas, l'équilibre des prix, le pouvoir d'achat qu'il représente étant toujours assuré d'une contre-partie réelle.

Il en va différemment quand le billet de banque est créé non plus comme monnaie de remplacement, mais comme monnaie de superposition. Quelles que soient la *valeur* et la *solidité* des garanties sur lesquelles repose son émission, le pouvoir d'achat qu'il représente ne peut alors s'exercer qu'au détriment des autres billets normalement émis. Comme ces plantes adventices qui vivent au détriment du bon grain et parfois l'étouffent, il vit en parasite sur la masse des échanges et provoque le désordre des prix.

On nous pardonnera de rappeler, une fois de plus, ces principes. Si nous l'avons fait, c'est parce qu'on les oublie généralement dans la recherche des remèdes destinés à atténuer les difficultés en face desquelles nous nous trouvons.

***

Depuis deux ans, les inventeurs de systèmes se donnent bien du mal pour trouver la formule qui pourrait nous sortir d'embarras avec un minimum d'effort, d'économie et de temps. Leurs suggestions sont extrêmement variées, parfois ingénieuses et séduisantes; mais, lorsqu'on les dépouille de leur enveloppe extérieure, lorsqu'on les ramène à leurs éléments premiers, on s'aperçoit bien vite qu'*il s'agit d'expédients à base d'inflation*. On tombe presque toujours du côté où on penche.

Cependant, les auteurs de ces propositions se défendent, pour la plupart, d'être inflationnistes; quelques-uns se déclarent même très haut adversaires des émissions de papier-monnaie. Peut-être sont-ils sincères, après tout, et n'ont-ils pas aperçu le danger des panacées qu'ils nous offrent : le feu y couve sous la cendre.

Raison de plus, s'ils sont sincères, pour que nous nous obstinions à leur démontrer qu'ils font fausse route, que les sophismes par lesquels ils se sont eux-mêmes abusés, nous conduiraient tout droit à l'inflation et à ses désordres si, par aventure, on cédait à la tentation de les écouter.

A peu près tous ces systèmes visent à alléger la charge de la dette et à permettre une suspension temporaire des émissions de l'État.

Les uns poursuivent la mobilisation, à l'intérieur, de la créance que le traité de Versailles nous reconnaît sur l'Allemagne et qu'a précisée l'état des paiements; d'autres tendent à mobiliser les emprunts de guerre au profit des réparations; d'autres, enfin, organisent le rachat et l'amortissement de ces emprunts par divers mécanismes, au fonctionnement desquels la Banque de France serait appelée à coopérer de façon directe ou indirecte. C'est d'ailleurs une caractéristique commune à tous les projets, qui ont vu le jour jusqu'ici, que ce recours à la Banque et aux émissions de billets.

On a bien parlé, ces temps derniers, d'un projet où le billet de banque n'aurait joué aucun rôle. Mais son auteur — on l'a attribué à M. Bokanowski, à tort sans doute — n'avait pu s'affranchir du billet de banque qu'en le remplaçant par des billets d'État. L'État aurait émis des *bons de paiements* gagés sur les rentrées de l'Allemagne et affectés exclusivement au paiement de la reconstruction des régions dévastées. Ces émissions auraient eu lieu par tranches de 5 milliards, les deux premières tranches devant être émises en 1922. Il ne semble pas que l'idée ait eu beaucoup de succès et ces assignats nouveau-style ne verront probablement jamais le jour.

Voici, en effet, ce que dit à leur sujet, dans son numéro du 24 mars, *le Câblogramme* qui, pourtant, avait accueilli cette suggestion avec une sympathie marquée :

Dans la pratique, le projet semble difficilement réalisable. Suivons le cycle complet du *bon de paiement*. Garanti par un bon allemand de la série B ou C, il quitte la Banque de France et rentre dans les caisses du Crédit National. Celui-ci le donne au sinistré qui s'oblige à en faire le remploi. Le sinistré le donne à l'entrepreneur. Jusque-là, c'est très bien ; mais à partir de là, aussi, commencent les difficultés.

Si le bon n'a pas force libératoire, au même titre que le billet de banque, il ne peut pas aller plus loin. S'il a cours forcé, c'est un billet de banque et l'on ne voit pas très bien les avantages de ce changement d'appellation, tandis que l'on en perçoit parfaitement les nombreux inconvénients. S'il ne bénificie que d'une force libératoire limitée, c'est une deuxième monnaie et, dès sa parution, il s'établira une différence de cours avec le billet de banque. Plus on fouille le détail, plus il apparaît que ce *bon de paiement*, parfait en théorie, est pratiquement *indésirable*.

Et *le Câblogramme* de conclure : pourquoi tant de complications puisque le gage existe; pourquoi ne pas procéder à l'émission de quelques milliards de billets de banque gagés par des *bons de paiement*?

Voilà donc ce dernier projet ramené dans le cadre des précédents. Il ne présente plus guère de différence avec les autres combinaisons proposées pour faire argent de la créance réparations.

Si l'on fait abstraction de quelques variantes dans les modalités d'application, le principe de ces combinaisons est identique. Toutes reviennent, en somme, à demander à la banque des avances gagées sur les versements du Reich, ou, plus exactement, sur les *promesses* de versements du Reich, représentées par les obligations remises à la Commission des Réparations.

Les sommes provenant de ces avances serviraient à payer les indemnités de dommages aux sinistrés. La Trésorerie n'aurait donc plus besoin de drainer les capitaux disponibles sur le marché, comme elle le fait actuellement, au grand dommage de l'industrie et des affaires. Elle ferait l'économie de la différence entre le taux d'intérêt qu'elle sert aux souscripteurs de ces valeurs et le taux réduit qu'elle obtiendrait de la Banque. A mesure que l'Allemagne effectuerait des versements, ceux-ci seraient affectés à l'amortissement des avances et à la réduction des émissions correspondantes.

Telle est la thèse des plus modérés. Elle vise surtout l'avenir. Mais il en est de plus hardis qui rêvent de liquider partiellement le passé par le même moyen.

Une fois admis le principe des émissions gagées par la créance sur l'Allemagne, pourquoi ajourner l'utilisation du système? N'y a-t-il pas une dette flottante énorme, représentée par quelque 80 milliards de Bons de la Défense Nationale? Cette dette pèse sur le budget du poids de ses intérêts; elle pèse sur la Trésorerie par la menace des remboursements qui peuvent être exigés à court terme. Résorbons-la à l'aide des avances de la Banque, supprimons-la au fur et à mesure des échéances. Plus tard, lorsque la période critique des débuts de la reconstruction aura pris fin, il sera

toujours temps de revenir, si c'est nécessaire, à l'émission des bons du Trésor.

Les deux conceptions se valent. Le résultat final de leur application serait identique. La seconde a cependant, à notre avis, une supériorité sur la première : elle nous montre tout de suite le mal qu'elle pourrait nous faire. En multipliant avec une rapidité vertigineuse les émissions de papier-monnaie, elle nous facilite la perception des troubles qui en résulteraient pour notre économie et, nous pouvons ajouter, pour la paix sociale. Si le système jouait à plein, c'est 80 milliards de pouvoir d'achat supplémentaire qui seraient déversés dans la circulation dans l'espace d'un an au maximum.

Nous laissons à penser ce que deviendraient les prix et le change sur ces flots de papier. C'est pour le coup que nous rendrions des points à l'Allemagne! Notre crédit monétaire se classerait entre le sien et celui de l'Autriche. Belle perspective!

Il paraît que l'Allemagne s'accommode parfaitement de cette situation et que tout le monde y vit heureux, dans une prospérité sans précédent. Ce n'est pas précisément ce que disent les classes ouvrières dont l'état physiologique est, paraît-il, lamentable; ce n'est pas non plus ce que disent les fonctionnaires, ce que disent les classes moyennes qui se plaignent amèrement de l'exploitation scandaleuse que leur impose une minorité de profiteurs. Nous ne voulons pas, pour notre pays, d'une prospérité de cet ordre.

Pour nous y conduire plus lentement, la première combinaison n'en est pas moins dangereuse. Elle aboutirait à un empoisonnement progressif de l'organisme économique, au lieu de l'empoisonnement violent.

Mais lorsqu'on voudrait s'arrêter dans l'usage de cette morphine, on rencontrerait les plus vives oppositions. Que l'on réfléchisse à l'effort de résistance qu'il faut déployer aujourd'hui pour vaincre les tendances inflationnistes! Elles dominent les conceptions d'avenir de la plupart des producteurs. Ils ne peuvent se déshabituer des *surprofits* qu'ils ont connus et à l'abri desquels ils pouvaient commettre presque impunément toutes les erreurs et toutes les fautes de gestion.

Demain, nous dit-on, nous aurons une conduite monétaire normale, raisonnable, sage; aujourd'hui qu'on nous laisse encore user de l'opium. Non. Ce demain n'arriverait jamais.

L'inflation appelle l'inflation. Il en est des affaires soutenues par cette orthopédie monétaire, comme des aéroplanes qui ne se maintiennent dans les airs que parce que l'hélice tourne. Qu'elle s'arrête, l'appareil poursuivra peut-être quelque temps sa course, en vertu de la vitesse acquise, mais, finalement, il viendra s'écraser sur le sol, avec d'autant plus de fracas qu'il tombera de plus haut.

Ajoutons que les troubles que provoquerait dans notre économie la reprise des émissions de papier-monnaie, auraient sur les dépenses de l'État la répercussion la plus désastreuse. Le Budget serait peut-être allégé de la différence entre le taux d'intérêt des bons et le taux d'intérêt des avances de la Banque. Mais quelle illusion de croire que ce bénéfice irait sans un surcroît de dépenses! Il serait absorbé, et au delà, par le renchérissement des réparations d'abord et, ensuite, par le supplément de charges qu'entraînerait l'augmentation des crédits d'administration et de matériel, rendue nécessaire par la hausse des prix.

A-t-on déjà oublié l'expérience d'hier et ne se souvient-on plus de l'état dans lequel l'inflation, en 1919 et en 1920, avait mis nos finances?

***

On essaie, il est vrai, de persuader à l'opinion que ces systèmes ne créeraient pas un état d'inflation sensiblement différent de celui qui résulte de l'émission continue des bons du Trésor.

Billet de Banque et Bon du Trésor seraient une même chose, si on se place au point de vue de l'action que l'un et l'autre peuvent avoir sur les prix. Les deux, affirment les promoteurs des combinaisons que nous venons d'analyser, servent de monnaie et sont employés concurremment dans les règlements. Les remplacer l'un par l'autre c'est simplement « aménager de façon différente l'inflation qui

existe déjà ou celle qui résulterait des nouvelles émissions de Bons du Trésor ».

Pur sophisme. Il suffit, pour en apercevoir la fausseté, de démonter le mécanisme de l'émission du Bon et son remboursement, d'essayer de se rendre compte de la situation respective du souscripteur et de l'État, au point de vue de leur faculté de dépense, d'abord au moment de la souscription, en second lieu au moment du remboursement.

Que fait le souscripteur d'un Bon?

Il transfère à l'État le pouvoir d'achat que représentent les billets de banque qu'il met à sa disposition, au moment même où il souscrit. Il renonce à exercer, à son profit, le droit de prélèvement sur l'actif social, marchandises ou services, que ces billets de banque représentent. Et comme ce droit est la contre-partie d'un apport en marchandises ou en services que le détenteur des billets a dû faire préalablement au patrimoine de la communauté, l'équilibre n'est pas rompu; le pouvoir de consommation que reçoit l'État est assuré de trouver sa contre-partie dans les valeurs en circulation.

Il n'y a donc pas d'action perturbatrice sur les prix. Il n'y aurait action perturbatrice sur les prix que si vraiment les détenteurs de Bons s'en servaient de façon courante pour payer. Mais, est-ce le cas? Non. Les Bons du Trésor ne sont utilisés ni couramment, ni même dans une proportion appréciable comme moyen de paiement. Prétendre le contraire, c'est commettre une erreur. Chacun peut aisément le vérifier autour de soi.

L'erreur est certaine en ce qui concerne les Bons détenus par les banques et les grandes collectivités qui investissent en ces sortes de valeurs à court terme leurs disponibilités de Trésorerie. De ce côté, pas de contestation possible. Elle est certaine aussi, dans la très grande majorité des cas, pour les Bons détenus dans les portefeuilles particuliers. Que dans certaines transactions le Bon du Trésor ait été et soit encore utilisé comme moyen de règlement, c'est possible. Mais il s'agit de cas tout à fait exceptionnels et, généralement, d'opérations ou de contrats portant sur des montants élevés, comme, par exemple, une vente de propriétés ou

d'immeubles. Dans le train ordinaire des affaires il n'est pas accepté.

Le Bon du Trésor ne fait pas et ne peut pas faire office de monnaie, de façon courante, au même titre et dans les mêmes conditions que le billet de banque, parce que la loi ne lui a pas donné force libératoire. Et la loi ne lui a pas donné force libératoire parce que, en bonne logique économique, le Bon doit rester un placement qui immobilise, pour un temps donné, les capitaux de celui qui le détient.

Maintenant, que va-t-il se passer à l'échéance du Bon? Ou le souscripteur acceptera de le renouveler; et alors, pas de question. Ou il en demandera le remboursement. Dans ce cas, l'État lui rendra des billets. Mais d'où viendront ces billets? L'État pourra les recevoir, soit de l'impôt, soit d'un autre souscripteur à des Bons du Trésor. Dans les deux cas, le contribuable ou le souscripteur aura transféré à l'État une créance réelle, un droit de prélèvement sur l'actif social, lequel droit de prélèvement est, ici encore, la contre-partie d'un apport préalable fait à ce même actif.

Lorsque le Trésor rembourse un de ses Bons sur le produit de l'impôt, il s'interdit, par là même, la dépense qu'il aurait pu faire avec ce produit; il délègue cette faculté de dépense au souscripteur du Bon présenté au remboursement, en compensation de la délégation équivalente que celui-ci avait faite au moment de sa souscription. Lorsqu'il rembourse sur le produit d'une souscription nouvelle, c'est que le souscripteur nouveau a consenti à immobiliser sa faculté de dépense aux lieu et place du souscripteur ancien : il prend la suite de l'immobilisation de ce dernier et lui délègue le pouvoir d'achat dont il consent lui-même à se priver.

Les remboursements effectués par l'un ou l'autre moyen ne troublent donc pas l'équilibre des consommations possibles.

Il en irait autrement si le remboursement était fait à l'aide de billets que l'État prélèverait à la Banque de France. Il y aurait alors un pouvoir d'achat supplémentaire jeté dans la circulation et qui n'aurait pas, comme dans les hypothèses précédentes, une contre-partie réelle, permettant de le résorber normalement.

Le même raisonnement et les mêmes critiques s'appliquent

aux propositions tendant à mobiliser les emprunts de guerre par de nouvelles émissions de billets, ou à faire coopérer la Banque soit directement, soit indirectement, à des combinaisons de rachat et d'amortissement de la dette consolidée.

Il a été présenté quantité de propositions de ce genre. Leurs auteurs ont oublié une chose, la chose essentielle, celle qui constitue, avons-nous dit, le critérium de la bonne ou de la mauvaise circulation : c'est que la *valeur* du gage n'est pas seule à considérer en matière d'émission de billets de banque et que la *nature* de ce gage importe tout autant et même davantage : *on ne gage pas des billets de banque par des immobilisations.*

Une valeur immobilisée est une valeur qui a déjà servi, qui a déjà permis une consommation à celui au profit de qui l'immobilisation a été consentie. Elle ne peut donc être utilisée de nouveau : on ne peut, en même temps, prêter son argent et s'en servir.

Comme pour la souscription aux Bons du Trésor, le souscripteur aux emprunts a délégué à l'État le droit de prélever, dans le patrimoine de la communauté, une valeur équivalente à celle qu'il avait lui-même versée dans ce patrimoine, et en échange de laquelle il avait reçu la somme qu'il affecte à sa souscription. Ce prélèvement a été fait : il ne saurait l'être une seconde fois. Le souscripteur qui veut recouvrer son droit et s'en servir, ne le pourra, sans inconvénient pour la collectivité, que si une autre personne veut bien prendre la charge de son immobilisation. Cette autre personne ne saurait être normalement qu'un détenteur de capitaux disponibles qui accepterait d'acheter le titre de rente du souscripteur désireux de se dégager. Quant à l'État, il ne peut amortir sa dette, soit qu'il en ait pris l'engagement, soit qu'il en ait décidé ainsi, qu'en imposant à la masse des contribuables, par voie de prélèvement fiscal ou autrement, une réduction de consommation équivalente à la portion d'actif social, marchandises ou services, que pourra prélever le prêteur à qui le capital de ses rentes aura été remboursé. Si l'État remboursait à l'aide de billets fournis par la Banque, il créerait un pouvoir d'achat sans contrepartie, il aggraverait l'inflation.

La même illusion est à l'origine de toutes ces combinaisons de mobilisation ou de rachat des emprunts. Elle réside dans la croyance que la Banque peut développer indéfiniment ses opérations d'avances sur titres, sans entamer la qualité de la circulation.

Nous l'avons dit incidemment dans notre précédent article : l'avance sur titres n'est pas une opération dans laquelle un Institut d'émission puisse s'engager sans réserves, quelle que soit, d'ailleurs, la solidité des valeurs qu'on lui offre en garantie. Les titres représentent des capitaux déjà investis. Ces capitaux ne peuvent être mobilisés une seconde fois sans troubler l'équilibre monétaire, à moins que, par ailleurs, il n'y ait un pouvoir d'achat équivalent inutilisé par la collectivité. Si donc, la Banque développait ses opérations d'avances au delà du montant présumé de ce pouvoir d'achat, inutilisé par la collectivité, elle créerait des billets parasitaires et on sait quels effets produisent ces émissions.

C'est à ce souci, et rien qu'à ce souci de ne pas déprécier davantage le billet, qu'il faut attribuer les mesures de défense que la Banque applique à cette nature d'opérations pour les empêcher de prendre des proportions déraisonnables. Le non-abaissement du taux des avances, qui a été laissé à 6,5 p. 100 le 11 mars dernier, alors que le taux de l'escompte était ramené de 5,5 à 5 p. 100, n'a pas eu d'autres raisons. Le billet de banque est fait pour le commerce; il n'est pas fait pour la spéculation. Ce serait une politique monétaire déplorable que de le faire servir à encourager le jeu de Bourse.

En résumé, tous les expédients financiers à base d'inflation sont dangereux. Au lieu d'aider à la liquidation de la crise économique et financière que nous traversons, leur application rendrait, à la longue, sa solution impossible autrement que par une opération chirurgicale, dont quelques privilégiés tireraient peut-être profit, mais qui risquerait de ruiner pour longtemps le crédit de la France.

JULES DÉCAMPS

PARMI LES LIVRES

L'histoire littéraire s'est enrichie, en quelques mois, de plusieurs volumes importants. Il est vrai que ce sont de gros livres, amis des sages seuls et des gens de loisir. Leur renommée ne croît que dans ce petit rond de lumière que font les lampes studieuses, et leur contenu n'excite que la pacifique turbulence des érudits. On regrettera pourtant que le public ne prenne pas plus d'intérêt à l'histoire des esprits d'autrefois, qui sont notre commune substance.

Le livre de M. Chamard sur les *Origines de la Poésie française de la Renaissance* est visiblement un ouvrage scolaire, et sans doute un résumé de cours. Il en a l'ordonnance et les subdivisions, les définitions abstraites, les jugements. Évidemment, il jette parfois sur un mirage un filet aux mailles carrées, nouées de bonne logique, et ne ramène rien. Les Muses agiles se jouent un peu de ce chasseur méthodique et s'évanouissent quand il croit les prendre. Il donne une définition du moyen âge; mais Dante n'y rentre pas, et il faut faire une exception pour lui, et une autre pour Pétrarque, et une autre en France pour Jean de Meung. Est-ce que plus simplement, ce ne serait pas la définition qui ne vaudrait rien? Je ne parle point du goût pédagogique de juger et de distribuer des notes. Mais il y a dans le livre des sentences simples et définitives, ou, comme dit l'auteur lui-même, des formules, dont on peut appeler. Le moyen âge, dit M. Cha-

mard, n'a pas eu de sens esthétique. Il est difficile de pousser plus loin le sens de l'absolu. Il montre encore comment, au lieu d'aimer les textes anciens pour leur seule beauté, le moyen âge les a chargés de sens moraux et d'allégories, et il tire une raison de l'opposer à l'humanisme, oubliant que les humanistes ont fait exactement de même. Dorat, de son propre aveu, montrait à ses élèves dans les poèmes d'Homère « la sagesse antique, les grandes leçons morales de l'humanité présentées sous le voile allégorique ».

Ce point est très important pour l'intelligence de notre littérature classique. Si le moyen âge a cherché dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité des raisons de s'édifier, le XVIe siècle a fait exactement de même. Il suffit de voir, dans les premières tragédies françaises, la part considérable faite aux réflexions, sentences et lieux communs. En France, le goût de moraliser n'est pas le signe d'une époque, mais le caractère de la race. Le moyen âge le lègue à la Renaissance, qui le transmettra à l'âge classique; et *Phèdre* finira par une devise.

Je ne fais point ces réflexions en manière de critique, mais seulement pour avertir le lecteur du caractère d'un ouvrage où les difficultés esthétiques sont sensiblement simplifiées pour les besoins d'une exposition scolaire, et qui, comme les cristaux, est clair, mais anguleux et blessant. Les esprits trop curieux se couperont à ses arêtes. Il serait dommage qu'ils fussent rebutés, car le contenu du livre est excellent. M. Chamard a énuméré, séparé, nettoyé, préparé et classé les divers éléments qu'il reconnaissait dans la Renaissance : tout d'abord deux traits opposés qui survivent l'un et l'autre du moyen âge, l'esprit courtois et l'esprit gaulois; puis la trace des précurseurs; puis l'esprit nouveau et propre à l'époque; enfin l'influence de l'Italie et celle des humanistes. Tout cela est trié, dosé; et après ce consciencieux examen, on sait si le malade a le diabète.

Il y a, dans cette analyse, faite avec beaucoup de soin et de pénétration, non seulement un classement commode des faits, mais des vues qui se prolongent parfois jusqu'à éclairer l'âge classique lui-même. L'étude des survivances du moyen âge est particulièrement instructive. Comment n'être pas

surpris, par exemple, de trouver la philosophie naturelle de La Fontaine et de Molière dans le *Roman de la Rose*? La nature, œuvre de Dieu, est toute bonne, et il faut nous régler sur elle. Voilà comment M. Chamard résume la pensée de Jean de Meung. « La nature prescrit à l'homme ses besoins, et par là lui prescrit aussi ses désirs. La bonne vie naturelle est la condition même du bonheur. » Et l'auteur signale l'épisode où Nature se plaint à son chapelain Genius que l'homme seul entre les êtres créés enseigne ses lois en refusant d'obéir à l'amour; et dans un sermon final, Genius lance l'anathème contre ceux qui ne suivent pas les lois naturelles de l'amour.

« Esquisse d'une philosophie naturaliste », dit M. Chamard. En fait, il n'y a rien de plus dans la doctrine de Molière, autant qu'on puisse prêter une doctrine à cet homme de théâtre. Mais alors, tout ce qu'on trouve de hardi et de neuf à l'auteur de l'*École des Femmes*, il l'a hérité du moyen âge? On voulait voir en lui un précurseur, et il est non pas tout à fait un attardé, mais un témoin de tendances permanentes de l'esprit français. Ce nouveau rôle vaut au moins le premier. Seulement que deviennent les conclusions que l'on tirait si aisément de la philosophie naturelle, pour en déduire les idées religieuses de Molière? Étant épicurien, on voulait qu'il fût libertin, et il est vrai que son ami La Fontaine le fut. Seulement, de l'incrédulité de La Fontaine, on a des preuves certaines; on n'en a aucune de celle de Molière. Le raisonnement sur lequel on le fondait n'est pas très digne de foi, et il faudrait l'appliquer aussi à Jean de Meung, dont on sait pourtant qu'il n'était pas un athée. Ainsi les problèmes de l'histoire littéraire, les plus complexes de tous et les plus délicats, se relient les uns aux autres, et chaque question a de profondes racines.

Le livre de M. Chamard prépare à lire celui de M. P. de Nolhac, *Ronsard et l'Humanisme*. M. Chamard a démontré à la fin de son ouvrage l'influence des humanistes sur la Renaissance. M. de Nolhac montre un cas particulier du même sujet, en étudiant l'humanisme de Ronsard. Le fait général, c'est que, pendant le second quart du XVIe siècle, il y eut en France toute une poésie latine, qui disparaît à l'avénement de Henri II. On compte dans le cours du siècle une centaine

de poètes latins nés en France. Traitant avec quelque mépris ceux de leurs confrères qui écrivaient en langue vulgaire, ces latinisants prétendaient représenter eux-mêmes la poésie française. Salmon Macrin leur adresse un poème intitulé *Ad poetas Gallicos* : ces *poetae gallici* n'ont jamais fait que des vers latins.

Que Ronsard lui-même ait été tenté d'écrire dans la langue des grands classiques, comme Gœthe sera tenté plus tard d'écrire en français, c'est ce que M. de Nolhac a montré. « Tout un chœur de *poetae minores*, dit-il, qui a chanté autour de Ronsard, l'a fait constamment dans les deux langues. Il n'est point téméraire d'affirmer que leur chef a couru lui-même au temps de ses débuts, le risque d'être un poète bilingue, et qu'il a été tenté à son heure par les lauriers faciles de l'humanisme. »

Son père, Louis de Ronsard, avait rapporté d'Italie le goût des lettres anciennes. Le poète lui-même, s'il faut l'en croire, savait Virgile par cœur dès l'enfance. Dans l'incertitude où l'on est de ses premières études, il semble que son premier guide dans le domaine des muses fut Claudio Duchi, un jeune Piémontais dont la sœur était la favorite du dauphin, et qui fut comme Ronsard, de l'écurie du duc Charles d'Orléans. Ronsard fut le compagnon de Duchi de sa douzième à sa dix-huitième année. Or, Duchi était bon humaniste. « Ce gentilhomme, écrit Binet, avait fort bien étudié les poètes latins, et même, lorsqu'il était page, avait aussi souvent un Virgile en main qu'une baguette, interprétant aucune fois à Ronsard quelques beaux traits de ce grand poète. » A seize ans, Ronsard rencontra un homme plus capable encore de lui révéler les beaux secrets de l'antiquité. Ce fut Lazare de Baïf, humaniste, philologue, archéologue, qui écrivait excellemment en grec et en latin et qui revisa le *Thesaurus* de Robert Estienne. Baïf, parent éloigné de Ronsard, l'emmena avec lui en ambassade auprès des princes allemands réunis à Haguenau. Là, Ronsard vit les humanistes d'Alsace et d'Allemagne.

A connaître l'antiquité, il prend un mépris affiché pour la poésie française de son temps. Il ne fait guère d'exception que pour Clément Marot. En 1550, dans la préface des *Odes*, il écrit : « L'imitation des nôtres m'est tant odieuse (d'autant

que la langue est encore en son enfance) que pour cette raison je me suis éloigné d'eux, prenant style à part, sens à part, œuvre à part, ne désirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur. »

Il appartient alors tout entier à la culture latine. M. Chamard a cité de charmantes imitations faites par Ronsard de deux néo-latins, Michel Marulle et André Navagero; c'est au premier qu'est due la jolie chanson :

Le printemps n'a point tant de fleurs,
L'automne tant de raisins meurs,
L'été tant de chaleur hâlée,
L'hiver tant de froide gelée,
Ni la mer n'a tant de poissons,
Ni la Beauce tant de moissons,
Ni la Bretagne tant d'arènes,
Ni l'Auvergne tant de fontaines,
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
Ni les forêts tant de rameaux, —
Que je porte au cœur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

Et c'est à Navagero qu'il a emprunté en 1554 un charmant poème du *Bocage*, intitulé les *Dons de Jaquet à Isabeau*. Jaquet énumère les présents qu'il rapportera du marché à sa bergère. « Tu les auras, dit-il, pourvu que ta mère endormie et le chien couché,

(Si l'amour de Jacquet tu sens
T'ardre les moelles tendrettes)
Seule derrière ces coudrettes
Tu viennes quérir mes présents.

De son côté M. de Nolhac cite une pièce des *Amours*, qui est une étroite imitation d'un *Baiser* de Jean Second, imité lui-même de Tibulle. Et il ajoute : « Il fut un temps de sa vie, assez court assurément, où Ronsard songea à se ranger parmi les humanistes et à poétiser comme eux. » Ronsard lui-même en a fait l'aveu mêlé de regrets.

Je fus premièrement curieux du latin :
Mais connaissant, hélas! que mon cruel destin
Ne m'avait dextrement pour le latin fait naître,
Je me fis tout Français aimant certes mieux être
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier
Que d'être sans honneur à Rome le dernier.

Dans la maison de Baïf, Ronsard rencontra l'hellénisme. Le fils de l'ambassadeur avait en effet pour précepteur un jeune professeur limousin, Jean Dorat, dans l'enseignement de qui le grec tenait la première place. Ronsard, quoiqu'il eût sept ans de plus que Jean-Antoine de Baïf, entendit les leçons du précepteur, et les deux jeunes gens suivirent Dorat quand celui-ci fut nommé principal du collège Coqueret. Il rappelait plus tard ces heures studieuses. Il étudiait jusqu'à deux heures après minuit, et réveillait alors Baïf qui « se levait, et prenait la chandelle, et ne laissait refroidir la place ». Baïf, en des vers mesurés à l'antique, a rappelé ce souvenir de leur jeunesse.

Quant c'est que mangeant sous Dorat d'un même pain
En même chambre nous veillions, toi tout le soir,
Et moi devançant l'aube dès le grand matin...

Un mot rapporté par le biographe Binet montre la ferveur de Ronsard. Dorat lui avait lu le *Prométhée* d'Eschyle. « Eh quoi! mon maître, s'écria Ronsard, m'avez-vous caché si longtemps ces richesses? » C'est à Dorat qu'on doit le pindarisme de Ronsard; et l'écolier a dit en vers magnifiques sa reconnaissance envers son maître.

Écoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
Tu fus en ton vivant des Muses le soutien,
Et pour ce après ta mort tu deviendras un cygne.

Ce professeur était le compagnon de ses élèves. Dès 1549, Ronsard raconte le joyeux voyage que les jeunes gens et leur maître ont fait à Arcueil. Ils portaient sur leurs épaules les provisions et le vin. Ils ont fait un repas sur l'herbe, auprès de la fontaine. Il y a là du Bellay, Baïf, et d'autres. Le récit de Ronsard est charmant, tout mêlé de mythologie et du sentiment de la nature.

Iô, je vois la vallée.
Avallée
Entre deux tertres bossus,
Et le double arc, qui emmure
Le murmure
Des deux ruisselets moussus.

Après mille folies, à l'heure où l'étoile Vesper commence à briller, Dorat dit à ses élèves les vers latins que le site lui inspire : *O fons Arculij sydere purior.*

C'est ainsi que Ronsard a connu la double antiquité. Il l'a fait passer dans ses vers, enrichissant ainsi, suivant le précepte de du Bellay, notre poésie des dépouilles delphiques. La façon dont ce pillage a été fait a eu bien plus d'importance qu'on n'imagine pour toute l'histoire de notre littérature. M. de Nolhac en donne un piquant exemple. Les humanistes acceptaient en bloc toute l'antiquité grecque sans distinction ni choix. Ronsard est tout pénétré d'Homère, mais il emprunte un sujet à Parthenius de Nicée; il connaît Michel Psellos et Denys le Periégète. Or en mars 1554, Henri Estienne publie un volume des poèmes d'Anacréon, qui excite l'enthousiasme de Ronsard. Dès le mois de novembre, le poète publie vingt-trois imitations d'Anacréon. Le malheur est que le volume publié par Estienne est apocryphe, et composé de pièces de basse époque alexandrine. Et ce sont ces pastiches qui sous le nom usurpé du poète de Téos ont imposé à la poésie et aux arts français l'amour mignard, l'enfant ailé, capricieux, armé d'un arc, et qui voltige parmi les colombes.

Toute cette partie du livre de M. de Nolhac intéresse tous ceux qui aiment les lettres. La fin de l'ouvrage est plutôt de curiosité. Elle comprend les œuvres latines de Ronsard. Elles sont fort courtes. Ce sont d'abord sept pièces en vers, dont il n'y a pas grand'chose à dire, et dont l'une est un placet au président de Thou, à l'occasion d'un procès qui ne nous est pas connu. Mais ces vers sont suivis d'un petit ouvrage en prose assez divertissant. C'est une invective contre un faux humaniste, nommé Paschal.

Ce Paschal s'était fait une grande réputation comme cicéronien. Tandis que le latin des humanistes était une langue vivante, accommodée au temps, les cicéroniens au contraire se piquaient de n'écrire que du latin vérifié. Paschal, qui connaissait assez bien l'orateur romain pour le mettre en lambeaux et le recoudre dans son propre langage, n'avait d'autre érudition que celle-là. Encore Ronsard l'accuse-t-il d'avoir une science de seconde main, et d'employer les mots sans les comprendre. Au dire de Pas-

quier, il ne savait ni le latin, ni le français. Mais c'était un Gascon avide et retors. Il annonça qu'il allait composer une histoire de son temps. Le roi Henri II s'y laissa prendre et fit de Paschal son historiographe, aux appointements de douze cents livres par an. Les humanistes ne furent pas moins dupes. Cependant l'histoire annoncée ne paraissait pas. Pour donner le change, Paschal en écrivait quelques lignes, et feignait de les égarer dans les cabarets où il fréquentait. La mystification dura dix ans. Enfin Adrien Turnèbe, en 1559, leva le masque à ce faiseur.

On savait, par Pasquier, que Ronsard avait fait une invective latine contre Paschal, mais le texte en était perdu. M. de Nolhac a eu la fortune de la retrouver et l'habileté de la reconnaître, à Munich, parmi des papiers de Jean de Morel. Il l'a insérée dans son livre, où elle forme un de ces documents inédits si précieux aux ouvrages d'érudition. C'est d'ailleurs un amusant pamphlet, écrit d'un latin dru. C'est déjà de l'excellent journalisme.

Tel est Ronsard humaniste. Ce qui est intéressant pour l'histoire des lettres, c'est de savoir l'usage qu'il a fait des matériaux antiques. Il ne faut pas se fier au quatrain célèbre qui écarte de son livre ceux qui ne sont point grecs et romains. La vérité est dans les jolis vers à Passerat.

Mon Passerat, je ressemble à l'abeille
Qui va cueillant tantôt la fleur vermeille,
Tantôt la jaune, errant de pré en pré,
Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
Contre l'hiver amassant force vivres.
Ainsi lisant et feuilletant mes livres,
J'amasse, trie et choisis le plus beau,
Qu'en ces couleurs je peins en un tableau,
Tantôt en l'autre, et prompt en ma peinture
Sans me forcer j'imite la nature.

C'est exactement ce que dira La Fontaine, dans l'*Epître à Huet*, et presque dans les mêmes termes. Admirable continuité du génie français! Les poètes se transmettent un clair flambeau. Les écoles changent et cette pure et infaillible lumière ne cesse pas de briller. Elle éclaire les visages fraternels de tous ces fils d'une mère commune. Quelle nation peut se vanter d'une telle lignée? Si l'esprit français a réelle-

ment conquis le monde, n'est-ce point par cette continuité même, et par une suite ininterrompue de sept siècles?

Il nous faut remettre à un prochain article de parler avec quelque détail des derniers romans. Je voudrais seulement signaler le livre de M. Paul Morand : *Ouvert la nuit*. L'auteur avait donné l'an dernier, sous le titre de *Tendres stocks*, un recueil de trois nouvelles, qui étaient trois portraits de femmes, et dont la dernière, *Aurore*, est significative.

Le personnage du conte était une créature singulière, dompteuse et danseuse, vêtue de tuniques éclatantes, avec quelque chose de fier et de sauvage. Et l'aventure était une histoire sentimentale où le narrateur était mêlé, et dont le détail était calculé pour faire paraître le caractère de l'héroïne. De telle sorte que le récit faisait une espèce de portrait en action, ou si l'on veut, et au meilleur sens du mot, de portrait filmé.

Il en est ainsi de *Ouvert la nuit*. C'est une suite de six nuits, dans six pays. La première est la nuit catalane, et l'héroïne est une anarchiste. Mais qu'elle est peinte avec une vigueur spirituelle! La seconde est la nuit turque, et l'héroïne est une de ces femmes russes de la meilleure société qui, sans déchoir de leur élégance, dans des restaurants fondés pour elles à Constantinople, servent aujourd'hui des clients respectueux qui leur baisent les mains. Et dans la nuit nordique enfin, quelle peinture plaisante, chargée dans les faits, si naïvement vraie dans les sentiments, des pays où un crépuscule blême relie les jours de juin! Ce sont là des images de notre temps, et qui ne peuvent être que de notre temps. J'imagine qu'on les consultera un jour comme les documents les plus précieux. Il faudra se souvenir alors qu'ils sont d'un romancier, lequel a vu la vie sous l'angle du pittoresque. Il a cherché le singulier et le caractéristique, et au besoin il l'a embelli. Mais toutes les bizarreries et tous les contrastes de l'Europe sont là. Et l'annaliste qui dépouillera ce Casanova du XXe siècle goûtera encore, après le temps écoulé, le plaisir que donne ce style exact et coloré, ce ferme dessin, ce récit rapide et volontaire, toutes ces qualités où se connaît l'écrivain.

HENRY BIDOU

LES ALLIÉS
ET L'ACCORD GERMANO-RUSSE

Le lundi de Pâques, la Conférence de Gênes stupéfaite a reçu, comme un coup inattendu, la nouvelle d'un accord germano-russe. Tandis que les délégations des puissances alliées se donnaient beaucoup de mal pour travailler à une œuvre de solidarité internationale et pour assurer la paix générale, Tchitcherine et Rathenau mettaient la dernière main à une machine de guerre. La Conférence de Gênes en a été fortement ébranlée : elle a repris, comme elle a pu, dans les jours qui ont suivi, un équilibre précaire. Mais l'accord germano-russe dépasse infiniment la Conférence. C'est un fait de première importance, et de conséquence grave. Il exige des Alliés une politique nette et résolue. Depuis plus de deux ans, les Alliés, afin de suivre M. Lloyd George et de maintenir les alliances, cherchent à concilier les contraires : ils parlent d'appliquer le traité de paix et ils en laissent complaisamment s'affaiblir les dispositions. Allemands et Russes ont tiré les conclusions : à l'Entente, à la Petite Entente, à la Pologne ils opposent leur nouvel accord. Pour les Alliés, c'est l'heure de comprendre et d'agir.

L'accord germano-russe, malgré l'impression brutale qu'il a produit à Gênes, n'est pas dans son essence une nouveauté. Ce qui est nouveau, c'est qu'il ait pris une forme définie, c'est surtout qu'il ait été audacieusement avoué à la face des nations assemblées. En réalité la collaboration entre l'Allemagne et les Soviets date de 1917 : elle a été mouvementée;

elle a eu des périodes difficiles; elle n'a jamais cessé. Le jour où l'Allemagne a transporté Lenine en wagon plombé de Suisse en Russie et où elle a donné aux Soviets des millions de marks en or, elle a commencé sa politique d'alliance avec le Bolchevisme. Elle a réussi à imposer à la Russie soviétique la trahison de Brest-Litovsk. Si, comme elle l'espérait, elle avait tiré de la paix à l'Est la victoire à l'Ouest, elle exercerait, avec autrement de force qu'elle ne peut le faire aujourd'hui, sa domination sur la Russie des Soviets. Battue, l'Allemagne s'est tenue quelque temps sur la réserve. Elle craignait la contagion révolutionnaire, et la Russie se défiait d'elle. Mais le temps a passé. L'Allemagne s'est sentie à l'abri de la révolution et elle a constaté que les Bolchevistes, tout dangereux amis qu'ils étaient, prenaient de la force et duraient. Elle a de nouveau regardé de leur côté, car c'est sur eux que dès le lendemain de sa défaite elle a mis, même à lointaine échéance, ses espoirs économiques et politiques.

Dès le mois de mai de 1921, était signé à Berlin un accord commercial entre l'Allemagne et le gouvernement des Soviets. Ce document était modestement intitulé « Convention germano-russe touchant les extensions de l'activité des délégations pour prisonniers de guerre dans les deux pays », et il était inspiré, d'après le texte même, « par le désir de servir la paix entre l'Allemagne et la Russie et de favoriser dans un esprit de bienveillance réciproque la prospérité des deux peuples. » La presse allemande à cette époque en parlait peu, occupée par la crise des réparations, les accords de Londres, la crise gouvernementale et les événements de Haute-Silésie. Mais les Soviets étaient moins discrets : ils saluaient en termes enthousiastes la conclusion de cet accord et prévoyaient dans leurs transports une future alliance de l'Allemagne et de la Russie. Les journaux allemands, prudents, discutaient ces conclusions, qui risquaient d'être mal prises par l'Entente, et se contentaient d'indiquer l'intention du gouvernement de Berlin d'entretenir des relations amicales avec ses voisins de l'Est comme avec ceux de l'Ouest. Aussitôt la crise de mai passée, le public allemand s'intéressait de nouveau aux relations germano-russes. Si une partie de l'opinion se montrait encore défiante à l'égard de la solvabilité des Soviets,

beaucoup de gens en Allemagne commençaient de proclamer que la propagande communiste jouait un moins grand rôle qu'autrefois, qu'il fallait encourager les entreprises privées en Russie, et qu'il serait impolitique, pour des raisons de pur sentiment, de s'opposer à des négociations grâce auxquelles l'Allemagne ne se laisserait pas devancer par l'Angleterre et la France en Russie.

La signature de l'accord de mai 1921 et la campagne d'opinion qui a suivi ont eu de rapides effets. Le Reich, qui a perdu ses colonies, voit pour l'avenir un champ immense d'activité dans l'ancien empire des Tsars. Les partisans du relèvement économique de la Russie laissaient en outre volontiers entendre que c'est seulement en travaillant avec la Russie que l'Allemagne pourrait refaire ses forces et payer les réparations. Enfin les industriels et commerçants allemands étaient pour la plupart hostiles à l'idée d'entrer dans un syndicat international, et tout le groupe Stinnes en particulier défendait l'idée d'une entente directe germano-russe, entente qu'on prétendait pure de toute arrière-pensée politique, mais qui devait être cependant d'un caractère général, sociale aussi bien qu'économique, intellectuelle autant que commerciale. A la fin de 1921, une mission allemande était installée à Moscou par le Reich et fondait bientôt une agence à Pétrograd. Différentes délégations d'experts et de techniciens visitaient en même temps la Russie. Une commission fficielle d'études économiques pour la Russie allait enfin. étudier sur place les conditions de la reprise des affaires Enfin, sous le nom d'Office économique pour le commerce et l'industrie dans l'Est, se fondait un véritable trust allemand pour l'exploitation de la Russie. Un certain nombre d'affaires, dont quelques-unes ont déjà été signalées ici même, étaient dans le même temps constituées ou agrandies : Société pour l'achat du métal et du minerai, participation Krupp-Mendelsohn à la Société russo-asiatique, remise en exploitation des gisements de Bakou, concession du port de Pétrograd, relations aériennes germano-russes, fournitures de locomotives, concessions hydrauliques et fluviales en Ukraine, etc.

Tous les Allemands n'avaient pas les mêmes idées sur les

résultats possibles de pareilles entreprises. Le chargé d'affaires du Reich à Moscou, le Dr Wiedenfeld, a même fait sur ce sujet à Berlin, il y a quelques mois, une conférence environnée d'un certain mystère et dont les conclusions étaient très pessimistes pour ceux qui veulent restaurer économiquement la Russie des Soviets. Mais de cet ensemble de circonstances on peut retenir trois faits : dès le mois de mai de 1921, l'Allemagne s'est beaucoup occupée de la Russie; — elle préférait agir en dehors des autres nations, et sinon exclusivement, du moins d'une manière privilégiée; — elle a toujours su que cette tentative ne pouvait pas économiquement, en raison de la situation lamentable de la Russie et en raison de la situation des finances allemandes, donner présentement des résultats bien profitables, mais elle a escompté l'avenir de relations étroites. Bref elle s'est exactement conduite comme si elle travaillait avec des arrière-pensées à la fois commerciales, militaires et politiques.

Ici se place une péripétie capitale dans l'histoire des relations russo-allemandes. M. Lloyd George qui, depuis 1920, manifestait des dispositions conciliantes à l'Allemagne et à la Russie, entre en scène : il parle de reconstituer la Russie avec un capital international et même de restaurer économiquement le monde entier. Admirable occasion pour l'Allemagne d'entrer dans les vues de M. Lloyd George, tout en faisant ses propres affaires. Dès novembre, M. Rathenau se rend à Londres. A la différence de M. Stinnes, il était l'homme des combinaisons financières internationales. Imaginatif, à la fois mystique et chef d'industrie, il était à même de s'entendre avec le monde d'affaires cosmopolite qui allait des Soviets à l'entourage de M. Lloyd George. Ses négociations, non encore connues dans le détail, paraissent avoir été déterminantes. Le Gouvernement du Reich peu à peu se mit en devoir de s'assurer l'opinion allemande. « Le fait de faire entrer les rapports germano-soviétiques dans le grand problème européen, écrivait le *Tag* en janvier, ouvre de nouvelles possibilités. » Quand on relit aujourd'hui ce qui a été écrit et dit en Allemagne à cette époque, on est frappé de la préoccupation subite qui s'empare de l'opinion germanique.

A la fin de janvier, le *Kreuzzeitung* publiait ces lignes qui contiennent tout un programme : « *Nous ne nous lasserons pas de répéter que l'Allemagne doit faire maintenant une politique russe active. On s'est trop habitué chez nous à considérer qu'une collaboration germano-russe et un rapprochement germano-russe étaient choses naturelles, étant donnée l'issue de la guerre, et l'on ne s'est pas rendu bien compte de la difficulté et du danger de la situation présente. Il nous faut faire une politique russe active, conduite du côté officiel comme du côté privé avec une parfaite unité, et cette politique doit exploiter à Gênes le fait que l'Allemagne et la Russie paraîtront également comme vaincus devant les vainqueurs et causeront avec eux au même titre qu'eux.* »

Brusquement, le 15 février, l'Allemagne éprouve un très grand trouble en apprenant que Radek avait aussi fait des offres à la France. Les Soviets et Radek n'avaient cessé d'être l'objet des sympathies allemandes. Mais l'Allemagne fut déconcertée en apprenant que dans une interwiew accordée au correspondant berlinois du *New-York Herald*, Radek avait parlé avec certains égards de la France. Son étonnement ne connut plus de bornes quand elle sut que Radek avait causé avec un Français connaissant les milieux bolchevistes qui se trouvait de passage à Berlin, et qu'il avait même donné une interwiew à un journal de Paris.

Le 15 au matin, un grand nombre de journaux, pour la plupart des journaux de droite, publient, parfois en manchette (*Tægliche Rundschau* et *Berliner Volkszeitung*) deux dépêches adressées de Paris par l'agence Telegraph-Union et annonçant la conclusion entre le gouvernement français et le représentant des Soviets à Paris, Skobelev, d'un accord préliminaire comportant, d'un côté la reconnaissance *de jure* et une promesse d'appui économique, de l'autre la reconnaissance des dettes d'avant-guerre et de guerre. Le point le plus curieux de l'accord était que la Russie accepterait les droits aux réparations, à elle reconnus par le Traité de Versailles, mais les céderait à la France qui lui assurerait pour 800 millions de francs-or de réparations en nature; en échange la Russie se reconnaîtrait une dette de 20 milliards de francs-or. Cette nouvelle parut bien invraisemblable à beaucoup

de lecteurs et à beaucoup de journaux. Des démentis furent même donnés. Mais le coup était porté. Le bruit se répand alors que l'Allemagne a commis une faute en n'ayant pas assez vite confiance dans les Soviets et qu'elle était devancée. Était-ce le résultat que Radek avait cherché? On est porté à le croire quand on se reporte aux journaux allemands qui pouvaient exprimer la pensée des Soviets. La *Rote Fahne*, journal communiste, publia le 16 février un article qui avait l'air inspiré par la Russie et qui démentait le traité tout en paraissant le justifier. Elle commençait par déclarer que les Soviets ne reconnaissaient pas le traité de paix et qu'ils voulaient une entente économique avec l'Allemagne. Mais elle ajoutait : « Précisément, la politique étrangère du gouvernement allemand rend toujours plus difficile aux Soviets la continuation de cette politique. Les déclarations de Rathenau à Cannes montrent que le gouvernement allemand a complètement renoncé à toute politique autonome à l'égard des Soviets. » Et le lendemain la *Freiheit*, qui démentait, elle aussi, les nouvelles des tractations franco-russes, déclarait : « Comme le gouvernement des Soviets ne trouve pas, non par sa faute, l'accueil qu'il souhaitait trouver en Allemagne, il se voit forcé de se tourner vers d'autres États pour trouver au plus tôt à satisfaire ses besoins économiques; c'est la situation perpétuellement troublée de l'Allemagne qui oblige la Russie à emprunter des voies sans doute moins favorables aux intérêts allemands, mais que ses intérêts les plus pressants lui imposent. » Par cette campagne au sujet d'une entente avec la France et la Russie, les Soviets faisaient pression sur l'Allemagne, et le gouvernement allemand qui leur était acquis dès cette époque, décidait la partie de l'opinion qui faisait encore des résistances. Les Soviets, disaient leurs défenseurs, ont besoin d'échapper au consortium international : il se sont d'abord adressés à l'Allemagne, et comme ils n'ont pas trouvé assez d'empressement, ils se sont tournés vers la France.

Le jeu de Radek et de Rathenau a eu un résultat. Lors du passage de la délégation des Soviets à Berlin, des négociations ont eu lieu entre Allemands et Russes. Ces négociations ont dès ce moment abouti à l'établissement définitif d'un programme commun. L'accord, soudain révélé à Gênes, a été

rédigé, sinon signé, dès le 2 avril à Berlin. Le projet réglait les relations commerciales et la reprise des relations diplomatiques. Il ne parlait pas de syndicat international. Les représentants des Soviets, si hostiles d'abord à l'idée de ce syndicat, y semblaient moins opposés. Il ne contenait rien au sujet des réparations dues par les Allemands aux Russes, d'après les stipulations du traité de Versailles. Il ne contenait rien non plus sur la question très délicate, en raison des dispositions du Reichstag sur ce sujet, des indemnités à payer aux propriétaires allemands d'exploitations socialistes par le gouvernement russe. Les Soviets refusaient toute indemnité : mais l'Allemagne, y compris le parti social-démocrate, était d'avis qu'une indemnité était nécessaire pour chaque socialisation. Les Allemands avaient demandé aux Soviets de se déclarer au moins moralement débiteurs : les Soviets avaient ajourné leur réponse. C'est à Gênes que le dénouement a été précipité. Soviets et Allemands ont placé la Conférence devant le fait accompli et ont audacieusement donné un modèle d'accord, que les autres puissances devraient imiter. Il est vraisemblable qu'ils ont aussi fixé secrètement des clauses politiques et militaires.

La Conférence, malgré ces événements, continue. Personne ne veut prendre la responsabilité d'une rupture que la plupart voudraient faire retomber sur autrui. M. Lloyd George pousse la Conférence à une reconnaissance rapide des Soviets et à un acte de réconciliation générale. Il a déclaré que l'incident germano-russe était clos. Il a même proclamé dans une phrase remarquée que la démocratie anglaise voulait aller du côté de la paix et se tournerait vers les collaborateurs de la paix dans tous les pays, quel que soit l'horizon d'où ils viennent. Après cela, les notes, les controverses, les difficultés sont secondaires : M. Lloyd George poursuit son dessein et veut que la Conférence ait un résultat. Les séances succèdent donc aux séances. Les historiens retiendront sans doute comme un des plus beaux symboles du chaos moderne le dîner offert par M. Facta, président de la Conférence, le soir même du jour où les Germano-Russes avaient fait leur manifestation. M. Lloyd

George, qui avait publiquement condamné la déloyauté germanique, venait de lire aux Alliés le texte de la réprimande adoucie qu'il a adressée aux Allemands. Par une fiction diplomatique indulgente, il a été convenu que ce document ne serait remis que le soir, et le dîner a pu avoir lieu. Il s'est passé sans discours, et il a dû être dépourvu de chaleur. Personne n'y manquait cependant, ni les Allemands qui venaient d'être exclus de la commission des affaires russes, ni même les représentants des Soviets qui figuraient en habit et qui portaient à la boutonnière un petit drapeau rouge orné des initiales de la République soviétique.

Mais ce ne sont là que des épisodes. Où va l'Europe et que vont faire les Alliés? Quel que soit par ailleurs le travail économique de la Conférence de Gênes, l'événement qui domine la politique de demain, plus que jamais après l'accord russo-allemand, c'est l'application du traité de Versailles. On a cru généralement que les Alliés allaient réagir tout de suite et avec énergie. Ils se sont contentés d'adresser une lettre de blâme. Quoi qu'ils fassent d'ailleurs, et même s'ils obtenaient l'annulation toute théorique de l'accord germano-russe, ce n'est pas avec des formules, des notes et des combinaisons qu'ils modifieront ce qui est; c'est avec de la politique. La situation réelle, c'est le rapprochement avoué de la Russie soviétique et de l'Allemagne, et toutes les conséquences qu'il entraîne. Si l'armée rouge un jour tourne ses efforts contre la Bessarabie et contre la Pologne, qu'ont-ils prévu? L'alliance germano-russe fait peser sur la nouvelle Europe une menace qui réclame une réplique, une contre-manœuvre. M. Bratiano, parlant au nom de la Petite-Entente, a fait entendre à Gênes un éloquent appel à l'union des Alliés. Il a fort bien montré que le traité germano-russe avait deux aspects, un aspect économique dont chaque pays peut juger selon son intérêt spécial, et un aspect politique qui importe à l'Europe. Ceux qui ont la garde de la paix, a dit le porte-paroles de la Petite-Entente, doivent resserrer leur union : si ce résultat est obtenu, le traité germano-russe, tout nuisible qu'il est, aura eu un contre-coup bienfaisant. Cette politique est celle que la France demande. En insistant pour que les Alliés

la pratiquent, elle ne travaille pas seulement pour elle, malgré les critiques injustes dont elle est l'objet; elle travaille pour la sécurité de tous ceux dont les intérêts sont liés aux nôtres, et dont notre péril serait le propre péril. Cette politique d'union et d'application des traités est la sauvegarde de tous. Encore faut-il la faire et la faire complètement.

M. Lloyd George est encore de cet avis sans doute. Mais M. Lloyd George est-il bien convaincu ? Depuis la signature de la paix, il a paru oublier la guerre et les origines de la guerre. Au lieu de tirer la leçon des événements et d'accorder les actes à l'expérience, pourtant récente et chèrement acquise, il a innové. A Gênes, les nations émues par ses paroles répétées se sont assemblées comme si le malaise du monde venait d'une trop stricte application du Traité de Versailles, et comme s'il suffisait de concessions pour faire régner dans une Europe qui a détruit par la guerre le résultat acquis d'un long effort de civilisation matérielle, la facilité, l'aisance, la paix productive. Il a raisonné comme si la guerre était une parenthèse et comme si en l'oubliant il était possible de retrouver l'univers d'avant-guerre. Ni moralement ni pratiquement, ses conceptions ne paraissaient justes. M. Lloyd George a été pourtant suivi par ses Alliés, puisqu'ils tenaient à maintenir, même au prix de sacrifices, les alliances qui sont la seule garantie contre le désordre du monde. Les Allemands et les Russes se sont chargés de montrer avec une brutalité, dont il faut se féliciter, où mène cette politique de complaisance. La Russie ruinée menace ses voisins. L'Allemagne battue cherche dans la Russie l'appui qui dans l'avenir lui permettrait de prendre sa revanche. En France, tout le monde a tiré les conclusions de ces événements. M. Lloyd George de son côté a-t-il compris? A-t-il entendu les voix venues d'Angleterre et qui réclament de lui, après le traité germano-russe de Rapallo, ce que nous attendons nous-même? A-t-il entendu les voix venues d'Amérique et affirmant que tout sera sauvé par la solidarité des Alliés?

Il n'est pas possible qu'en lisant l'accord germano-russe, M. Lloyd George n'ait pas évoqué les souvenirs d'une histoire

qui ne remonte qu'à quelques années. Il y a eu un homme d'État russe, le comte Witte, qui avait pensé à une alliance continentale unissant la Russie, l'Allemagne et la France, et qui aurait fatalement été opposée à l'Angleterre. La Russie n'a pas voulu de cette politique. La France n'en a pas voulu. Elle s'est engagée au contraire avec l'Angleterre : les conceptions d'Édouard VII, comprises par M. Delcassé, ont permis à la France et à la Grande-Bretagne d'échapper à l'agression allemande. Aujourd'hui, M. Lloyd George voit se reformer cette même coalition germano-russe, dont il sait la signification. Ne devinera-t-il point toute l'étendue de la menace qu'elle apporte? Nous sommes persuadés que nos amis anglais se rendront compte que les événements commandent des décisions. Ce n'est pas pour laisser se former moins de trois années après la paix de nouveaux dangers, ce n'est pas pour que les nations occidentales et les jeunes nations centrales rappelées par la victoire à l'indépendance connaissent de nouveaux périls et de nouvelles épreuves, que toutes les forces de l'Empire britannique ont combattu quatre ans à nos côtés, et que des millions d'hommes sont tombés dans les plaines de Flandre et de Champagne. Pour la protection de la nouvelle Europe, pour le maintien du traité qui consacre le droit, nous pensons que la place de l'Angleterre est près de nous. On a dit que la barrière du Rhin était la barrière même de la civilisation : l'heure vient où l'Angleterre dira si elle est toujours avec nous pour la défendre et pour y prendre toutes les mesures que les événements imposeront.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

24
L
P
25.
L
m
26.
ét
ta
de
La
m
27.
M
gè
de
m
28.
M
29.
co
su
Re
pr
rep
30.
Ét
et
de
co
co
31.
all
—
1er
de
—
ren
2.
bor
pou
3.
bre
—
tari
4.
lois
par
Bér
5.
déb
est
191
qu'
6.
sov
ado
acti

CHRONOLOGIE DU MOIS

24 *mars.* — Mort de M. Denys Cochin. — Les États-Unis ratifient l'accord du Pacifique.

25. — Application de l'heure d'été. — La Grèce accepte la proposition d'armistice alliée.

26. — Les trois ministres des Affaires étrangères de France, de Grande-Bretagne et d'Italie proposent un projet de paix aux gouvernements grec et turc. La Grèce répond à la proposition d'armistice alliée.

27. — Entretien, entre M. Lloyd George et M. Schanzer, ministre des Affaires étrangères d'Italie au sujet de la conférence de Gênes. — Signature d'un traité économique entre l'Allemagne et la Lettonie.

28. — Le Conseil des ministres délègue M. Barthou à Gênes.

29. — La Chambre repousse, par 403 voix contre 131, le contre-projet Paul Boncour sur le service de 8 mois. — Discours au Reichstag du chancelier Wirth, qui fait prévoir que le gouvernement allemand repoussera les demandes de la C. D. R.

30. — Clôture à Riga de la conférence des États baltes (Esthonie, Lettonie, Pologne et Russie), préparatoire à la conférence de Gênes. — Le Reichstag vote la confiance au Dr Wirth par 248 voix contre 81.

31. — Première conférence du savant allemand Einstein au Collège de France. — Promulgation de la loi sur les loyers.

1er *avril.* — Mort à Funchal (Madère) de l'ex-empereur Charles de Habsbourg. — Ouverture à Bucarest de la conférence des États danubiens.

2. — Le croiseur *Edgar-Quinet*, ayant à bord M. Millerand, appareille du Verdon pour Casablanca.

3. — M. Lloyd George obtient de la Chambre des communes un vote de confiance. — Les troupes italiennes évacuent Scutari d'Albanie.

4. — Le Reichstag adopte les nouvelles lois fiscales. — La Chambre repousse par 341 voix contre 227 le contre-projet Bénazet sur le service d'un an.

5. — Le Président de la République débarque à Casablanca. — La liberté est rendue au marché des rentes 5 p. 100 1915-1916. — Le bey de Tunis dément qu'il ait eu l'intention d'abdiquer.

6. — Arrivée à Gênes de la délégation soviétique. — La Chambre française adopte le principe du service militaire actif de 18 mois.

7. — Courte entrevue à la gare du Nord, à Paris, de M. Lloyd George et de M. Poincaré.

8. — MM. Barthou et Colrat, délégués français, partent pour Gênes.

9. — Le Parlement français s'ajourne au 23 mai. — Mort à Potsdam du général von Falkenhayn. — A Gleiwitz (Hte-Silésie), un dépôt d'armes clandestin explose, causant la mort de 10 soldats français.

10. — Ouverture de la conférence de Gênes. Incident entre M. Barthou et M. Tchitcherine. — La Commission des réparations reçoit notification du refus de l'Allemagne d'accepter ses conditions du 21 mars. — En réponse aux propositions alliées du 23 mars, le gouvernement d'Angora accepte un armistice basé sur l'évacuation des territoires turcs occupés par les Grecs.

11. — M. Millerand visite le front de l'Atlas.

12. — Arrivée de M. Millerand à Fez.

13. — Les hauts commissaires alliés communiquent aux deux gouvernements turcs la réponse aux contre-propositions de Mustapha-Kemal. — La C. D. R. prend acte du refus allemand. — A Gênes les Alliés se mettent d'accord sur leur attitude à prendre vis-à-vis de la Russie.

14. — En Irlande, 400 républicains s'emparent du Palais de Justice de Dublin. — A Fez le général Berenguer salue M. Millerand au nom du roi d'Espagne.

15. — M. Millerand entre en Algérie par Oudjda. — Le prince de Galles arrive à Tokio. — L'Allemagne verse à la C. D. R. 18 051 079 marks-or.

16. — Ouverture de l'exposition coloniale de Marseille. — Signature à Rapallo, près de Gênes, entre MM. Tchitcherine et Rathenau, d'un traité russo-allemand.

17. — M. Millerand arrive à Oran.

18. — Arrivée du Président de la République à Alger. — Note des délégués alliés au sujet du traité russo-allemand.

19. — La liberté est donnée au marché de rentes 4 p. 100, 1917 et 1918.

20. — M. Lloyd George déclare clos l'incident russo-allemand.

21. — A Gênes, réponses allemande et russe à la note alliée.

22. — Le roi d'Italie reçoit à Gênes les délégués de la Conférence.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*... . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.